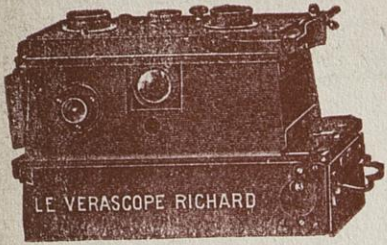


Se méfier des Imitations.



LE VÉRASCOPE RICHARD

VENTE AU DÉTAIL
10, RUE HALÉVY
(Opéra)

Demander la notice illustrée N° 26
25, Rue Mélingue PARIS

le plus ROBUSTE,
le plus PRÉCIS,
le plus PARFAIT,
le plus ÉLÉGANT
des Appareils

Pour les Débutants

Jumelle stéréoscopique
à plaques 45x107 mm

LE GLYPHOSCOPE A 35 Fr.

Construit d'une façon irréprochable, en matière dure, comme dans le Verascope, le décentrage par torsion ne peut pas se produire et la mise au point est rigoureusement fixe. Seul un appareil rigide établi avec une extrême précision possède ces qualités.



GRANDS PRIX Paris 1889, 1900 St-Louis, 1904
Londres 1908, Turin 1911, Gand 1913
HORS CONCOURS Liège 1905
Membre du Jury

TAXIPHOTES A COURT FOYER

Brevetés S. G. D. G. Modèle mécanique et Modèle optique

Exposition permanente et vente de Vues Vérascopiques en noir et en couleurs, 7, rue Lafayette (Opéra)

Les précieuses qualités antiseptiques et détersives de

Coaltar Saponiné Le Beuf

en font un produit de choix pour tous les usages de la Toilette journalière, en particulier, comme

Dentifrice

pour nettoyer et assainir la bouche et la gorge, calmer les gencives douloureuses, raffermir les dents déchaussées, etc.

Un essai de quelques jours suffit pour démontrer cette action bienfaisante due, non seulement à ses propriétés antiseptiques incontestables qui détruisent les ferments putrides, mais encore à ses qualités détersives (Savonneuses), qu'il doit à la Saponine, savon végétal qui complète d'une façon si heureuse les vertus de cette préparation unique en son genre.

Se méfier des imitations que la vogue de ce produit bien français a fait naître.

SE TROUVE DANS LES PHARMACIES



PHOSPHATINE FALIERES

L'aliment le plus recommandé pour les enfants

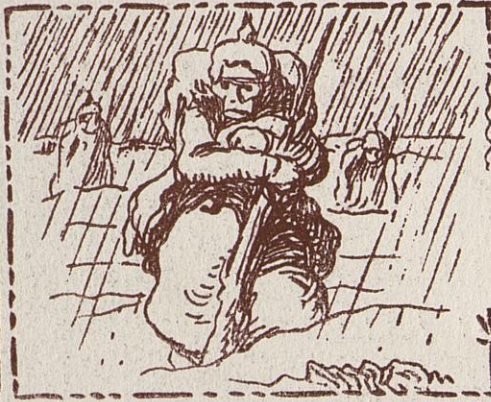
Son emploi est indiqué dès l'âge de 7 à 8 mois, mais surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Favorise la dentition, assure la bonne formation des os. Utile aux anémiques, aux convalescents, aux vieillards.

Se trouve partout. — Dépôt Général: 6, rue de la Tacherie, PARIS.

LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet



Ils la feront dans le Midi, ... et ils tiendront.



Elle sera froide pour les Bochostros sur le front oriental.



Sur le front occidental, elle sera chaude pour nos Poilus.



Mais quel Printemps !...

LA CAMPAGNE D'HIVER

VITTEL
"GRANDE SOURCE,"



EAU DE TABLE ET DE RÉGIME des ARTHRITIQUES

OBSÈTE **LIN-TARIN**
CONSTIPATION

DEMANDEZ UN

DUBONNET

VIN TONIQUE AU QUINQUINA

PORTE-PLUME A RÉSERVOIR

"SWAN SAFETY"

LE MEILLEUR ET LE PLUS SIMPLE

Chez tous les Papetiers

EN DEUX LONGUEURS ET TROIS GROSSEURS — Depuis Frs. 17.50

TOUS LES PORTE-PLUME A RÉSERVOIR SONT REMPLIS SANS DÉVISSAGE AVEC L'AUTO-REMPLISSEUR "SWAN" — PRIX: 1.50 ET 2.50

Catalogue n° 8 franco

BRENTANO'S, 37, Avenue de l'Opéra, PARIS — Gros: A.-K. WATTS, 108, rue de Richelieu, PARIS

Aspirine Antipyrine Pyramidon

des "Usines du Rhône"

SEULS FABRICANTS EN FRANCE

Exiger la marque sur chaque Comprimé.



"Heure Exacte"

est donnée par les "CHRONO-COQ" Chronomètres "NATIONALE" Chronomètres "MAXIMA" en Acier, Métal, Argent et Or MONTRES réglées aux TEMPERATURES d'une Solidité et d'une Régularité parfaites Médaille d'Or, Concours Officiel de l'Observatoire de Bréguet FABRIQUÉS PAR LE Gd COMPTOIR NATIONAL d'HORLOGERIE ÉDOUARD DUPAR, BEBANOON ENVOI FRANCO DE L'ALBUM ILLUSTRÉ N° 100 PRIME A TOUT ACHETEUR

CORS AUX PIEDS Suppression radicale en 6 jours par le TOPIQUE des CHARTREUX Frédéric MOREAU & CLISSON (Loire-Inf.)

LE MONDE ILLUSTRÉ



59^e Année. — N^o 3020.

SAMEDI 6 NOVEMBRE 1915

Prix du Numéro : 2 fr.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



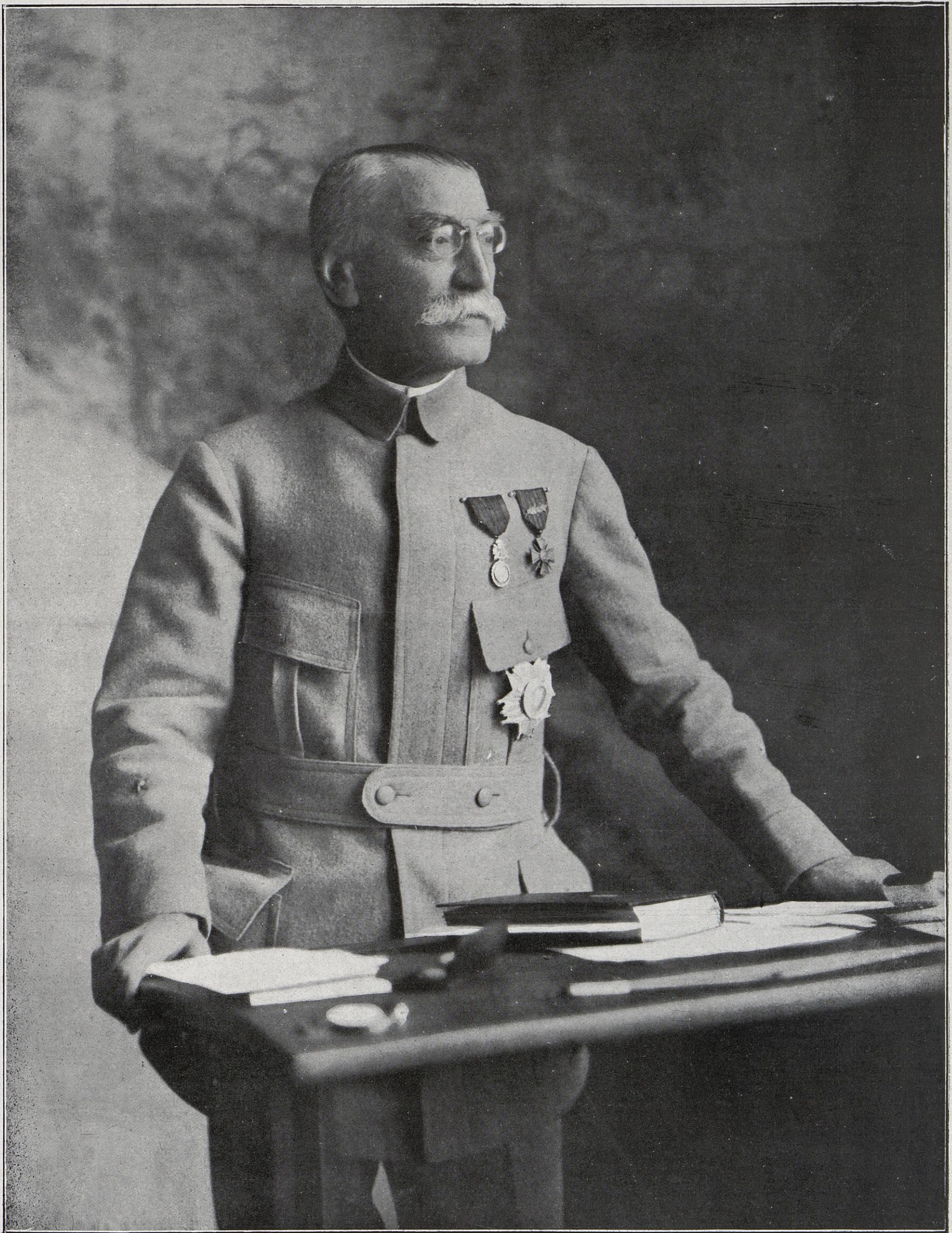
SOUVENIR AUX MORTS. (Dessin de C. B. DE JANKOWSKI.)

C'est le geste traditionnel des femmes de nos côtes, chaque année, à la Toussaint, de jeter aux flots de cet immense tombeau qu'est la mer, la couronne de houx et d'immortelles qui atteste la fidélité de leur souvenir à leurs parents disparus dans les drames mystérieux de l'océan. Combien il emprunte cette année aux circonstances que nous vivons plus de grandeur et de piété! Ce n'est plus aux pêcheurs surpris par la tempête dans quelque âpre nuit de pêche que va l'hommage des mères et des veuves de notre Normandie, de notre Bretagne, de notre Vendée, mais aux vaillants marins qui, sur mer et aussi sur terre, ont sacrifié leur vie à la défense de notre sol, à l'honneur du pavillon français. Les femmes de leurs villages savent leur héroïsme et tous nous nous souviendrons de leur sacrifice.



ARISTIDE BRIAND, LE CHEF DU GRAND MINISTÈRE D'UNION NATIONALE

Dans les difficiles circonstances que nous traversons, M. Aristide Briand a su mener à bien, en vingt-quatre heures, la tâche fort ardue de constituer un grand ministère d'union nationale. L'homme d'état énergique, habile, résolu, et si ardemment patriote, qui déjà quatre fois présida avec un talent admiré aux destinées de la France, réussit à grouper autour de lui les chefs des différents partis politiques français, constituant ainsi ce que nos ennemis eux-mêmes, dans leurs gazettes, ont dû appeler « le plus imposant des cabinets que la République Française ait eus jusqu'ici ». Le nouveau Ministère est bien tel, en effet, que pouvait le souhaiter le pays, et son chef inspirera à tous la plus fière, la plus sûre confiance. (Photo Manuel.)



LE GÉNÉRAL GALLIÉNI, MINISTRE DE LA GUERRE

Le fier général, dont Paris n'oubliera certes jamais le nom, le vaillant soldat dont toute la carrière peut être citée en exemple, le grand administrateur qui organisa notre colonie de Madagascar, l'habile stratège qui, si à propos, coopéra à la victoire de la Marne, vient de recevoir des mains de M. Briand le portefeuille de la Guerre. Le général Gallieni a l'habitude de travailler debout. La photographie qu'il a bien voulu autoriser le « Monde Illustré » à venir prendre en son cabinet de Gouverneur militaire de Paris, le représente ici en sa pose favorite. (Photo M. Meys.)

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

La supériorité de notre puissance offensive sur celle des Allemands est de plus en plus affirmée, et la semaine du 23 au 30 octobre a donné plusieurs occasions remarquables de le constater. Aujourd'hui, la plupart des attaques de l'infanterie ennemie sont arrêtées dès le principe par le feu de notre artillerie, si elles se combinent à distance, et par notre fusillade, si elles rassemblent leurs éléments à proximité de nous, dans les tranchées voisines de notre front. Elles sont mises ainsi dans l'impossibilité de déboucher, au moment même de leur préparation. Celles qui parviennent à se manifester sont assez rares et condamnées à de sanglants échecs. Nos attaques, au contraire, obtiennent presque toujours d'importants résultats, en rapport avec les effectifs que nous y consacrons, et ces résultats, à peu de chose près nous restent acquis.

On sait maintenant ce qu'étaient les défenses de Loos, véritable place forte que les troupes anglaises ont enlevée sur le front d'Artois, dans un superbe élan d'offensive. On sait quels ont été les efforts des Allemands sur ce point, ce qu'ont été les combats et les pertes. Comme Notre-Dame-de-Lorette pour nous, Loos a été pour l'armée anglaise une très glorieuse affaire. On sait aussi, et dans le détail, en quoi consistaient les formidables ouvrages enlevés par nos soldats sur le front de Champagne, entre Auberive et Massiges.

La semaine qui vient de s'écouler nous a procuré de nouveaux avantages ; d'abord au nord-est de ce village de Massiges, et surtout au sud-est de Tahure, dans ce saillant conservé par l'ennemi et appuyé à l'ouest au ravin de la Goutte. Nous y avons pris l'ouvrage dénommé *La Courtine*, partie la plus avancée de ce saillant. La dénomination de *Courtine* peut sembler ici singulièrement appliquée, puisqu'en termes de fortification une courtine est, au contraire, une ligne en retrait, qui réunit entre eux deux bastions ou deux saillants. Mais, avant notre grand mouvement offensif de la fin de septembre, c'était bien, en effet, une courtine, et elle n'est devenue un saillant, à son tour, que par suite de la chute des parties qui la devançaient en l'encadrant à droite et à gauche. Ceci est évidemment peu facile à comprendre, quand on n'a pas sous les yeux le plan détaillé des défenses allemandes, très intelligemment combinées, elles ont pour objet de diviser le terrain en *compartiments étanches*, si l'on peut dire, de sorte que la chute de certains compartiments n'entraîne pas celle des voisins, mais les laisse en relief. Ce système n'a aucun rapport avec une défense qui serait disposée, comme souvent on le suppose, en lignes minces successives. De telles lignes seraient exposées à tomber sur une assez

grande longueur, si elles venaient à être enfoncées en un point. Cette méthode logique donne beaucoup plus de solidité à l'ensemble, lorsque les compartiments sont déterminés et tracés en accord avec les accidents du sol. Nous voyons cependant que nos offensives et celles de nos alliés en viennent à bout.

Comparons maintenant leurs résultats avec ceux des offensives allemandes ; sur le front de Champagne, entre la Suippes et la Vesle, l'ennemi a tenté une troisième attaque. J'ai déjà expliqué pourquoi cette partie du front, du moins en ce qui concerne nos premières positions, est pour lui la plus favorable aux actions

et contre Dwinsk ; mais il semble que depuis qu'il en est question la présence de cette artillerie aurait dû se manifester par les effets supérieurs à ceux qu'obtiennent les Allemands. S'il est vrai que le feu d'artillerie est violent, jusqu'ici du moins les Russes le supportent et y répondent. D'autre part, le progrès des Russes au sud-ouest de Dwinsk, sur le front des lacs, devient assez inquiétant pour la droite de l'armée ennemie assaillant le front de la Dwina. Cette droite risque d'être prise à revers.

Quant au théâtre d'opérations au sud du Pripet, le général Ivanhoff y a encore remporté de sérieux succès, faisant 8.000 prisonniers dans la région de New-Alexiexetz. Pour l'ensemble, et à moins d'événements que rien ne fait prévoir à l'heure actuelle, l'avantage est nettement en faveur des Russes.

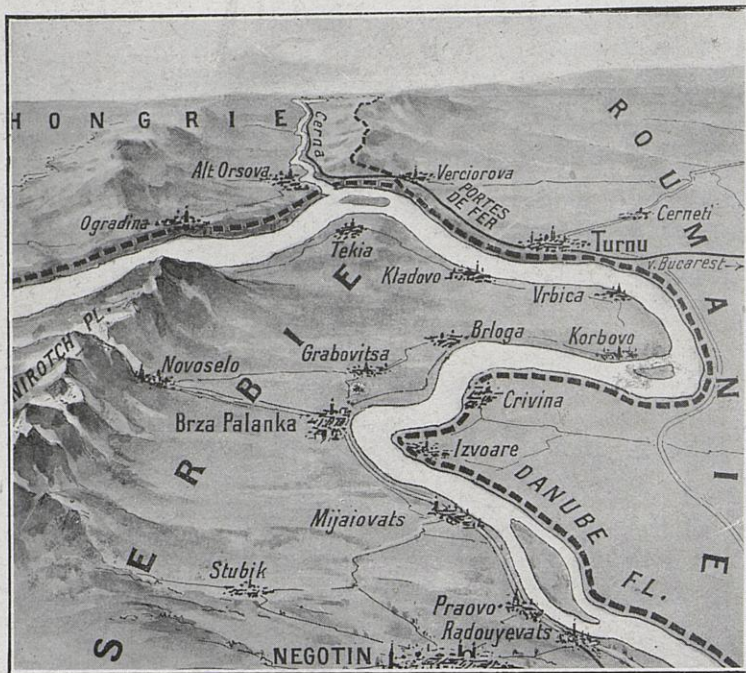
Tout donne à penser que nous aurons bientôt des faits intéressants à analyser sur le front italien, où nos alliés viennent d'entamer une nouvelle offensive, tant sur l'Isonzo qu'au Trentin. Les premiers résultats sont heureux et brillants. Nous attendons la suite avec confiance.

En Serbie, la situation est grave ; toutefois grave ne veut pas dire désespérée. Les forces des alliés augmentent chaque jour ; elles continuent à débarquer sans interruption à Salonique et à prendre rang sur le front qui, dirigé vers le nord, menace la gauche des Bulgares. Les effectifs et les moyens matériels qui les accompagnent grossissent de jour en jour sur ce front où déjà l'ennemi a été repoussé avec pertes dans de sérieux engagements. A l'heure où j'écris, nous tenons les positions au sud de Stroumitza et il n'est pas probable que les Bulgares puissent garder longtemps cette ville.

Plus nous avancerons dans cette direction, plus la pointe faite par l'ennemi sur Uskub deviendra dangereuse pour lui. D'ailleurs, d'après les dernières nouvelles, il aurait dès à présent rétrogradé et évacué Uskub. Tout dépend de ce que feront les alliés et du temps qu'il leur faudra pour être en mesure d'agir de divers côtés, mais surtout contre la Bulgarie, avec l'énergie nécessaire. La flotte russe bombarde Varna ; mais les bombardements de ports et de côtes ne sont jamais que des opérations accessoires. De la part de la Russie, comme de l'Italie, nous espérons autre chose.

En attendant, la vaillante armée serbe recule vers ses montagnes, en défendant le terrain pied à pied et en infligeant à l'ennemi de terribles pertes. Ni les Austro-Allemands, ni les Bulgares, et ces derniers sont les plus dangereux, n'approchent encore du but à atteindre. La question est que la Serbie puisse tenir assez pour pouvoir être efficacement secourue et dégagée. C'est une affaire de jours. Mais de combien de jours ? Il serait fort difficile de le dire. En outre, il subsiste encore de nombreuses inconnues, au sujet de ce que peut devenir à bref délai la situation politique dans les États restés neutres.

Général BERTHAUT.



FRONTIÈRE NORD-EST DE LA SERBIE

offensives. La troisième attaque s'est développée, après une abondante préparation par les gaz et les obus suffocants entre la ferme des Marquises, voisine de Prunay et le village de Prosnes. La distance qui sépare ces deux localités est de 5 à 6 kilomètres seulement, donc plus courte que lors des deux précédentes tentatives. Le front d'attaque se trouve aussi transporté plus loin de Reims vers l'est qu'en dernier lieu. Or, la préparation, malgré son intensité, n'a produit aucun effet, et quand l'infanterie allemande s'est portée à l'assaut, elle a été attendue et reçue à bonne portée par un feu nourri d'infanterie et d'artillerie, qui ne lui a même pas permis d'atteindre les fils de fer de notre première ligne. Ainsi, c'est un troisième échec absolu et sanglant, qui s'ajoute aux deux autres.

Ces attaques répétées ont évidemment pour but d'isoler la gauche de notre ligne de bataille vers Auberive. On a voulu

commandant d'une centaine de mètres en terrain découvert. Ils abandonneraient donc une situation avantageuse, pour en prendre un peu plus en avant une mauvaise. Ce grave défaut ne serait pas compensé par la satisfaction de s'installer à Reims, d'ailleurs intenable pour eux dans de telles conditions.

En ce qui concerne la situation en Russie, aucune modification importante n'est intervenue depuis une semaine. L'effort allemand est toujours très intense sur la Dwina et toujours concentrée vers les mêmes points, c'est-à-dire vers les deux extrémités de la ligne. Les actions sur les parties intermédiaires peuvent être considérées comme visant aussi les deux places principales, quoique d'une façon moins directe. On parle sans cesse de renforts allemands, sans dire de quoi et comment ces renforts peuvent être constitués, et surtout d'une formidable artillerie lourde expédiée contre Riga

LES LIVRES NOUVEAUX

Polybe, grec du II^e siècle avant J.-C., s'appliqua dans son Histoire générale à déterminer — ce qui constituait alors une nouveauté — les causes et les conséquences de chaque événement.

M. J. Reinach disserte sur le conflit actuel à la manière de cet illustre devancier. Son ouvrage : *Les Commentaires de Polybe* (Fasquelle, édit.), dont le troisième volume vient de paraître, formera un des plus remarquables recueils de documents sur la crise que traverse l'Europe, le tableau le plus complet qui ait été ordonné des événements, des passions, de la philosophie du moment, jugés de ce point de vue qu'aucun historien ne devrait perdre, où les détails s'effacent, ne laissant subsister que la physiologie générale des choses, ramenant, en conséquence, chaque fait à sa place réelle, à son exacte proportion par rapport à l'ensemble.

Cette troisième série des *Commentaires* qui ne prendront vraisemblablement fin qu'après la paix, est consacrée surtout : à la guerre de Troglodytes. M. J. Reinach y esquisse une étude sur l'évolution et les nouveaux caractères de la guerre, étude qu'il se propose de poursuivre et de pousser complètement plus tard. Imbu de cette idée de Napoléon, auquel il faut

toujours revenir et dont on ne saurait assez relire la *Correspondance* et le *Mémorial* : que la guerre apprend la guerre, il nous démontre qu'avec la loi des tranchées imposant l'emploi généralisé de la grosse artillerie, une nouvelle tactique se crée d'où sortira une nouvelle stratégie. Il se range à cette opinion du vainqueur d'Iéna : le canon doit être réuni en masse si l'on veut obtenir un résultat important. Une bonne infanterie est, sans doute, le nerf de la guerre ; mais si elle avait longtemps à combattre contre une artillerie supérieure, elle se démoraliserait et serait détruite... Le principe de la guerre est qu'on ne doit jamais manquer de munitions.

Quotidiennement est établie la vérité de ces assertions.

Le livre de M. Reinach n'intéressera pas que les amateurs ou les passionnés de stratégie ; il sera lu par chacun avec profit. Explication éloquentes et judicieuses des communiqués, il expose clairement, nettement, les raisons que nous avons de croire au triomphe de nos armes, d'attendre avec confiance le demain glorieux, de témoigner quelque orgueil de nos efforts.

C'est également sur Napoléon que s'appuie M. A. Chuquet (*De Valmy à la Marne*, Fontemoing, édit.). Il nous rappelle à propos cette lettre écrite de Bam-

berg et qu'on dirait d'hier : *Des provocations de toute espèce et même des voies de fait ont signalé l'esprit de haine qui anime nos ennemis... Dans une guerre aussi juste où nous ne prenons les armes que pour nous défendre, que nous n'avons provoquée par aucun acte, par aucune prétention, nous comptons entièrement sur l'appui des lois et sur celui de nos peuples.*

M. Chuquet réveille le passé pour nous mettre mieux à même d'entendre le devoir présent. Il nous peint les Français de 1806 traversant la Prusse conquise : *en chantant au son des musiques, sans léser personne, ayant au contraire pitié des pauvres et des enfants.* La comparaison avec les procédés dont usent nos adversaires depuis le début des hostilités, aussi bien sur le front occidental que sur le front oriental, est édifiante et a inspiré à l'attachant historien des guerres de la Révolution des pages vibrantes d'indignation. L'ouvrage de M. Chuquet nous remémore à chaque chapitre ce que, par instants, nous aurions tendance à oublier : *l'implacable arrêt dont l'humanité doit frapper la nation teutonne, comme dit Jean Richepin. Delenda est !*

Un réquisitoire contre l'Allemagne, est-il possible d'en dresser un plus sévère que celui composé par l'auteur anonyme, — et Allemand, — de *J'Accuse !* (Payot,

édit.), en dépit d'erreurs volontaires, d'incriminations mal fondées, d'opinions trop élaborées pour les besoins de la cause. L'écrivain prétend avoir voulu éclairer ses compatriotes sur les périls qui les menaçaient malgré les victoires remportées. En réalité son travail n'est qu'un plaidoyer destiné à innocenter le peuple allemand ; qui ne prévoyait pas cette guerre, à en rejeter toute la responsabilité sur l'empereur et son entourage. Nous connaissons la thèse, elle nous a été soutenue par la Sozial-Démokratie, par d'autres aussi et il a été facile d'en percer le mystère. Nous savons amplement ce qu'en vaut l'aune et ce bon allemand : *honnête et incorruptible*, a laissé un peu trop dépasser le bout de l'oreille.

Tel qu'il est pourtant, ce dossier accusateur devrait être répandu à des milliers d'exemplaires et il est regrettable qu'il n'ait point été publié dans une édition plus à la portée de tous. Il eut éclairé bien des consciences encore hésitantes, levé des scrupules, dissipé des doutes, car après l'avoir lu, on ne saurait conserver d'illusions sur la fourberie, la duplicité austro-allemande ; on est convaincu que la lutte ne peut se terminer que par l'anéantissement des Germains, si on ne veut avoir à recommencer la besogne sanglante de plus de quinze mois.

Paul D'ABBES.

PAROLES POUR LA FRANCE

Au moment où j'écris ces lignes, la France entière se recueille dans la joie des succès remportés en Champagne et en Artois et dans l'espérance qu'un avenir plus ou moins prochain en développera les heureuses conséquences. Elle se rappelle et elle compare, elle réfléchit et elle attend. Quatorze mois de guerre lui ont appris la patience, sans déconcerter et sans user sa confiance dans le résultat final. Qui peut dire l'heure de cette fin ? Jusqu'ici toutes les prévisions ont été démenties par les événements. Tous les prophètes, économistes ou écrivains militaires, ont eu tort. Ne nous en étonnons pas : leur science a été soumise à une trop rude épreuve. Le monde voit ce qu'il n'avait jamais vu et ce qu'il était vraiment trop humain de croire impossible.

Napoléon disait que seule la guerre apprend la guerre. Il ne faut pas entendre cette parole exclusivement au point de vue des conditions de la guerre : il faut l'étendre à sa durée. La durée de la guerre actuelle dépasse tout ce que l'on pouvait craindre, mais il n'est pas paradoxal d'affirmer qu'elle devient une des plus sérieuses raisons d'espérer. L'usure se fait au profit des Alliés. C'est de leur côté que les réserves d'hommes s'accumulent et, si importante que soit la question des munitions, il viendra nécessairement un moment où le facteur humain reprendra son rôle et emportera la *décision*. Ce jour-là les Allemands seront vaincus. Ils ne le seront pas seulement par le nombre, ils le seront par la valeur morale de leurs adversaires.

S'il ne suffit pas d'avoir le droit avec soi pour fixer la victoire, la conscience de lutter pour le droit n'en est pas moins un élément psychologique qu'il serait puéril de négliger. Nos soldats savent pour quoi ils se battent. La vérité de notre cause est assez claire et d'une assez haute noblesse pour qu'elle exalte leurs cœurs, excite leur confiance et, de jour en jour, développe leur courage, capable de tous les exploits. Avant de lancer ses troupes, en Champagne et en Artois, à l'assaut des tranchées allemandes, bouleversées par le feu terrible d'une artillerie qui a enfin repris le dessus, le général Joffre n'a ni dédaigné ni craint de faire expliquer à tous les hommes la raison et l'importance de cette action. Le soldat français n'est pas un automate qui reçoit machinalement une impulsion dont il ne pénètre pas l'intention et ne saisit pas le but. Il est un collaborateur, faisant d'autant mieux ce qu'il fait qu'il comprend pourquoi il le fait. Entre les chefs et lui, la discipline est assez souple pour laisser place à la cordialité confiante. Rudyard Kipling, après avoir visité le front, a fait une réflexion profonde sur l'appellation possessive : « *Mon général, mon capitaine* », qui traduit bien la nature des relations existant dans l'armée française entre les officiers et les soldats. Un ancien ministre italien, pour exprimer ces relations, qu'il admirait, parlait récemment devant moi de leur *affectuosité*. Cette traduction d'un mot qui n'a pas d'équivalent dans notre langue dit avec force ce qui, peut-être, ne se rencontre nulle part ailleurs au même degré.

Du moins peut-on assurer qu'il n'est rien de semblable dans l'armée allemande. On est stupéfait, quand on interroge ses prisonniers, de la dose de mensonges qu'on leur a fait avaler pour entretenir leur confiance ou relever leur moral. Ni sur les origines de la guerre ni sur ses développements ils ne savent la vérité des faits les plus élémen-

taires et les moins contestables. Après la bataille de la Marne, comment leur expliquer le brusque éloignement de Paris, dont on leur avait annoncé les portes ouvertes, les forts impuissants et la prise certaine ? De la façon la plus cyniquement simple. On n'était pas entré dans la capitale promise parce que le choléra la dévastait et qu'il fallait préserver de la contagion l'armée déjà maîtresse de la place ! Ainsi de tout. N'y a-t-il pas eu, dans les premiers mois de l'année, des officiers, vous entendez bien : des officiers, prisonniers, refusant de croire, à leur passage en gare de Dijon, qu'on les conduisait à Lyon, parce que, disaient-ils, Lyon était occupé par les armées italiennes pour le compte de la Triple Alliance ! Quand des cerveaux d'où part le commandement sont accessibles à de semblables bourdes, faut-il s'étonner de l'ignorance que l'on peut entretenir dans des cerveaux où l'ordre parvient comme une consigne brutale à laquelle il faut obéir sans la comprendre ?

Mais le mensonge n'a qu'un temps. Et la vérité prend contre lui de terribles revanches. Déjà d'heureux symptômes permettent de présager que, lente à venir, elle réparera par l'éclat de son triomphe les dommages que la perfidie, l'hypocrisie, les dénégations intéressées et les exagérations *colossales* lui ont fait subir. Je peux affirmer que les lettres trouvées sur les prisonniers sont loin d'avoir le ton enthousiaste du début. Elles trahissent de la résignation, de l'inquiétude, le malaise du présent et la crainte du lendemain. Comment en serait-il autrement, même chez un peuple discipliné jusqu'à l'asservissement, devant l'évidence de certains faits ? On lui avait promis une guerre courte et des triomphes faciles. Et déjà, tandis que la guerre se prolonge, il peut mesurer la fragilité des conquêtes payées du sang de plusieurs millions d'hommes ! Quand l'Allemagne se sentira sur le bord de l'abîme, il sera trop tard pour réagir. Elle portera la juste peine du plus effroyable cynisme qui ait jamais inspiré les actes d'un gouvernement.

Au contraire, la victoire des Alliés sera celle d'un droit d'autant plus sacré que les Allemands lui ont infligé de plus atroces meurtrissures. La France s'est fait le champion de ce droit. La force de ses soldats est de sentir et de savoir qu'ils le servent. Ce n'est pas seulement 1870 qu'il faut venger. Il y a, depuis les débuts de la guerre actuelle, tant d'autres crimes dont les victimes, villes ou gens, crient vengeance ! Les Allemands, qui ont trouvé dans les Autrichiens des complices dignes d'eux, ont voulu semer la crainte : ils récoltent la haine. Haïssons-les de toute l'énergie de nos ressentiments, âprement, violemment, inexorablement. Entre eux et nous, c'est une lutte à mort. Nous jouons notre existence. La vie sans la liberté et sans l'honneur ne vaut pas d'être vécue. *La guerre*, a dit Vauvenargues, *n'est pas si onéreuse que la servitude*. C'est pour ne pas plier sous la servitude que nous avons relevé le défi des barbares et accepté la guerre. Certes elle coûte cher. Mais l'enjeu est tel que ni le prix ni la durée ne peuvent lasser notre volonté et amollir notre courage. Il faut aller jusqu'au bout ou renoncer à s'appeler la France. Qui pourrait entretenir une pensée aussi honteuse ? Qui oserait avouer une aussi vile lâcheté ? Personne ne s'est trouvé pour préconiser la paix avant la victoire. Il ne se rencontrera personne pour la proposer. Les morts se lèveraient

de leurs tombes dans une protestation suprême contre le reniement outrageant de leurs sacrifices inutiles et déshonorés. Les mères dont la guerre a brisé le cœur n'accepteraient pas pour la France, notre mère à tous, cette abdication et cette honte. Il n'en est pas, il ne peut pas en être question ! Le sentiment national est unanime sur le devoir national. L'Allemagne, mal renseignée par des espions peu psychologues, escomptait nos faiblesses, nos divisions, notre fatigue. Elle s'aperçoit, trop tard ! qu'elle ne viendra pas à bout d'un peuple héroïque, résolu sans jactance, qui ne veut pas mourir !

Entre l'armée et l'intérieur, entre les soldats et les civils, l'union est indissoluble. Les permissions, dont on pouvait redouter certains dangers, ont été un bienfait réciproque. Chacun a montré qu'il avait, à sa façon et dans la mesure de son devoir, la volonté de *tenir*. Toutes mes visites aux armées m'ont confirmé dans cette impression que *la confiance est en raison directe de la proximité du front*. En rapprochant le front, la clairvoyance du commandement supérieur a entretenu et augmenté la confiance. Elle est intacte.

La France fait bloc. Elle s'est révélée au monde plus grande que jamais. Sa figure a un rayonnement incomparable. Elle remplit de joie ses amis et elle déconcerte ses adversaires. Vraiment, quand on va au dehors, on sent de la fierté à se dire Français.

La victoire de la Marne, qui fut, non un miracle, mais un *rétablissement* méthodique, voulu, préparé, de la fortune, a mis autour de la France une auréole. Ce que viennent de faire, avec le concours puissant de l'Angleterre, les armées du Nord et du Centre, a ajouté à ce prestige. La sortie des tranchées le 25 septembre, aux accents de la *Marseillaise*, sera une date dans nos annales. Elle a ouvert dans la guerre une ère nouvelle. Contre l'Allemagne terrée la France est debout. Et la France, la France de Jeanne et de Hoche, ne se lève pas en vain. Elle vaincra parce qu'elle *veut* vaincre et qu'elle *doit* vaincre. Certes elle n'assigne pas, à jour fixe, un rendez-vous à la victoire. Elle sait qu'elle peut traverser encore des heures difficiles, subir des échecs partiels, éprouver des revers locaux. Mais,

dès maintenant, le destin a pris parti pour elle. Quelle que soit la durée de la lutte, et elle sera longue, quelles qu'en soient les vicissitudes, le dénouement est certain. Cette affirmation, où je mets toute la sincérité de ma pensée la plus intime, n'est pas un acte de foi irréfléchi. Elle s'appuie sur les événements, sur les faits, sur l'expérience acquise. Elle procède si peu d'un dogme qu'on pourrait lui donner la forme et la force d'une démonstration. Ce qui reste à accomplir mettra en œuvre ce qui a été réalisé. Nous revenons de loin, mais si nous avons risqué de nous perdre, nous voyons clair désormais sur notre route. Nous sommes prêts, nous sommes unis, nous sommes forts. Nous sommes la France, toute la France. Notre patience, s'il faut être patients, sera faite de notre confiance, une confiance agissante et résolue, que rien n'ébranlera.

La haine, cette haine sacrée et forte, réfléchie et implacable, que les crimes monstrueux de l'Allemagne, de toute l'Allemagne, ont développée en nous, et qu'il faut entretenir, ne nous rend pas aveugles sur les facultés de résistance de nos ennemis. Ils ne sont pas à bout. La bête a encore des dents et des griffes. Elle peut encore faire du mal. Elle fera du mal. Mais, en attendant que, les os rompus, elle aille chanceler dans un coin et que, traquée, brisée, elle succombe, on sent déjà qu'elle hésite. Attaquée et repoussée sur le front occidental, menacée sur le front oriental par sa propre conquête, elle voit partout déjoués les plans dont elle attendait une victoire prochaine et définitive. Peu à peu elle s'use et elle s'épuise. Ce qu'elle perd, en hommes et en confiance, ne se répare pas. Nos alliés et nous, tout au contraire, nous gagnons chaque jour en hommes et en confiance. Et quelle force d'opposer l'idéal au crime, l'honneur au parjure, l'humanité à la barbarie ! Quelle joie de combattre pour de telles causes et quelle gloire de mourir — ô chers morts, je vous salue ! — pour défendre et sauver, du même coup, la civilisation et son pays ! Cette fois, le droit vaincra la force. Juste et noble revanche, due à la France, patiente et tenace, meurtrie et héroïque, dont la diminution ne fut pas une déchéance et dont la victoire se traduira par une restitution !

10 Octobre 1915.

Louis BARTHOU.



LA CROIX DE GUERRE

LE SEMESTRE DIPLOMATIQUE

Le semestre qui s'est écoulé du 1^{er} janvier au 1^{er} août de cette année a été marqué par un acte diplomatique de grande importance : la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche-Hongrie.

Cet acte s'est accompli le 24 mai. Il avait été précédé de négociations actives, engagées, poursuivies et conclues à Londres entre les puissances de la Triple-Entente et le gouvernement italien. De son côté, l'Allemagne avait envoyé à Rome un ambassadeur de choix, l'ancien chancelier de Bülow.

Il fallut de grands efforts et de longs pourparlers pour déterminer la diplomatie italienne à se prononcer en faveur des pays alliés contre les Etats germaniques. Le prince de Bülow n'était pas un ennemi négligeable. En dehors de ses talents propres, de son autorité et de ses facultés de persuasion, il possédait des moyens d'action considérables. S'il avait accepté la mission que son empereur lui avait confiée, alors qu'en 1909 il s'était séparé de lui avec retentissement, c'est évidemment qu'il en considérait le succès comme extrêmement probable. Et, de fait, il fut tout près de l'obtenir, sinon complètement du moins en partie.

Pour lui faire échec, les gouvernements de Paris, de Londres et de Pétersbourg étaient en mesure d'invoquer des arguments dont la valeur pouvait passer pour décisive : la vieille rivalité de l'Autriche et de l'Italie, l'opposition complète d'intérêts entre l'une et l'autre, l'impossibilité de concilier les revendications nationales du royaume de Savoie avec les prétentions de la monarchie des Habsbourg, la barrière formée par l'Islam contre le développement des possessions italiennes dans la Méditerranée, la menace permanente que créait pour la péninsule une rupture avec la Grande-Bretagne, le désastre que constituerait l'assujettissement de la patrie du droit et de la civilisation latine à l'hégémonie barbare des puissances allemandes, tous les souvenirs d'une politique traditionnelle d'indépendance et d'unité dont le principe même serait condamné par une entente avec les pays qui ne peuvent être victorieux sans le détruire.

A n'envisager que la raison, la cause des peuples unis contre la coalition rangée sous la dictature de la Prusse devait l'emporter. Mais on sait de reste que la raison ne suffit pas toujours — tant s'en faut — pour dicter les résolutions des gouvernements. Heureusement, il y avait à Rome des ministres clairvoyants, une opinion publique déterminée, un roi décidé à tout subordonner aux intérêts de la nation qui doit son existence nouvelle à la dynastie glorieuse qu'il représente. Et, par surcroît, l'ambassadeur extraordinaire de Guillaume II devait achever de compromettre, par le manque de tact et la présomption caractéristiques de sa race, l'exécution du mandat dont il était chargé.

On se rappelle les incidents qui se sont produits au cours de cette négociation compliquée : les discours de M. Salandra, président du Conseil, et de M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères, affirmant avec une fermeté progressive les espérances et les devoirs de l'Italie, l'opposition de M. Giolitti et de ses amis, la propagande organisée par M. de Bülow dans le monde politique et dans la presse, l'agitation des couloirs de Montecitorio, la campagne des journaux catholiques et socialistes unifiés pour le maintien de la neutralité, les manifestations violentes de l'opinion publique pour l'intervention, la démission de M. Salandra, qui parut un instant faire pencher la balance du côté de l'Autriche et de l'Allemagne, les admirables discours du grand poète Gabriele d'Annunzio, le rappel de M. Salandra au pouvoir, et finalement la rupture diplomatique avec l'Autriche au milieu d'un enthousiasme populaire comparable à celui des plus grands jours de l'Italie moderne.

Les négociateurs de Londres, parmi lesquels l'ambassadeur du roi Victor-Emmanuel avait joué un rôle particulièrement important, avaient fini par surmonter tous les obstacles que le génie des complications et des perfidies allemandes avaient semés, du premier jour au dernier, sur leur route. Ils avaient été puissamment aidés par l'action de notre ambassadeur à Rome, M. Barrère, dont l'œuvre si perspicace et si remarquablement conduite pendant une mission de plus de dix-sept années recevait ainsi son couronnement. La diplomatie fran-

çaise n'avait, d'ailleurs, cessé depuis la conclusion de la *Triplique* de travailler au rapprochement des deux nations, séparées par des malentendus beaucoup plus que par des intérêts contradictoires, et tous nos gouvernements successifs s'étaient appliqués, à travers des péripéties parfois dangereuses et troublantes, à renouer les liens détendus d'une ancienne fraternité d'armes et d'une solidarité toute naturelle.



Manifestation pour la guerre devant le Quirinal.

**

En dehors de l'intervention de l'Italie, aucun événement diplomatique entraînant un changement dans la situation respective des puissances en guerre n'est à noter pendant les six mois échus le 31 juillet dernier.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des négociations susceptibles de produire de grosses conséquences. Négociations avec la Roumanie, la Grèce, la Bulgarie, efforts opposés des puissances centrales et de la Triple-Entente pour gagner le concours des Etats balkaniques, propagande effrénée de l'Allemagne avec envoi d'émissaires spéciaux, choisis parmi ses princes et principicules, ses généraux et ses hommes d'Etat à Bucarest, Athènes et Sofia, conclusion d'un emprunt de 150 millions de francs à Berlin au profit de la Bulgarie. Mais, à part cela, rien de décisif, dans la période dont je retrace l'histoire, au profit de l'un ou l'autre des groupements belligérants.

Toutefois, l'expédition des Dardanelles, décidée sur l'initiative du gouvernement britannique au milieu du mois de février, entreprise immédiatement par des navires détachés des flottes



Nos soldats d'Alsace se préparent à apprendre aux Allemands la participation italienne.

anglaise et française sans l'appui d'une armée de terre suffisante, et tenue en échec par les Turcs retranchés dans la presqu'île de Gallipoli met dès lors gravement en cause notre politique dans les Balkans. Elle complique d'autant plus nos difficultés qu'elle est organisée sans plan arrêté entre les puissances qui l'entreprennent et que, dès le début elle pose les problèmes les plus délicats de ce qu'on appelle « la question d'Orient ». Les résolutions à prendre sur le sort futur de Constantinople et sur celui de la Turquie d'Europe et d'Asie ne peuvent pas ne pas avoir de répercussion immédiate sur l'opinion des peuples et des gouvernements voisins de la mer Noire et de la mer Egée.

Mais il n'y a pas de fait essentiel à relever dans cet ordre d'idées. Disons pourtant — car c'est déjà un symptôme de dispositions futures — que, le 6 mars, un événement sensationnel se produit à Athènes, où M. Venizelos, le défenseur convaincu de la cause anti-allemande, donne sa démission parce que le roi Constantin n'approuve pas le programme d'entente de son premier ministre avec l'Angleterre, la France et la Russie. M. Gounaris constitue un ministère qui a contre lui les trois quarts de la Chambre. La Chambre est dissoute. Le 13 juin, les électeurs grecs se prononcent avec éclat pour la politique de M. Venizelos, dont le parti conserve une majorité de 54 voix. Le roi Constantin, qui ajourne jusqu'à la date extrême le rappel au pouvoir du grand homme d'Etat auquel la Grèce doit ses agrandissements territoriaux de 1913 et la dynastie la conservation de sa couronne.

**

Pour achever cette courte revue, il me reste à parler des démêlés de l'Allemagne avec les Etats-Unis d'Amérique au sujet de la guerre sous-marine. Le 4 février, le gouvernement de Berlin avait fait savoir aux puissances neutres qu'il décrétait le blocus maritime de la Grande-Bretagne et que ses sous-marins détruiraient désormais les bateaux marchands qui se dirigeraient vers les côtes britanniques ou qui les quitteraient pour une destination quelconque.

Dès le 11, les Etats-Unis répondaient par une note de protestation formelle. Le président Wilson déclarait qu'il considérait « comme une violation indéfendable des droits des neutres » le fait d'attaquer et de détruire un navire pénétrant dans une zone déterminée de la haute mer, sans avoir constaté préalablement sa qualité de belligérant et le caractère de contrebande de sa cargaison. Il ajoutait que « ce serait un acte sans précédent dans les guerres navales » et que le gouvernement de Washington « tiendrait strictement le gouvernement allemand pour responsable » d'une aussi flagrante illégalité.

A cette note, la chancellerie allemande répondit le lendemain qu'elle considérait les mesures annoncées par elle comme justifiées par celles de l'Angleterre tendant à affamer l'Allemagne. La discussion se poursuivit entre les deux gouvernements par un échange de notes contradictoires sans arriver à une solution. Dans le cours de ce débat, qui permit d'entrevoir un instant une rupture diplomatique, un grand paquebot anglais le *Lusitania*, qui transportait plus de 200 Américains, ayant été coulé le 7 mai par un sous-marin allemand et M. Wilson ayant cru devoir adresser à la *Wilhemstrasse* une protestation plus ferme que les précédentes, M. Bryan donna sa démission de secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères et fut remplacé par M. Lansing.

A la destruction du *Lusitania* s'ajouta notamment celle de l'*Armenian* qui avait dans son équipage de nombreux matelots américains et qui fut coulé dans les derniers jours du mois de juin au large des îles Scilly. L'opinion américaine s'émut de cette répétition préméditée d'attentats contre lesquels toutes les protestations restaient sans effet. Mais la guerre de piraterie et d'assassinats, ordonnée et perpétrée de sang-froid par l'amirauté allemande, n'en continua pas moins, sans obtenir d'autre résultat que de faire disparaître dans les flots des centaines de victimes innocentes et désarmées, et sans avoir d'autre conséquence que l'indignation du monde civilisé et les représailles vengeresses des pays visés par ces crimes abominables.

S. PICHON.



LA PRISE DE STEINBACH

A gauche de la photographie, Steinbach, dans la fumée des obus ; à droite, dans le lointain, Cernay, également sous le bombardement.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

(Suite)

en dredi 1^{er} janvier 1915.

L'ennemi bombarde sans résultat le village de Saint-Georges, mais au Blanc-Sablon, près Craonnelle, notre artillerie démolit des ouvrages allemands. Dans le bois de la Gruerie, l'ennemi gagne une cinquantaine de mètres, mais au nord-ouest de Flirey, six attaques allemandes sont repoussées et dans Steinbach nous progressons.

Samedi 2 janvier 1915.

Tandis qu'entre Beaumetz et Achicourt le Allemands nous font sauter deux caissons, nous bouleversons leurs tranchées à Parvillers et à la Boisselle et nous éteignons à Fricourt le feu de leurs lance-bombes.

Nous nous installons sur le plateau de Nouvion, nous enlevons un bois au nord-est de Mesnil-Hurlus, nous regagnons une partie du terrain perdu hier dans le bois de la Gruerie, nous avançons légèrement au bois Le Prêtre.

Dimanche 3 janvier 1915.

Violent bombardement de Zonnebeeke par les Allemands. Progression de notre infanterie de 500 mètres près de la Boisselle, de 300 mètres près de Perthes-les-Hurlus. Avance également près de Beauséjour où l'ennemi perd beaucoup de monde. Notre artillerie démolit au plateau de Touvent des ouvrages ennemis, en gare d'Altkirch un train allemand, entre Carspach et Dierspach la voie ferrée.

Lundi 4 janvier 1915.

Bon travail de l'artillerie, qui, en face de Noulettes, sur l'Aisne et en Champagne, fait taire des batteries allemandes et prend des réserves sous son feu.

Plusieurs points d'appui sont conquis par nous dans la région de Perthes et de Mesnil-Hurlus, mais une tentative faite par nos troupes pour enlever Boureuilles échoue.

Au bois Le Prêtre, à Cernay, à Steinbach, nous réalisons des gains importants.

Mardi 5 janvier 1915.

Dans les dunes en face de Nieuport et dans la région de Saint-Georges, notre infanterie progresse de 200 à 500 mètres, tandis qu'autour de Notre-Dame-de-Lorette nous arrêtons les travaux de sape de l'ennemi, que près de Maizey-

Saint-Mihiel nos troupes prennent une carrière et des tranchées du col du Bonhomme nous entrons dans le hameau du Creux d'Argent.

Mercredi 6 janvier 1915.

Dans le bois de la Gruerie, nous reprenons, et au ravin de Courtechausses, nous faisons sauter plusieurs centaines de mètres de tranchées.

Au nord-ouest de Reims, — au bois Le Prêtre, — au bois d'Hirzbach, près d'Altkirch, — nous gagnons du terrain.

Jeudi 7 janvier 1915.

Notre artillerie met en fuite des avions allemands se dirigeant sur Dunkerque, — arrête le feu des lance-bombes dans la région de Zillebeeke, — fait taire l'artillerie ennemie à l'ouest d'Altkirch, — mais l'artillerie allemande bombarde l'hôpital de Thann.

Vendredi 8 janvier 1915.

Nous gagnons du terrain près de Lombaertzyde où nous enlevons un mamelon occupé par l'ennemi, — à l'est de Saint-Georges, — près de Steenstraete, — entre la Boisselle et Aveluy, — au nord de Soissons où nous enlevons une redoute allemande et prenons deux lignes successives de tranchées, — à Burnhaupt-le-Haut dont nous nous emparons — et dans la direction du Pont-d'Aspach et du Kahlberg.

Au bois de Berthonval, l'envahissement de la boue nous oblige à évacuer certains éléments de tranchées. Près de Blanc-Sablon, des lance-bombes (que l'on parvient à faire taire) nous infligent des pertes. A l'ouest de la Haute-Chevauchée, plusieurs de nos tranchées sont bouleversées par des mines.

Notre artillerie fait taire des pièces ennemies et bouleverse des tranchées près de Jonchery.

Violents combats d'infanterie entre Bétheny et Prunay, où l'ennemi laisse beaucoup de morts, — près de la Haute-Chevauchée où nous repoussons une attaque et faisons des prisonniers entre Thann et Altkirch.

Samedi 9 janvier 1915.

Au sud d'Ypres, — au sud de Laon et de Craonne, — entre Reims et l'Argonne, notre artillerie fait taire lance-bombes et mitrailleuses et inflige des pertes graves à l'ennemi.

Dans la région de Soupir, nous enlevons trois lignes de tranchées sur un front de 600 mètres ; nous enlevons le village de Perthes et des tran-

chées voisines ; nous avançons en Woëvre.

Les Allemands bombardent Dunkerque par voie aérienne, — bombardent Soissons et mettent le feu au Palais de Justice ; ils réoccupent Burnhaupt-le-Haut, ce qui leur coûte cher.

Dimanche 10 janvier 1915.

Nouveau bombardement de Soissons par les Allemands, qui bombardent également la région du Four de Paris, — où, par riposte, notre artillerie détruit un blockhaus.

Aux abords de Beauséjour, luttes épiques et prise par nos troupes d'un fortin au nord.

Attaques repoussées à Boureuilles et à Wattwiller ; une attaque dans la forêt d'Apremont est arrêtée par notre artillerie.

Lundi 11 janvier 1915.

Dans la région de la Boisselle, — au nord-est de Soissons, — au nord de Perthes, — nos troupes enlèvent des tranchées.

Vieux-Thann a été bombardé par l'artillerie ennemie, et Calais a été survolé par trois avions et un zeppelin.

Mardi 12 janvier 1915.

L'artillerie ennemie bombarde nos positions dans la région nord-est de Soissons ; notre artillerie bombarde les positions ennemies dans la région de Souain.

Lutte acharnée au fortin de Beauséjour où l'ennemi peut arriver à établir une tranchée tandis que nous conservons le saillant.

Au sud-est de Cirey, un de nos détachements surprend et met en fuite une compagnie allemande qui pillait le village de Saint-Sauveur.

Mercredi 13 janvier 1915.

Très dur, très long et très acharné combat au nord-est de Soissons où les Allemands ont engagé des forces importantes ; entre Cuffies et Crouy notre contre-attaque progresse légèrement ; entre Crouy et Moncel, nos troupes fléchissent légèrement. Elles tiennent Moncel, Sainte-Marguerite et Missy-sur-Aisne.

Au fortin de Beauséjour, le saillant continue à nous appartenir et, à 60 mètres de la tranchée allemande, nous établissons une tranchée.

On annonce la démission du comte Berchtold, ministre des affaires étrangères d'Autriche.

Jeudi 14 janvier 1915.

Au sud-est de Stuyvakenskerke des détachements belges font sauter un dépôt allemand de

munitions. Aux abords d'Angres notre artillerie disperse des groupes de travailleurs ennemis.

Les tranchées allemandes au nord-ouest de Fouquescourt sont bouleversées par nos troupes.

Forte crue de l'Aisne. Plusieurs de nos ponts et passerelles sont détruits dans la région de Soissons ; nos troupes sont obligées de se replier entre Crouy et Missy au sud de la rivière débordée ; forcées d'abandonner quelques canons, elles les ont rendus inutilisables ; elles ont laissé entre les mains de l'ennemi un certain nombre de prisonniers, notamment des blessés ; elles ont fait de leur côté un nombre important de prisonniers non blessés appartenant à sept régiments différents.

Vendredi 15 janvier 1915.

Près de Lombaertzyde et de Becelaere, progression de nos troupes. Une brillante attaque des zouaves enlève à la baïonnette, au nord d'Arras, des positions ennemies voisines de la route Arras-Lille.

Au nord-est de Soissons, Saint-Paul est attaqué et pris par les Allemands, puis repris par nous.

Sur la Meuse, à Saint-Mihiel, les Allemands avaient établi des passerelles : nous les faisons sauter.

Au bois d'Ailly, nous repoussons une attaque ennemie ; au bois de Senones, nous bousculons les Allemands et nous comblons leurs tranchées.

Samedi 16 janvier 1915.

La lutte continue très vive à Perthes, où nous prenons une nouvelle tranchée et à Beauséjour où nous prenons un bois à deux ou trois cents mètres au nord de nos lignes.

Sous le feu de notre artillerie, l'ennemi évacue la crête au nord de Clémery.

Dimanche 17 janvier 1915.

Dans la région de Nieuport et de Lombaertzyde, nos progrès continuent, et, sous le feu de notre artillerie, l'ennemi est obligé d'évacuer sa tranchée de la Grande Dune ; il en va de même à la Boisselle.

Vaines attaques ennemies contre la sucrerie de Troyon, — contre nos tranchées de Beaulne, — contre nos positions au bois Le Prêtre.

Lundi 18 janvier 1915.

Un obus ayant éclaté au dépôt de munitions de la Boisselle, l'avait fait sauter et nous avions évacué une partie du village ; — nous la réoccupons.

Au bois Le Prêtre, nous nous emparons de plusieurs ouvrages allemands.

Deux avions allemands qui survolaient la Champagne ont été descendus du côté de Barle-Duc et les aviateurs faits prisonniers.

Mardi 19 janvier 1915.

Duel d'artillerie, à notre avantage, dans la région d'Arras ; — combats d'artillerie à l'est de Soissons et dans le secteur de Reims.

Notre progression continue au bois Le Prêtre où nous prenons 500 mètres de tranchées.

Mercredi 20 janvier 1915.

A l'embouchure de l'Yser, l'artillerie ennemie tente vainement de détruire notre pont, tandis que notre artillerie démolit les défenses des Allemands et, près de Saint-Georges, la ferme de l'Union solidement organisée par eux.

Au nord de Notre-Dame-de-Lorette où l'ennemi nous avait repris le 16 une tranchée précédemment conquise par nous, nous la reprenons et faisons plus de cent prisonniers.

Nous repoussons des attaques ennemies au nord de Thiepval, à la Boisselle, à la Fontaine-aux-Charmes et au bois de la Gruerie, et nous progressons de 100 mètres en avant des tranchées allemandes prises le 18.

Raid de zeppelins sur l'Angleterre : quelques morts et blessés, dégâts relativement faibles.

Jeudi 21 janvier 1915.

A Notre-Dame-de-Lorette, l'ennemi bombarde nos positions, puis tente vainement une attaque.

Nous provoquons l'explosion d'un dépôt de munitions dans la région de Prosnes-les-Marquises-Moronvillers et forçons l'ennemi à évacuer ses tranchées.

Au nord-ouest de Beauséjour, nous prenons trois postes allemands et deux petits bois.

Dans la forêt d'Aprémont, nous enlevons 150 mètres de tranchées ; au bois Le Prêtre



A LA FONTENELLE

Entonnoir creusé par l'éclatement d'un obus et que nous avons solidement occupé et organisé.



A PERTHES

Un cimetière où les obus ennemis viennent encore troubler le repos des héroïques soldats qui ont donné leur vie pour la défense du sol français.



LA FONTAINE DU PÈRE HILARION, AU BOIS LE PRÊTRE

Ce point ardemment disputé par l'ennemi fut repris le 17 janvier par nos troupes. Ces ruines témoignent de l'âpreté de la lutte dont elles furent l'objet.



DANS LES VOSGES D'ALSACE

Après une tempête de neige, un détachement examine les travaux à faire pour assurer les routes pour le passage des convois de troupes et de ravitaillement.

l'ennemi nous reprend 20 mètres de tranchées. On annonce la démission du général von Falkenhayn, ministre de la guerre d'Allemagne.

Vendredi 22 janvier 1915.

Près de Berry-au-Bac, nous reprenons une tranchée. A Fontaine-Madame et à l'ouvrage dit Marie-Thérèse, violents combats.

Dans la forêt d'Apremont, nous perdons une partie des tranchées conquises hier, et au bois Le Prêtre, une partie des tranchées conquises deux jours plus tôt.

Un avion allemand sur Dunkerque fait sept morts et 15 blessés.

Samedi 23 janvier 1915.

Progression de notre infanterie dans la région de Lombaertzyde.

Vifs combats à Fontaine-Madame et Saint-Hubert, — et dans la région de l'Hartmannswillerkopf.

En avant de Saint-Mihiel, notre artillerie endommage gravement les passerelles jetées sur la Meuse par les Allemands et oblige ceux-ci à évacuer un dépôt de munitions.

Lundi 25 janvier 1915.

Notre artillerie arrête une très vive fusillade dans le bois de la Gruerie, — et achève la destruction des ponts de Saint-Mihiel.

A Emberménil, nous surprenons un détachement bavarois et nous lui faisons des prisonniers.

Mardi 26 janvier 1915.

Progression des troupes belges dans la région de Pervyse.

Très violente attaque allemande contre nos tranchées à l'est d'Ypres, avec le seul résultat pour l'ennemi de laisser 300 morts sur le terrain.

Six attaques ennemies sont repoussées par les Anglais à Givenchy et à Cuinchy.

A l'ouest de Craonne, l'ennemi qui avait pénétré dans nos tranchées a été presque partout chassé par nos troupes.

Vers Saint-Hubert et Fontaine-Madame, nous reprenons des tranchées et bouleversons des sapes allemandes.

Mercredi 27 janvier 1915.

Dans leurs attaques d'hier contre Givenchy

nemi sur la Meuse à Saint-Mihiel sont détruites par notre artillerie.

Jeudi 28 janvier 1915.

Les Allemands ont perdu la valeur d'une brigade dans la région de Craonne, où nous avons laissé en blessés, tués et disparus, 800 hommes environ. Nos contre-attaques nous ont rendu maîtres de la totalité du terrain disputé.

Dans les Vosges nous progressons de 400 mètres au nord de Senones sur les pentes du signal de la Mère-Henry ; de même près de Launois où nous entamons les défenses accessoires de l'ennemi ; de même dans la région de Ammerwiller-Burnhaupt-le-Bas.

D'après le nombre des morts trouvés sur le terrain les 25, 26 et 27 autour d'Ypres, à La Bassée, à Craonne, en Argonne, en Woëvre et dans les Vosges, les Allemands ont perdu plus de 20.000 hommes en ces trois jours.

Vendredi 29 janvier 1915.

Avance de notre infanterie dans la région de Nieuport où notre artillerie abat un avion.

Des avions allemands bombardent nuitam

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS DE JANVIER 1915

Depuis le 17 octobre jusqu'au...	9 et 22	Avions allemands sur Dunkerque.	Depuis le 4 octobre jusqu'au...	3 au 16	Combats de Beau-séjour.	Depuis le 15 septembre jusqu'au...	Combats dans les Vosges et dans la Haute-Alsace.	15 } 23 } 25 } 27 } Ponts de St Mihiel.		
				8 au 19	Combats de Soissons.				Combats dans l'Argonne, la Woëvre, les Hauts-de-Meuse. (Guerre de tranchées.)	
		20.		— Zeppelins sur l'Angleterre.						
	26 au 31	Combats de Givenchy, Cuinchy, La Bassée.								

Dimanche 24 janvier 1915.

Des rassemblements d'infanterie allemande qui se préparaient à charger à la baïonnette contre nos positions de Nieuport-Lombaertzyde sont dispersés par notre artillerie, — qui, près du Rutoire, oblige l'ennemi à évacuer une tranchée, — et détruit des ouvrages allemands près de Soupir et Heurtebise.

Progression de notre infanterie près de Berry-au-Bac, — et dans la région de l'Hartmannswillerkopf.

Les combats ont pris fin au Four de Paris où, à cinquante mètres de tranchées bouleversées par les bombes, — nous conservons nos positions.

et Cuinchy, les Allemands ont perdu deux bataillons.

Coup de main de l'ennemi sur le bois de Saint-Mard où il bouleverse nos tranchées mais ne peut s'y installer.

A la Creute, près de Heurtebise, un éboulement a obstrué l'entrée d'une carrière qui servait de magasin et d'abri à deux compagnies françaises lesquelles se sont trouvées prises. De ce fait nous avons dû abandonner des tranchées dans le bois Foulon, mais de brillantes contre-attaques de nos troupes ont reconquis une grande partie du terrain, causant de très grosses pertes à l'ennemi qui a laissé sur place un millier de cadavres.

De nouvelles passerelles construites par l'en-

ment Dunkerque. Nos avions lancent plusieurs bombes sur les cantonnements ennemis de Laon et la Fère.

Samedi 30 janvier 1915.

Trois bataillons allemands attaquent devant Cuinchy les Anglais qui les repoussent.

Léger recul de nos troupes en Argonne où l'ennemi et nous-mêmes avons de sérieuses pertes.

Près de Flirey, les Allemands font exploser une mine — qui bouleverse leurs tranchées au lieu des nôtres.

Dimanche 31 janvier 1915.

Les troupes britanniques, qui avaient perdu du terrain devant La Bassée ces derniers jours, le regagnent entièrement.



Intérieur du village de Lihons pendant le bombardement du mois de janvier.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

(Suite)

Lundi 1^{er} février 1915.

Vive lutte d'artillerie dans le Nord, au sud-est d'Ypres où une attaque allemande sur nos tranchées au nord du canal est immédiatement arrêtée, sur le front de l'Aisne, depuis l'Oise jusqu'à Berry-au-Bac où des réglages heureux démolissent des tranchées en construction, des abris de mitrailleuses, et font taire plusieurs lance-bombes et batteries ennemies.

L'infanterie a repoussé de violentes attaques allemandes au nord de la route de Béthune à La Bassée, à Beaumont-Hamel au nord d'Albert, en Argonne dans la région de Fontaine-Madame, du bois de la Gruerie et de Bagatelle.

Mardi 2 février 1915.

Vive action autour d'un poste anglais de Cuinchy, avec alternatives diverses ; finalement nos alliés, restés maîtres du terrain, ont pris des tranchées allemandes.

L'action signalée hier près de la route de Béthune a été extrêmement brillante pour notre infanterie, qui, à la baïonnette, a tué presque tout ce qui restait d'un bataillon allemand dont notre feu avait déjà repoussé deux attaques.

La gare de Noyon, où avaient lieu des opérations de ravitaillement, a été bombardée par notre artillerie lourde ; des explosions violentes y ont été provoquées.

Mercredi 3 février 1915.

Dans le secteur de Noulette et dans la vallée de l'Aisne, efficace travail de nos batteries.

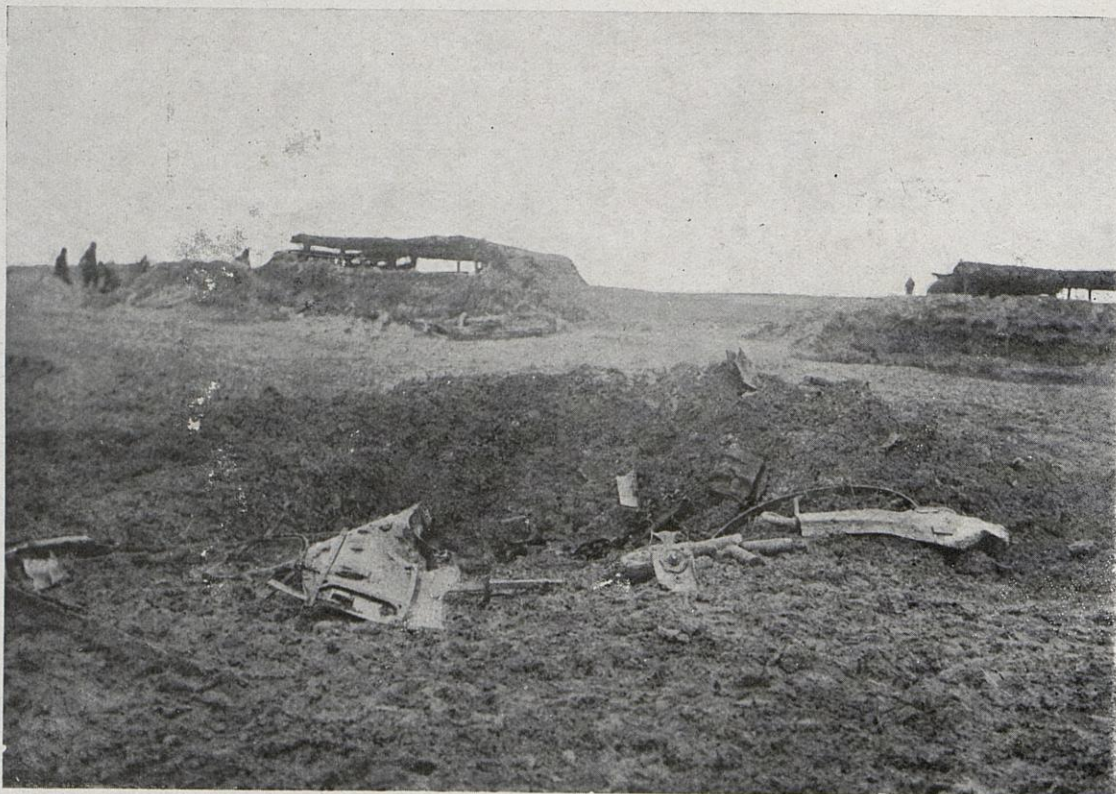
En amont d'Aveluy, sur l'Ancre, des brûlots lancés par les Allemands sont arrêtés par nous avant d'exploser.

Dans la région de Perthes — où nous progressons légèrement et faisons des prisonniers, — et sur divers points, plusieurs attaques sont repoussées.

Jeudi 4 février 1915.

Vive action de notre artillerie dans la région de Nieuport, — à Notre-Dame-de-Lorette où elle refoule une attaque, — sur la route Arras-Béthune, où elle arrête un bombardement, — dans la région d'Albert, du Quesnoy-en-Santerre et d'Hébuterne, où elle détruit plusieurs blockhaus et disperse des rassemblements et des convois, et dans la vallée de l'Aisne où elle réduit au silence des batteries ennemies, fait sauter des caissons, disperse des travailleurs et met des avions en fuite.

La totalité du terrain convoité par les attaques allemandes signalées hier est entre nos amins. En certains endroits où des explosions



NOTRE ARTILLERIE EN CHAMPAGNE

Batterie de canons bien dissimulée ; un faux canon fait d'un tronç d'arbre dépistera l'artillerie ennemie.



PRÈS D'ALBERT

Défense improvisée d'une route au moyen du matériel le plus hétéroclite que nos soldats ont pu trouver.

de mines avaient rendu les tranchées inhabitables nous en avons construit d'autres.

Dans les Vosges — où le dégel commence — rencontres entre patrouilles de skieurs, progression de nos troupes près d'Hartmannswillerkopf.

Vendredi 5 février 1915.

Notre artillerie a fait taire des batteries ennemies près d'Adinger (sud d'Arras), de Pozières (nord-est d'Albert), de Ham (nord-est de Péronne), de Bailly (sud de Noyon) et dans les Vosges.

Nos troupes ont pris une tranchée au nord d'Ecurie après qu'un travail de mine l'eût bouleversée ; cette tranchée nous gênait près du

terrain récemment conquis par nous. Tous ses occupants ont été tués ou faits prisonniers.

Progression de notre infanterie également au nord de Beauséjour et à Bagatelle, après qu'une attaque allemande nous eût enlevé d'abord 100 mètres de tranchées, bientôt repris et très au delà.

Samedi 6 février 1915.

Tir efficace de notre artillerie en Belgique, d'Arras à Reims, en Argonne et en Woëvre : plusieurs convois sont dispersés, un train de 23 wagons est incendié.

Dimanche 7 février 1915.

A l'est de Cuinchy, les Anglais enlèvent une briqueterie jusqu'à présent tenue par l'ennemi ; en Champagne, nous repoussons au nord de Beauséjour l'attaque d'un demi-bataillon.

L'artillerie allemande bombarde près d'Ecurie la tranchée récemment conquise par nous, mais l'infanterie ennemie n'attaque pas.

Lundi 8 février 1915.

Au sud-ouest de Carency, un heureux coup de main nous rend maîtres d'une tranchée préalablement bouleversée par une mine et dont tous les défenseurs ont été tués ou pris.

Des fourneaux de mine ont explosé à la Boisselle devant les maisons du village que nous occupons ; deux compagnies et demie lancées à l'assaut de nos positions n'arrivent pas à dépasser les entonnoirs des explosions ; bientôt même, une contre-attaque de nos troupes les en chasse et nous nous y organisons solidement. Deux cents allemands restent sur le terrain.

Au nord de Mesnil-les-Hurlus, nous nous emparons d'un bois où l'ennemi était solidement établi.

Mardi 9 février 1915.

Sur la plus grande partie du front, vive action d'artillerie des deux côtés. Ypres, Furnes et Soissons sont bombardés, cette dernière ville avec des projectiles incendiaires.

Une ferme détruite par les obus belges, — un moulin sur la route de Béthune-La Bassée, — une galerie de mine que nous avons fait sauter près de Fay, — évacués par l'ennemi sont occupés par l'infanterie belge et la nôtre.

Mercredi 10 février 1915.

A la Boisselle, nous faisons exploser trois fourneaux de mine et nous occupons les entonnoirs malgré une contre-attaque que nous repoussons à la baïonnette.

Attaques infructueuses des Allemands sur l'ouvrage Marie-Thérèse et en Lorraine, à la lisière est et nord de la forêt de Parroy. Au nord-est de Manonvillers, un de nos détachements refoule des postes ennemis du Remanbois sur Leindrey et nos hussards poursuivent l'ennemi. Dans les Vosges, à la Fontenelle (Ban-de-Sapt), une attaque ennemie comprennent au moins deux bataillons s'est produite dans la nuit, qui très obscure ; nos troupes ont d'abord cédé du terrain, mais dans la journée, elles l'ont presque entièrement regagné par des contre-attaques.

Jeudi 11 février 1915.

L'action signalée hier autour de l'ouvrage Marie-Thérèse a été extrêmement violente ; les forces ennemies comprenaient environ une brigade ; nous avons maintenu toutes nos positions. Les pertes allemandes sont très considérables et les nôtres sont sérieuses. Dans la journée d'aujourd'hui, après une violente lutte à coups de lance-bombes, une nouvelle attaque a été exécutée contre l'ouvrage Marie-Thérèse, en ligne de colonnes par quatre sur 500 mètres de front ; elle fut brisée par notre artillerie.

Vendredi 12 février 1915.

Trente avions alliés exécutent un raid audacieux sur la côte belge. Un avion allemand est capturé à Malo-les-Bains.

Au sud de la Boisselle, l'ennemi fait exploser une mine à l'extrémité d'une de nos tranchées où nous nous maintenons. En Argonne, entre Fontaine-Madame et l'ouvrage Marie-Thérèse, explosions de mines, lancement de bombes de part et d'autre, pas d'action d'infanterie.

Brillant fait d'armes de nos chasseurs dans

les Vosges, ils enlèvent la cote 937 (région d'Hartmannswillerkopf) et perdent fort peu de monde. Cet exploit s'accomplit sous une violente tempête de neige.

On apprend qu'à Berlin, l'ambassadeur des Etats-Unis a été insulté dans un théâtre.

Samedi 13 février 1915.

Un raid des aviateurs alliés a pour résultat la destruction de la gare d'Ostende.

Des attaques allemandes ont été repoussées sur nos tranchées du bois de Caures, au nord de Verdun, et sur nos postes d'Arracourt en Lorraine ; une compagnie ennemie a essayé sans plus de succès d'enlever nos postes de Ranzey.

Nous avons fait exploser deux fourneaux de mine dans les petits postes ennemis de Carency, à la Boisselle où nous avons occupé l'entonnoir, et devant Dompierre où des pionniers bavarois ont été surpris en plein travail. Un de nos bataillons qui avait réussi à s'emparer d'un bois avancé dans la région de Souain n'a pu s'y maintenir devant une contre-attaque de forces supérieures, une tempête de neige n'ayant pas permis à l'artillerie de l'appuyer efficacement.

Dimanche 14 février 1915.

En Alsace, les Allemands prennent l'offensive par la vallée de la Lauch.

On sent chez l'ennemi un désir frémissant de percer nos lignes.

Lundi 15 février 1915.

L'ennemi avait réussi à occuper en Lorraine la hauteur du Signal-de-Xon, mais une brillante contre-attaque le refoule.

De même, en Alsace, dans la vallée de la Lauch, l'offensive allemande signalée hier reste sans lendemain.

Mardi 16 février 1915.

On peut estimer cette journée comme favorable à nos armes sur tout le front : l'armée bri-

tannique, qui livrait depuis deux jours un vif combat dans la région d'Ypres, reste maîtresse de plusieurs tranchées ; — dans le secteur de Reims, nous progressons près de Loivre ; — dans la région Perthes-Beauséjour nous enlevons 3 kilomètres de tranchées allemandes ; — au nord-est de Pont-à-Mousson, au bois Le Prêtre, nous prenons plusieurs blockhaus ennemis.

Mercredi 17 février 1915.

Nouveau raid sur la côte belge : 48 avions alliés bombardent les batteries du port d'Ostende, les positions d'artillerie de Middelkerke, les écluses de Zeebrugge. Nos avions bombardent également la gare de Fribourg-en-Brisgau.

Deux tranchées que nous enlevons au nord d'Arras sont l'objet de vaines contre-attaques.

Jeudi 18 février 1915.

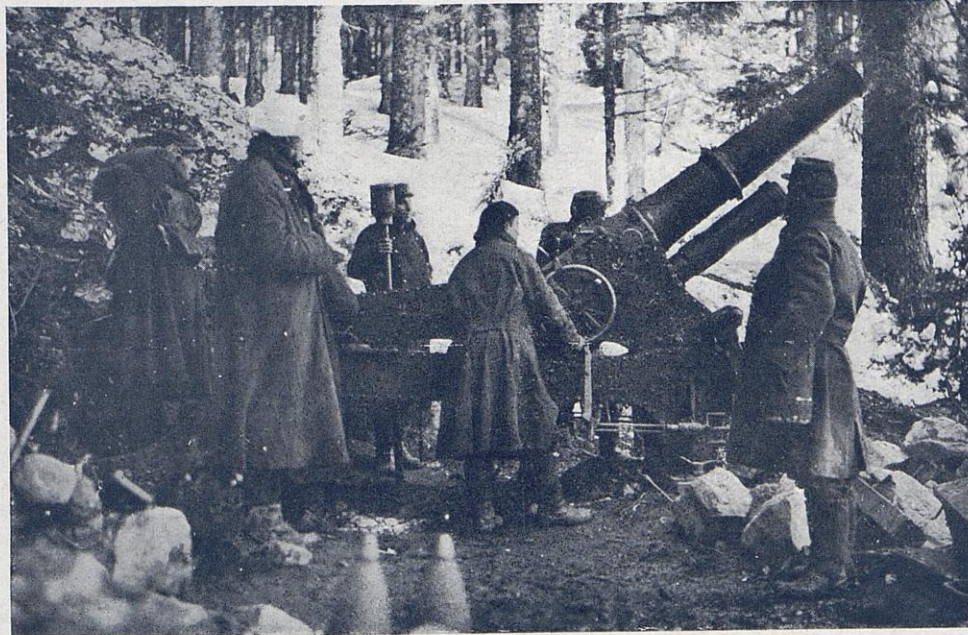
Deux violentes attaques tentées dans la région de Souain et de Perthes-Beauséjour sont repoussées avec grosses pertes pour les Allemands qui ne peuvent regagner les tranchées précédemment perdues ; une contre-attaque ennemie ne réussit pas à nous enlever du terrain gagné mardi sur les Hauts-de-Meuse ; nous restons maîtres du Signal-de-Xon que nous avons reconquis.

Vendredi 19 février 1915.

L'ennemi essuie des échecs sur divers points : en Belgique, nous repoussons une attaque sur nos tranchées à l'est d'Ypres ; plusieurs contre-attaques allemandes sont arrêtées par le feu de notre artillerie ; dans les Vosges, où l'ennemi avait réussi à prendre pied sur la cote 607, nous le délogeons.

Samedi 20 février 1915.

Il semble que l'ennemi ait engagé des forces importantes dans l'attaque dirigée hier contre



DANS LES VOSGES

En haut : Une pièce de 65 de montagne manœuvrée par nos chasseurs alpins.
En bas : Une pièce de 155 court en batterie.



PRÈS DE BURNHAUPT-LE-HAUT

Une de nos tranchées à 300 mètres de l'ennemi. Nous faisons mieux maintenant comme solidité et organisation.

nos tranchées à l'est d'Ypres, qui fut précédée d'un bombardement intense de nos positions ; les Allemands ont été pris sous le feu de notre artillerie lorsqu'ils ont chargé à la baïonnette.

De même, d'après les dires des prisonniers, un bataillon entier aurait été anéanti au cours des dernières journées de Champagne. Dans cette région notre action continue dans de bonnes conditions : nous avons pris au nord de Perthes un bois solidement organisé.

Aux Eparges (sud de Verdun), nous avons repoussé la sixième contre-attaque de l'ennemi et prononcé à notre tour une nouvelle attaque qui nous a permis d'élargir et de compléter nos progrès précédents. Nous avons pris

Mardi 23 février 1915.

Activité surtout en Champagne : nous maintenons nos gains et, vers Beauséjour, nous prenons de nouvelles tranchées.

Mercredi 24 février 1915.

En Champagne, notre progression s'accroît. Nous progressons également dans la forêt d'Apremont.

Jeudi 25 février 1915.

Efficace travail d'artillerie sur tout le front. En Champagne, bon travail de nos aviateurs qui bombardent gares, trains et rassemblements ennemis.

nord de Mesnil-les-Hurlus : une centaine de prisonniers, deux mitrailleuses, un canon-revolver.

Cette attaque a été menée brillamment à la baïonnette. Une contre-attaque de l'ennemi a été repoussée, et nous avons ensuite réalisé de nouveaux progrès à l'ouest de Perthes et au nord de Beauséjour.

Au bois de Malancourt, entre Argonne et Meuse, les Allemands ont arrosé de liquide enflammé une de nos tranchées que nous avons dû évacuer en conséquence et dont les occupants ont été grièvement brûlés ; une contre-attaque immédiate a arrêté les Allemands en leur infligeant des pertes et en faisant des prisonniers.

Dans la région de Verdun, notre artillerie

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS DE FÉVRIER 1915

13 février. — Les aviateurs alliés détruisent la gare d'Ostende.	Durant tout le mois.	Les combats continuent en Flandre et dans le Nord.	8 février. — Coup de main heureux de nos troupes à Carency.	A diverses reprises.	Bombardement de Soissons et de Reims.	Durant tout le mois.	Les combats continuent en Champagne, en Argonne et sur les Hauts-de-Meuse.	16 février. — Au Bois le Prêtre, prise de blockhaus ennemis.	Durant tout le mois.	Les combats continuent dans les Vosges et en Alsace.	12 février. — Prise de la cote 137. (Région de l'Hartmannswillerkopf.)
		(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)	Série de combats heureux en Champagne.				(Gain de terrain, Prisonniers. Prise de matériel.)	Les 19 et 20 février. — Aux Eparges chaudes journées favorables à nos armes.		(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)	27 février. — Un avion français bombarde les casernes de Metz.

trois mitrailleuses et deux lance-bombes et fait 200 prisonniers dont plusieurs officiers.

Dimanche 21 février 1915.

En Belgique, en Champagne, dans les Vosges, nous repoussons plusieurs attaques ennemies. L'Italie manifeste en faveur de la guerre.

Lundi 22 février 1915.

Nouveau bombardement de Calais par un zeppelin : 10 projectiles tuent 5 civils.

Nouveau bombardement de Reims, qui fait de nombreuses victimes.

Vendredi 26 février 1915.

Progression en Belgique de l'armée anglaise ; elle gagne également une centaine de mètres à La Bassée ; progression continue de nos troupes en Champagne et dans la forêt d'Apremont.

Un chalutier anglais recueille au large de la mer du Nord deux aviateurs allemands, partis d'Ostende pour bombarder le Comté d'Essex.

Samedi 27 février 1915.

Une de nos patrouilles s'empare d'une tranchée près de Lombaertzyde, tue les occupants et prend une mitrailleuse.

En Champagne, nos progrès récents nous ont rendus maîtres de 500 mètres de tranchées au

lourde démolit des pièces allemandes, fait sauter une vingtaine de caissons, anéantit un détachement et détruit tout un campement.

Une escadrille d'avions allemands tue une femme et un vieillard en arrière de Nieuport.

Un avion français jette trois bombes sur les casernes de Metz.

Dimanche 28 février 1915.

L'artillerie belge détruit deux ouvrages ennemis.

En Argonne, une brillante attaque d'infanterie nous rend maîtres du plateau de Vauquois et nous nous emparons d'autre part de 300 mètres de tranchées.



AUX ÉPARGES

Une des tranchées de première ligne après l'heureuse offensive de nos troupes en février 1915.

SUR LE FRONT OCCIDENTAL. -- REGARDS EN ARRIÈRE

J'ai, dans une précédente étude, tâché de tirer les enseignements, qui résultent pour l'observateur, pour le technicien militaire, des opérations des cinq premiers mois de la guerre. Avant d'entreprendre le même travail pour les sept mois suivants, je veux rappeler brièvement et d'ensemble les principaux événements qui se sont déroulés au cours de la première année de lutte. Je pourrai mieux ensuite, en partant de cette base concrète, émettre quelques remarques d'ordre général.

La lutte, on s'en souvient, commença par notre effort en Alsace et en Lorraine, dans le but de retenir sur ces deux fronts le plus grand nombre possible de corps allemands et de nous permettre d'attendre l'arrivée des Anglais dans la région du nord. Vers le 20 août, nous primes l'offensive sur ce nouveau front. Ce fut la bataille de Charleroi (21-24 août) ; elle ne tourna pas à notre avantage. Le général Joffre, jugeant très sainement la situation, se résolut à entreprendre une retraite stratégique qui, si pénible qu'elle eût été, mit en évidence les solides qualités d'endurance de notre armée. Elle nous conduisit jusqu'au delà de la Marne, et là, notre généralissime, dans un langage lapidaire, annonça à l'armée que « l'heure était venue d'avancer coûte que coûte et de se faire tuer plutôt que de reculer ». C'est la reprise de l'offensive, c'est la bataille de la Marne, qui commença le 6 septembre et dura jusqu'au 12. Pendant ces journées, on se battit avec acharnement des deux côtés. Habilement et vigoureusement manœuvrés, les Allemands durent enfin céder. Ce fut la victoire pour nos armes, victoire brillante qui montra dans les armées alliées de hautes qualités de commandement, aussi bien qu'une ardeur admirable chez les soldats. La bataille se livra sur un front s'étendant de Paris à Verdun. Mais il convient de rendre hommage aux armées d'Alsace et de Lorraine, dont la belle attitude et la fermeté rendirent possible notre manœuvre offensive en garantissant notre flanc droit de toute atteinte. Il convient aussi de mentionner l'intervention décisive de l'armée de Paris qui, pour sa conception, sa préparation et son exécution, mérite d'être signalée d'une façon toute spéciale. Elle se produisit par surprise sur le flanc droit et les arrière-gardes de von Klück qui entrevoyait déjà la victoire et fut arrêté net dans son offensive.

La manœuvre de la Marne marquera comme une des plus belles parmi celles que l'Histoire a eues ou aura à enregistrer. Elle n'eut pas malheureusement les résultats complets qu'on était en droit d'en espérer. L'ennemi put se ressaisir et prendre entre l'Aisne et l'Argonne une position qu'il avait fortifiée d'avance. Le général Joffre estima qu'il ne pouvait la forcer qu'en la tournant par la gauche. Alors commença cette course à la mer, chacun des adversaires cherchant à déborder l'autre. Puis vint la guerre de tranchées, vraie guerre de siège, se substituant à la guerre de mouvement. Nous avons connu en Mandchourie des batailles de longue durée, mais qu'est-ce que Moukden à côté de cette bataille commencée en septembre 1914 et qui continue toujours ?

Après la Marne, il y eut des épisodes glorieux pour nos armes et je veux noter surtout les batailles d'Arras, de l'Yser et d'Ypres, livrées en octobre, et où se déploya de la part des chefs alliés et de leurs troupes beaucoup d'habileté et d'énergie. Il faut encore citer les actions de guerre qui eurent pour théâtre la Somme, l'Aisne, la Cham-

pagne, l'Argonne, la Woëvre, la Lorraine, les Vosges et l'Alsace. Les unes et les autres ont laissé de précieux enseignements qu'il serait prématuré de préciser, mais qui mettent spécialement en évidence le rôle important joué par l'artillerie et particulièrement par les gros engins, qui sont des instruments de bataille d'une valeur de destruction formidable résultant surtout de la forme qu'a prise la guerre actuelle et des nécessités qu'elle a fait naître. Nous avons maintenant des canons et des canons de gros calibre. Nous avons aussi des munitions. Notre maîtrise au point de vue du matériel s'affirme chaque jour davantage.

L'artillerie m'amène à mentionner les services que lui rend l'aviation, en lui fournissant pour son tir et les effets qu'il produit les précisions les plus utiles. Le rôle de l'aviation ne s'arrête pas là. Elle est un auxiliaire précieux du commandement et chacun sait les reconnaissances hardies qu'elle a exécutées et les raids qu'elle a entrepris, et qui ont été couronnés de succès.

Si je pénètre davantage dans le détail des opérations et des moyens mis en œuvre, je trouve l'emploi judicieux qui a été fait des voitures automobiles pour les transports de troupes et les ravitaillements de toute nature. Ces voitures ne sont pas tombées du ciel et il faut rendre justice à notre industrie et au service compétent du ministère de la guerre, qui nous ont dotés largement de ces moyens de transport.

J'ai eu souvent l'occasion de parler des chemins de fer. C'est encore un merveilleux instrument de guerre, et grâce à la compétence des officiers du 4^e bureau de notre état-major, à la collaboration intelligente et dévouée de la direction supérieure de nos compagnies et de leurs agents, nous avons pu réaliser dans le minimum de temps des transports considérables, commandés par des nécessités stratégiques ou tactiques.

Je n'aurai garde d'oublier de rappeler le rôle important qu'ont joué les mitrailleuses dans le combat. Ce sont des engins de fauchage et d'économie de forces ayant un grand effet utile et moral. Qu'il me soit permis, dans cette esquisse rapide, d'apporter à nos sapeurs du génie le tribut de mon admiration, non seulement ils se sont montrés dignes de leurs aînés, mais ils les ont surpassés. On saura un jour l'héroïsme qu'ils ont déployé, les services qu'ils ont rendus et les pertes qu'ils ont subies dans cette lutte souterraine de tous les instants.

La place me manque pour parler comme il conviendrait des services de l'intendance et de santé, mais je veux dire que s'étant trouvés en présence d'énormes difficultés, ils n'ont ménagé ni leur peine, ni leur dévouement.

Les grandes batailles qui se sont livrées de janvier à juillet 1915 me suggèrent surtout deux réflexions. Elles sont d'ordre purement spéculatif et ont trait l'une à l'unité dans le commandement et l'autre à l'offensive par la manœuvre.

L'unité dans le commandement doit être en tout temps une règle sans exception. Elle devient un principe absolu en temps de guerre. Le chef qui se trouve investi de la plus écrasante des responsabilités doit avoir entière sa liberté d'action stratégique dans les limites que tracent les directives politiques et diplomatiques émanées du gouvernement. L'art de fixer ces limites, d'établir des contacts, d'instituer des échanges d'idées entre le commandement et l'exécutif est un des enseignements que nous laisse l'Histoire et un devoir du gouvernement. Il faut que

chacun ait le rôle et la responsabilité qui logiquement lui reviennent.

L'Histoire a maintes fois prouvé qu'en multipliant le nombre des chefs appelés à prendre une détermination, on ne fait qu'offrir à chacun d'eux le moyen d'éluder la responsabilité dans les moments difficiles. Le commandant en chef des armées doit et peut seul avoir l'initiative des opérations. Il donne ses ordres d'après la situation des forces ennemies que les rapports envoyés à son quartier général lui font connaître ; il tient compte de l'état de ses armées, état moral et état matériel, de l'effectif de ses régiments, de l'approvisionnement en munitions et en vivres, des moyens de réapprovisionnement dont il dispose, etc. Le chef qui est sur place, qui est renseigné, peut seul apprécier en toute connaissance de cause ces facteurs matériels et moraux, et il est ainsi seul qualifié pour ne demander à ses troupes que la somme d'efforts qu'elles peuvent donner. Un plan conçu à distance, quelle que soit la capacité de ceux qui, réunis en conseil, seraient chargés de l'élaborer, risquerait de n'avoir qu'une valeur théorique. Il pourrait troubler le chef à qui il serait imposé, et le mettre en état d'infériorité vis-à-vis d'un adversaire qui, n'ayant pas de conseil derrière lui, conserverait sa pleine liberté d'esprit pour mûrir ses conceptions et les adapter à l'état de ses troupes et à la situation de l'ennemi, données essentielles d'un problème déjà très difficile à résoudre et qu'il faut éviter de compliquer.

L'histoire militaire est là pour montrer que ces combinaisons stratégiques et tactiques élaborées en chambre ont, dans la généralité des cas, amené des désastres. Qu'on se rappelle le plan néfaste de Palikao, imposé à Mac-Mahon et conduisant notre armée de Châlons à Sedan.

Je ne veux pas dire pour cela que le général en chef, s'enfermant dans une tour d'ivoire, ne doit prendre conseil de personne ; mais je prétends qu'il en doit s'y décider que s'il le juge à propos, qu'il lui appartient de choisir ses confidents, et qu'il n'a à suivre leurs avis que dans la mesure qui lui convient. Au surplus, quelle confiance pourrait-on avoir dans le caractère d'un chef qui accepterait la responsabilité d'ordres qu'il n'aurait pas conçus, qui supporterait qu'on critiquât ou qu'on modifiât ses décisions avant leur exécution ?

En général, les conseils techniques n'aboutissent qu'à des solutions moyennes, et en matière d'opérations militaires, la solution moyenne est toujours la pire des solutions.

La seconde réflexion, qui s'est imposée à mon esprit, est relative à l'offensive liée à l'idée de manœuvre. Avec les fronts de la guerre actuelle, qui sur deux théâtres d'opérations s'étendent, d'un obstacle infranchissable ou inviolable, à un autre de même nature, il n'y a pas de mouvements tournants ou enveloppants. Donc, la seule attaque possible est l'attaque de front, ayant toutefois pour but, dans la plupart des cas, la recherche d'un flanc offensif, si la ligne adverse est percée. C'est la notion théorique, mais c'est ce que Mackensen a cherché à réaliser dans toutes ses attaques, depuis le début de son offensive de mai dernier, partant de la Douaïetz, à l'est de Cracovie. On en voit la preuve d'une façon particulièrement manifeste dans la bataille du San et dans celle qui a amené la chute de Lemberg. C'est également, à mon sens, la même idée tactique, poursuivie par les Italiens et très habilement dans les opérations autour du Monte-Nero. Cette conception tactique n'a-t-elle pas été

aussi la caractéristique de nos efforts en maints endroits du front occidental ? En général, il est de règle de ne pas aborder de front l'obstacle. Pour le faire tomber, après l'intervention efficace de l'artillerie, l'infanterie cherche l'investissement ou le flanc offensif, qui est une manière de menace sur les derrières. Tout cela est de l'offensive par la manœuvre. C'est aussi du pur raisonnement, à la lumière des faits, et sans prétention d'omniscience et de recette infailible. Mais en voyant les Allemands attaquer au printemps dernier sur Rava-Rousska d'une part, sur Mikolaïof de l'autre, au nord et au sud de Lemberg, tandis qu'ils restent sur la défensive devant Grodek, je trouve la recherche de l'investissement et du flanc offensif, et par conséquent la notion de l'offensive par la manœuvre. Dans la série d'actions dispersées qui caractérisent la bataille moderne, la valeur individuelle affirme sa maîtrise. Sur ce terrain, nos soldats peuvent être égaux ; ils ne sont pas dépassés. La bataille n'est pas absolument *une* dans le sens étroit du mot ; elle est *composite* ; mais toutes les actions dont elle est faite doivent répondre à une *directive* supérieure qui en escompte les résultats, en vue du but à atteindre. En un mot, la valeur indivi-

duelle est au service du cerveau, qui enfante l'idée et la vivifie. Toutefois, pour que ces deux causes efficaces s'harmonisent et s'épanouissent dans la réalisation du succès, il faut un emploi judicieux et puissant des moyens. Le feu a toujours été l'élément de préparation, l'élément destructeur. Il conserve encore toute sa force, mais combien augmentée par les engins qui ont été mis en œuvre dans la guerre actuelle ! Je parle surtout de l'artillerie, dans la diversité de ses calibres et les perfectionnements de son matériel ; mais je ne puis passer sous silence les machines et les procédés de destruction inaugurés par les Allemands et qui constituent la violation la plus monstrueuse des lois de la guerre. Leur emploi a été préconisé, on le sait, par les écrivains militaires d'outre-Rhin, et l'un d'eux, et non des moindres, le maréchal von der Goltz, parlant de la guerre, qu'il attendait, en la qualifiant de guerre de race et *d'extermination*, disait : « Il faudra employer contre eux (les Français) les moyens de destruction les plus complets. »

Ces moyens de destruction, ses compatriotes les ont employés ; mais ils ont trouvé en face d'eux une riposte qui est de nature à leur montrer le néant de leurs

rêves d'extermination et la pauvreté de leur psychologie.

Je m'arrête.

Dans les lignes qui précèdent, écartant de prime abord toute idée de discussion dogmatique ou d'enchaînement des faits, j'ai voulu simplement m'arrêter sur certaines caractéristiques de la lutte que nous soutenons, lesquelles ont particulièrement retenu mon attention et m'ont paru susceptibles de porter enseignement. Je reste de plus en plus un spectateur plein d'admiration pour notre armée et pour notre chère Patrie. Des fautes ont pu être commises ; mais elles ont été largement rachetées par les efforts qui ont été réalisés, afin de nous mettre en état de faire face à la plus formidable des machines de guerre. Nos usines travaillent, une admirable activité productive règne sur toute l'étendue de notre pays, et chacun peut en constater les effets. Notre armée est admirable dans sa foi, dans son courage et dans sa constance.

Tout ce qui se voit, tout ce qui s'entend doit non seulement maintenir mais fortifier notre confiance, si grande que soit l'âpreté de la lutte. A l'heure qu'il est, notre volonté domine celle de l'adversaire.

Général DE LACROIX.



Au drapeau ! Remise solennelle de la médaille militaire à l'adjudant Dambree, glorieusement blessé au cours d'une attaque.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

(Suite)

Lundi 1^{er} mars 1915.

La série heureuse continue en Champagne, où nous avons gagné sur l'ennemi une ligne de 2 kilomètres au nord de Perthes.

À la Chambre des Communes, le gouvernement anglais fait un appel pour obtenir de nouveaux crédits de guerre.

Mardi 2 mars 1915.

Les Anglais tiennent en échec les forces allemandes dans le Nord.

Violente tempête en Champagne, mais qui n'arrête ni nos opérations, ni nos progrès.

En Argonne, dans la région de Vauquois, nous avançons, et dans les Vosges, nous enlevons de haute lutte 300 mètres de tranchées.

Mercredi 3 mars 1915.

Les opérations n'ont cessé de poursuivre en Champagne un heureux développement. Depuis le nord-ouest de Perthes jusqu'au nord de Beauséjour, nous tenons toute la première ligne de tranchées allemandes.

Jeudi 4 mars 1915.

Reims est encore bombardé avec acharnement, cependant qu'en Champagne, et en Argonne dans la région de Vauquois, l'avance de nos troupes continue.

Vendredi 5 mars 1915.

Nombreuses attaques ennemies et contre-attaques ennemies sur divers points du front : en Belgique, dans la région des Dunes, — au nord d'Arras, — dans la région de Notre-Dame-de-Lorette, — en Champagne, dans la région de Perthes, — en Argonne, dans la région de Vauquois, — en Alsace, dans la région d'Hartmannswillerkopf : partout nous repoussons l'ennemi et lui infligeons de fortes pertes.

Samedi 6 mars 1915.

Actions d'artillerie vives dans la région de Nieuport, d'Ypres et de Westende où les batteries lourdes ennemies sont efficacement bombardées, — intermittentes de la Lys à l'Aisne ; tirs bien réglés de nos batteries sur une ferme au nord-ouest de Pont-à-Mousson, près de Viéville-en-Haye ; à Cernay, nous faisons sauter un dépôt de munitions, — et enfin des avant-postes ennemis qui tentaient de s'établir sur le Sillakerkoff sont balayés par notre feu.

Au nord d'Arras, nos contre-attaques continuent à progresser ; les Allemands qui avaient engagé de gros effectifs dans la région de Notre-Dame-de-Lorette y subissent un échec sérieux.

Dimanche 7 mars 1915.

En divers points du front notre progression continue, notamment à Notre-Dame-de-Lorette, en Champagne et dans les Vosges.

Lundi 8 mars 1915.

En Champagne, en Lorraine, dans les Vosges, plusieurs tirs efficaces de notre artillerie et des actions heureuses de notre infanterie font subir à l'ennemi de fortes pertes, tandis que nous progressons légèrement.

Mardi 9 mars 1915.

Peu de chose à signaler ; la progression des derniers jours continue en Champagne et en Argonne où nous nous emparons de la première ligne de tranchées allemandes sur une longueur de plus de 200 mètres.

Mercredi 10 mars 1915.

Une vive action s'est déroulée dans la région de La Bassée, où l'infanterie anglaise, appuyée par notre artillerie, a remporté un important succès, enlevant le village de Neuve-Chapelle et progressant au nord-est de ce village dans la direction d'Aubers et au sud-est dans la direction du bois de Biez. Les Anglais ont fait un millier de prisonniers dont plusieurs officiers, enlevé des mitrailleuses.

Sur la route de Perthes à Tahure, nous avons gagné un peu de terrain. Sur la croupe nord-est de Mesnil, notre infanterie a enlevé un assez important ouvrage allemand qui bombardait fréquemment et sûrement nos positions, et atteint une crête au delà de cet ouvrage. Une

contre-attaque de l'ennemi ne lui a pas rendu un pouce de terrain.

En Argonne, à Fontaine-Madame, nous avons pris un blockhaus et poussé nos tranchées de 80 mètres en avant.

Jeudi 11 mars 1915.

Beau raid d'une escadrille anglaise qui bombarde efficacement Westende.

L'attaque anglaise d'hier a enlevé 2.500 mètres de tranchées en avant de Neuve-Chapelle et poussé 2 kilomètres au delà. Deux contre-attaques contre Neuve-Chapelle sont repoussées avec fortes pertes pour l'ennemi.

Nouveaux progrès en Champagne. Nous avons pris pied il y a cinq jours dans un bois à l'ouest de Perthes ; l'ennemi s'y est défendu avec acharnement et s'y est livré à plusieurs contre-attaques vaines. Nous gagnons encore du terrain.

Notre gain en Champagne (où les opérations poursuivies depuis plusieurs semaines — dans le but local de progresser et général d'empêcher des transports de troupes ennemies sur le front russe et de faire brûler beaucoup de munitions allemandes — ont parfaitement atteint le double résultat cherché) représente, sur un front de 7 kilomètres de longueur, 2 à 3 kilomètres de

profondeur par rapport à nos positions de décembre.

L'Officiel publie au sujet de ces opérations quelques renseignements extrêmement intéressants, concernant les forces en présence et la répercussion de ces combats sur le front oriental :

Les Allemands avaient en Champagne le 16 février cent dix-neuf bataillons, trente et un escadrons, soixante-quatre batteries de campagne, vingt batteries lourdes.

Du 16 février au 10 mars, ils y ont amené en plus vingt bataillons d'infanterie (dont six de la garde), un régiment d'artillerie de campagne et deux batteries lourdes de la garde, soit la valeur d'un corps d'armée.

Malgré ces renforts, ils n'ont pas réussi à reprendre l'avantage.

Vendredi 12 mars 1915.

Nouvelle progression des troupes britanniques dans le secteur de Neuve-Chapelle et des troupes françaises en Champagne où plusieurs tranchées ennemies sont conquises.

Les généraux Maunoury et de Villaret sont blessés au cours de l'inspection d'une tranchée de première ligne.

Samedi 13 mars 1915.

L'armée belge, qui avait réalisé des progrès



AU SOMMET DE L'HARTMANNSWILLERKOPF

Nos troupes maîtresses de ce sommet important, y ont creusé des tranchées et sont prêtes à parer aux contre-attaques inévitables de l'ennemi.

jeudi dans la boucle de l'Yser, élargit ses gains ; les troupes britanniques, progressant toujours, franchissent le ruisseau de Layes, enlèvent plusieurs tranchées ennemies, une rue desservant un faubourg d'Aubers, et, au sud-ouest de Piètre, des groupes de maisons organisées défensivement. Elles font un millier de prisonniers dans la journée et prennent plusieurs mitrailleuses. Cette action a été fortement appuyée à droite et à gauche par l'artillerie française.

Progrès en Champagne au nord-est de Mesnil : 150 prisonniers allemands dont 6 officiers. Heureuse action de nos sapeurs près de la ferme d'Alger (environs de Reims où se poursuit depuis plusieurs mois un travail de mines.

Dimanche 14 mars 1915.

Les Belges continuent à progresser dans la boucle de l'Yser.

Ypres est vivement canonnée : plusieurs victimes dans la population civile.

Attaques et contre-attaques ennemies, victorieusement repoussées, en Champagne, en Argonne et sur les Hauts-de-Meuse.

Lundi 15 mars 1915.

Nouvelle progression des Belges dans la boucle de l'Yser.

Une attaque très brillante de nos troupes nous fait progresser d'un seul bond de trois lignes de tranchées à Notre-Dame-de-Lorette : cent prisonniers allemands dont plusieurs officiers et sous-officiers, deux mitrailleuses ; nous faisons sauter un dépôt de munitions.

A Ecurie-Roclincourt, nous faisons sauter plusieurs tranchées allemandes et empêchons l'ennemi de les reconstruire.

Action très vive près de Carnoy dans la région d'Albert, où nous restons maîtres du terrain.

Mardi 16 mars 1915.

Contre-attaque ennemie à Notre-Dame-de-Lorette : nous faisons des prisonniers.

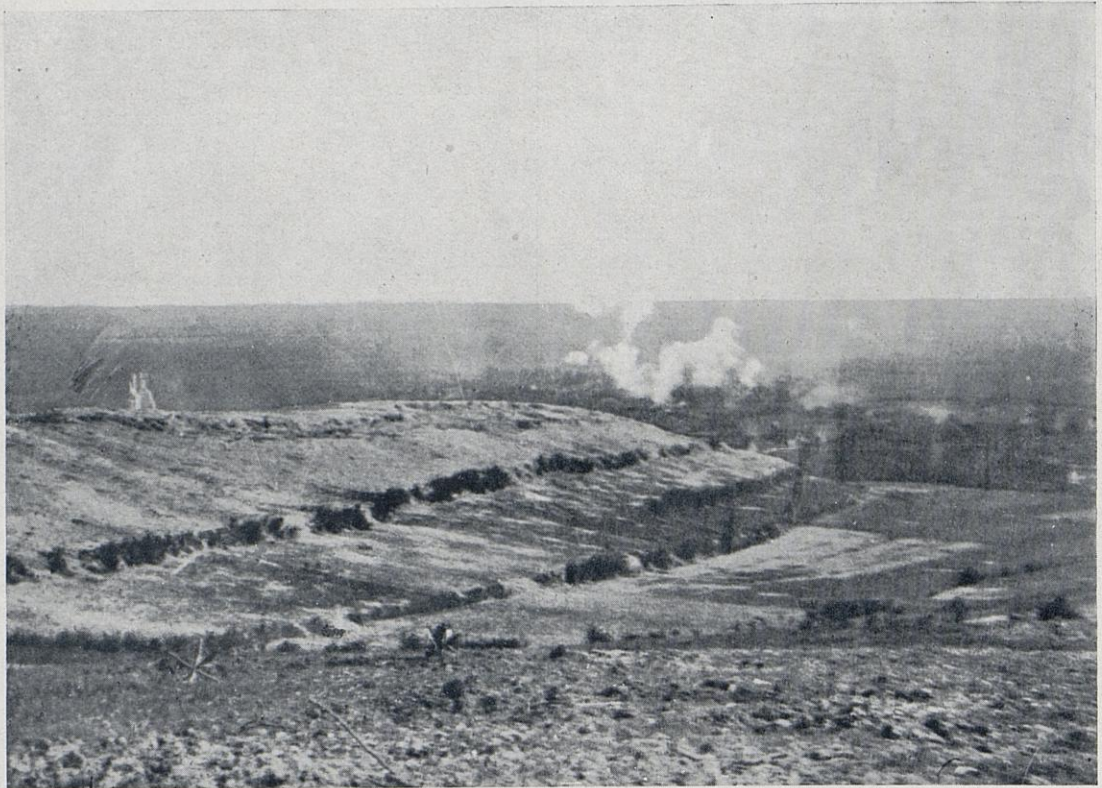
Au bois Le Prêtre nous élargissons et consolidons nos positions.

Mercredi 17 mars 1915.

Nouveau et violent combat dans la région de Carnoy où nous nous organisons solidement dans un entonnoir causé par l'explosion d'une mine.

En Champagne, nous nous emparons sur un front d'environ 500 mètres d'une crête importante tenue par l'ennemi.

Au nord de Mesnil, nous avons conquis, sur 800 mètres de longueur et 400 mètres de profondeur, un terrain qui, par sa situation au sommet d'une croupe, a une importance extrême car il nous donne et le haut de la position et un excellent observatoire. Aussi une contre-attaque violente a-t-elle été déclarée, mais le



ABLAIN-SAINT-NAZAIRE

Le canon tonne sur ce plateau entièrement dévasté, mais nos troupes y sont installées et l'ennemi tentera vainement de le reprendre.

régiment de landsturm encadré par la garde, qui l'a livré, a été presque entièrement fauché par nos mitrailleuses.

Jeudi 18 mars 1915.

L'ennemi renforce ses troupes sur notre front. Nous n'en réalisons pas moins de nouveaux gains en Champagne, — au bois de Consenvoye, — et à l'Hartmannswillerkopf où les tranchées ennemies sont pleines de morts.

Vendredi 19 mars 1915.

Plusieurs attaques et contre-attaques allemandes sur divers points du front toutes repoussées avec fortes pertes pour l'ennemi.

Progression de nos troupes entre Notre-Dame-de-Lorette et Ablains, — et en Argonne près de Bolante et du Four-de-Paris où des combats se livrent depuis plusieurs jours.

Samedi 20 mars 1915.

Violente contre-attaque vaine contre nos gains à l'ouest de Perthes.

Deux contre-attaques ennemies aux Eparges — où l'on se bat depuis trois jours — finissent par nous laisser maîtres d'une très forte partie de la position allemande disputée, et par nous laisser des prisonniers entre les mains ; grosses pertes allemandes.

Notre artillerie éprouve gravement des rassemblements allemands en Champagne, détruit en Woëvre, au bois de Mortmare, un blockhaus, et fait sauter plusieurs caissons et dépôts de munitions.

Dimanche 21 mars 1915.

Deux zeppelins ont bombardé cette nuit, sans grand dommage, Paris et la banlieue ouest.

Sur tout le front, nos positions sont maintenues ; en Champagne, — aux Eparges et au bois Le Prêtre nous réalisons des progrès.

Lundi 22 mars 1915.

Nouvelle tentative des zeppelins ; ils ne dépassent pas Villers-Cotterets.

Guerre de mine à la Boisselle et près de Bagatelle. Bombardement de l'hôpital d'Albert ; plusieurs morts, 50 obus sur Reims.

Cinq contre-attaques vaines sur les Eparges.

Mardi 23 mars 1915.

Un avion allemand fait plusieurs victimes dans la population civile de Reims ; un autre est abattu près de Nancy.

A Vauquois, une de nos tranchées, aspergée de liquide enflammé, doit être évacuée.

Mercredi 24 mars 1915.

Efficace bombardement aérien du chantier de sous-marins d'Hoboken, près d'Anvers.

Le plus important résultat de la journée est obtenu à l'Hartmannswillerkopf : nous y avons pris hier une ligne de tranchées, nous prenons aujourd'hui la seconde sur un front de trois compagnies et nous nous établissons au delà.

Jeudi 25 mars 1915.

Journée calme.

Des aviateurs allemands bombardent Pont-à-Mousson.

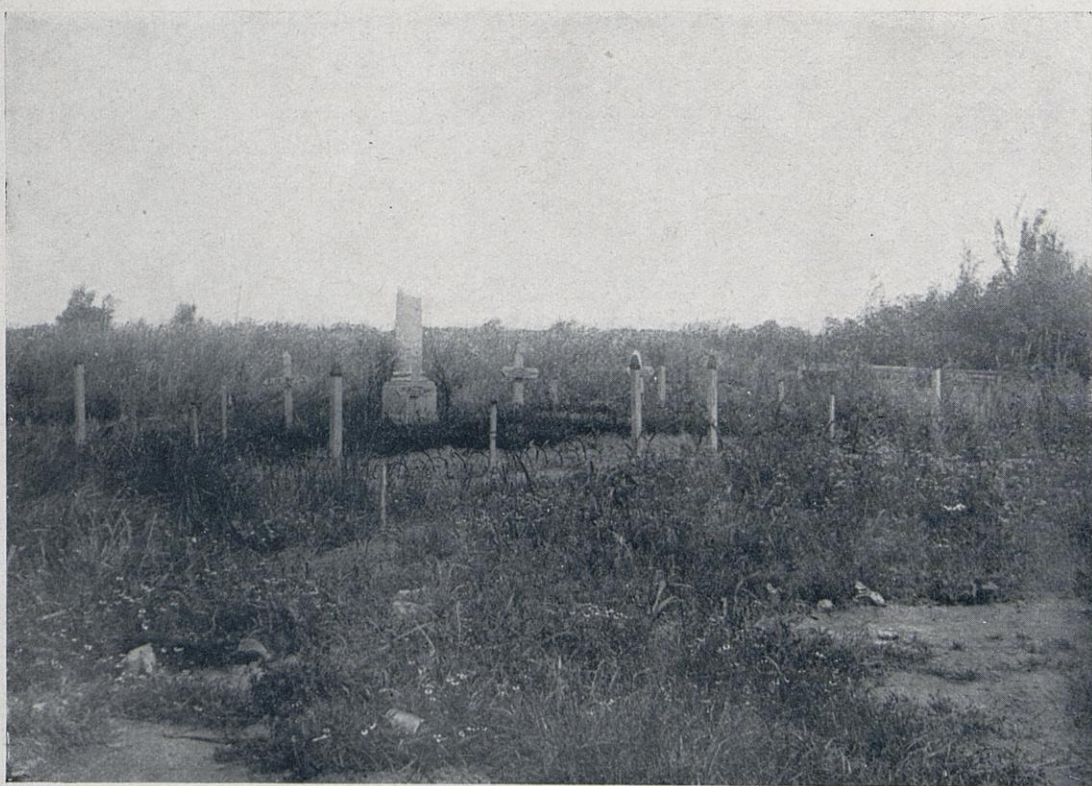
Vendredi 26 mars 1915.

Opérations de détail sur tout le front.

Dix de nos aviateurs bombardent les hangars à dirigeables de Frescaty, la gare de Metz et la caserne de Strasbourg.

Samedi 27 mars 1915.

Le fait saillant de la journée se place à l'Hartmannswillerkopf dont nous atteignons le sommet tout en progressant sur les flancs. Prise : des prisonniers dont plusieurs officiers, — un



A DIXMUDE

Le cimetière des fusiliers marins et des tirailleurs constamment bouleversé par l'artillerie allemande.



APRÈS LA BATAILLE D'YPRES

Une tranchée allemande dont tous les occupants ont été cloués sur place par les baïonnettes belges et anglaises.

important matériel. Grosses pertes allemandes. Les nôtres sont peu élevés.

Un taube tue trois enfants à Miller (nord-est de Thann). Nous abattons un aviatik à Manonviller.

Dimanche 28 mars 1915.

A l'est des Hauts-de-Meuse, vive action d'infanterie nous prenons 300 mètres de tranchées ennemies.

Journée chaude aux Eparges, où nous enlevons 150 mètres de tranchées allemandes. En Italie, manifestation interventionniste.

Mardi 30 mars 1915.

Au bois Le Prêtre, nous enlevons une ligne de tranchées; à l'ouest de Pont-à-Mousson, nous enlevons un poste allemand.

Un avion ennemi lance des bombes sur Reims.

Mercredi 31 mars 1915.

Combats acharnés en Argonne où nous emportons 150 mètres de tranchées ennemies.

Raid heureux de nos aviateurs qui bombardent avec succès des bivouacs ennemis en Woëvre, en Champagne et dans la région de Soissons; ils lancent également des obus sur la gare maritime de Bruges et sur le champ d'aviation de Ghistelles.

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS DE MARS 1915

10 mars et jours suivants. — Gain de terrain. Action heureuse des Anglais à la Bassée.	Durant tout le mois.	Les combats continuent en Flandre et dans le Nord.	6 mars. — Echec allemand à N.-D.-de-Lorette.	12 mars. — Les généraux Maunoury et de Villaret sont blessés.	Durant tout le mois.	Les combats continuent en Champagne, en Argonne et sur les Hauts-de-Meuse.	Plusieurs journées de progression à Vauquois.	Durant tout le mois.	Les combats continuent dans les Vosges et en Alsace.
		15 mars. — Brillants succès de nos troupes à N.-D.-de-Lorette.	Gain de terrain. Prisonniers. Matériel.	16 mars et jours suivants. — Les combats heureux continuent en Champagne.		Le 16 et plusieurs jours consécutifs.	Combats aux Eparges où nous avons le dessus.		28 mars. — Combat heureux aux Eparges.
		22 mars. — Les Allemands bombardent l'hôpital d'Albert.	(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)	16 mars et jours suivants. — Les combats heureux continuent en Champagne.		28 mars. — Combat heureux aux Eparges.	31 mars. — Progression au bois Le Prêtre et à l'O. de Pont-à-Mousson.		(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)
		12 mars et jours suivants. — Progrès belges sur l'Yser.	(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)	16 mars et jours suivants. — Les combats heureux continuent en Champagne.		28 mars. — Combat heureux aux Eparges.	31 mars. — Progression au bois Le Prêtre et à l'O. de Pont-à-Mousson.		(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)
		12 mars et jours suivants. — Progrès belges sur l'Yser.	(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)	16 mars et jours suivants. — Les combats heureux continuent en Champagne.		28 mars. — Combat heureux aux Eparges.	31 mars. — Progression au bois Le Prêtre et à l'O. de Pont-à-Mousson.		(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)



Dans la région d'Arras, le général de Castelnau et des officiers de son état-major surveillent une action qui se déroule non loin.

LES ÉPHÉMÉRIQUES DE LA GUERRE

(Suite)

Jeudi 1^{er} avril 1915.

Lutte de mines sur tout le front.

Nous avons fait 140 prisonniers, dont 3 officiers, au bois Le Prêtre, où plusieurs attaques ont été repoussées ; légèrement à l'ouest, nous avons occupé le village de Fey-en-Haye où nous nous sommes maintenus.

Au sud de Dixmude, le lieutenant aviateur Garros a abattu un aviatik.

Dans la région de l'Aisne, un autre aviateur allemand a été abattu par l'aviateur Navarre.

Vendredi 2 avril 1915.

Grande activité aérienne : un aviatik a été abattu dans nos lignes à l'est de Soissons, c'est le troisième en vingt-quatre heures ; — des avions français et belges ont jeté une trentaine d'obus sur le champ d'aviation de Hamazaeme ; — une escadrille de bombardement a lancé trente-trois obus sur les baraquements et hangars allemands de Vigneulles (Woëvre) ainsi que sur la gare, la plupart des projectiles atteignant en plein leur but.

Samedi 3 avril 1915.

Dans la Somme, à la Boisselle et à Dompierre, guerre de mines où nous avons un avantage marqué.

Le nombre des prisonniers faits au bois Le Prêtre depuis le 30 mars, dépasse maintenant 200, dont 6 officiers.

Dimanche 4 avril 1915.

En Woëvre, nous progressons fortement et enlevons le village de Regniéville, à 2 kil. 1/2 à l'ouest de Fey-en-Haye, occupé le 1^{er} avril.

Lundi 5 avril 1915.

Au bois d'Ailly, sud-est de Saint-Mihiel, nous enlevons trois lignes successives de tranchées ; nous y prenons des prisonniers, une mitrailleuse, un lance-bombes.

Mardi 6 avril 1915.

Nous prenons pied dans un important ouvrage de la région de Vauquois.

A l'Hartmannswiller nous enlevons un piton qui servait de poste de commandement au colonel allemand pour diriger les combats du mois dernier ; nous avons progressé au delà de ce piton et fait des prisonniers.

Des dires des prisonniers faits ces jours-ci, il résulte qu'au cours de nos récentes attaques dans la Woëvre méridionale six bataillons allemands ont été successivement détruits.

Mercredi 7 avril 1915.

Grande activité sur l'Yser, où un détachement allemand qui avait réussi à passer sur la rive gauche au sud de Driegrachten avec trois mitrailleuses, a été enlevé par les troupes belges.

Grande activité aussi à droite du front où nous progressons à l'est de Verdun dans la direction d'Étain et près de Pareid, — aux Éparges où nous gagnons du terrain, maintenons malgré plusieurs contre-attaques nos gains qui sont importants, et faisons une soixantaine de prisonniers dont trois officiers.

Jeudi 8 avril 1915.

Lutte d'artillerie sur tout le front. En Woëvre, la pluie a profondément détrempe le sol argileux, ce qui rend les mouvements de l'artillerie difficiles et empêche les projectiles d'éclater.

Grande journée aux Éparges ; une contre-attaque allemande menée par un régiment et demi est complètement repoussée et les cadavres ennemis couvrent le terrain. Trois cents Allemands qui avaient pu progresser ont été littéralement fauchés par nos mitrailleuses. Une attaque de nuit nous a permis un nouveau bond en avant, et nous avons maintenu notre progrès.

Plus au sud au bois de la Morville nous avons détruit une compagnie allemande, à l'exception de 10 hommes, qui sont nos prisonniers.

En résumé, au cours des quatre dernières journées, nous avons gagné de 1 à 3 kilomètres de profondeur sur un front de 20 kilomètres au nord-est et à l'est de Verdun, et enlevé dans cette région plusieurs positions importantes ; — aux Éparges nous avons conquis la presque totalité de la forte position tenue par l'ennemi sur le plateau qui domine Combrès ; — près de Saint-Mihiel pris toute la partie sud-ouest du



Ce tas de pierre, fut l'église de Fey-en-Haye, le vieux et délicieux village de l'Argonne où il est visible que la lutte fut âpre.



Cagna près de la Sucrierie de Dompierre. Une mitrailleuse située à l'intérieur et bien alimentée suffit à défendre l'accès de tout le vallon.



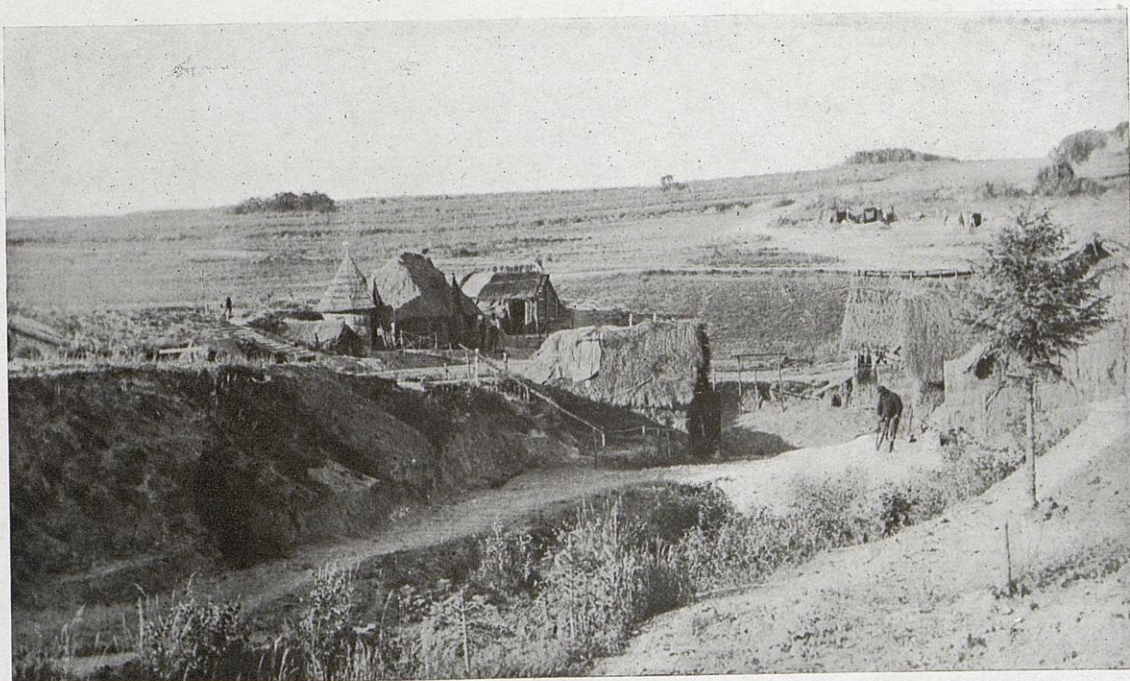
Le général Joffre, devant l'horizon des coteaux champenois, félicite les troupes qui ont pris part à l'héroïque défense de Beauséjour.



Une batterie de douze petits mortiers installée dans une tranchée au bois Sabot et qui a largement contribué à nos succès de mars.



Un poste de commandement, aux pieds des Eparges. Nos soldats sont occupés à le consolider et à le rendre invisible aux reconnaissances ennemies



Campement en Woëvre, construit et installé avec tout le goût et l'ingéniosité que nos troupiers savent déployer pour leur sécurité et leur confort.

bois d'Ailly où les Allemands étaient fortement établis, — et enfin entre le bois de Mortmare et le bois Le Prêtre, enlevé deux villages et progressé de 3 kilomètres en profondeur sur un front de 7 à 8 kilomètres.

Vendredi 9 avril 1915.

Violentes attaques ou contre-attaques ennemies, toutes repoussées : entre Kemmel et Wulverchem (contre les Anglais) ; — aux Eparges ; — au bois d'Ailly (où nous avons pris 6 mitrailleuses et 2 lance-bombes) ; — au bois de Mortmare (15 attaques refoulées ont empilé sur le terrain des monceaux de cadavres allemands).

Par contre, une très brillante attaque de notre infanterie nous a rendus entièrement maîtres de l'importante position des Eparges qui domine la plaine de la Woëvre et que l'ennemi a défendue avec acharnement ; nous y avons enlevé hier plus de 1.500 mètres de tranchées et aujourd'hui deux derniers flots de quelques mètres qui étaient encore fortement tenus et organisés et où nous avons fait 150 prisonniers.

Samedi 10 avril 1915.

Les dires des prisonniers soulignent l'importance de notre victoire aux Eparges où, depuis fin février, les Allemands avaient édifié une véritable forteresse et amené deux divisions réputées parmi les meilleures troupes, et qui avaient reçu l'ordre de tenir jusqu'au bout, leur général leur ayant dit que « pour conserver cette position il sacrifierait s'il le fallait la division, le corps d'armée, 10.000 hommes ».

Dimanche 11 avril 1915.

Actions d'artillerie en Belgique, sur l'Aisne et en Champagne.

Lundi 12 avril 1915.

Une contre-attaque allemande, préparée par une canonnade et une fusillade assez vives, a eu lieu aux Eparges dans la nuit : échec.

Violentes actions d'artillerie sans engagement d'infanterie au bois d'Ailly et vers Flirey.

Attaque repoussée au bois Le Prêtre, où nous chassons les Allemands d'un élément de tranchée enclavée dans la partie que nous avons conquise.

Mardi 13 avril 1915.

Nous maintenons et consolidons les positions acquises ces jours derniers.

Nos avions ont bombardé avec succès les hangars militaires de Vigneulles en Woëvre et dispersé non loin de là un bataillon en marche.

Mercredi 14 avril 1915.

A Perthes, aux Eparges, au bois d'Ailly (où nous élargissons notre front), au bois de Mortmare (où nous prenons des prisonniers, un canon de 37, beaucoup de fusils et des munitions), nous repoussons plusieurs contre-attaques.

Jeudi 15 avril 1915.

A Notre-Dame-de-Lorette un brillant succès complète notre victoire du mois dernier sur ce point : nos troupes ont enlevé à la baïonnette tout l'éperon sud-est, et tiennent maintenant la totalité de ces pentes jusqu'aux lisières d'Ablain-Saint-Nazaire. Nous avons fait 160 prisonniers dont plusieurs officiers, pris 3 lance-bombes et 2 mitrailleuses.

Notre artillerie et notre infanterie ont repoussé plusieurs contre-attaques, notamment aux Eparges et au bois de Mortmare ; sur ce point nous avons poursuivi l'inventaire du butin pris hier : 2 canons-revolvers, 2 lance-bombes, 1 mitrailleuse, plusieurs centaines de fusils, des milliers de cartouches et de grenades.

Vendredi 16 avril 1915.

Au bois de Mortmare notre artillerie réduit au silence trois batteries ennemies et fait sauter un dépôt de munitions.

Samedi 17 avril 1915.

Brillantes actions dans les Vosges — notamment une superbe attaque des chasseurs qui, à 1.253 mètres d'altitude, enlèvent le Schnepfenriethkopf, point culminant du massif qui sépare les deux vallées aboutissant à Metzeral.

Dimanche 18 avril 1915.

Plusieurs actions toutes locales, dont une charge à la baïonnette au bois de Saint-Mard, dans la vallée de l'Aisne, infligent à l'ennemi des pertes sérieuses.

Lundi 19 avril 1915.

Près de Zwartelen, en Belgique, les Anglais prennent 200 mètres de tranchées.

En Alsace, progrès important de nos troupes qui forcent l'ennemi à évacuer précipitamment Èselsbrucke, en amont de Metzeral, et s'emparent de beaucoup de matériel, dont une section d'artillerie de montagne et 2 mitrailleuses.

On apprend que l'aviateur Garros, obligé d'atterrir à Ingelmunster (10 kilomètres au nord de Courtrai) a été fait prisonnier.

Mardi 20 avril 1915.

Légère progression française au bois de Mortmare, près de Flirey. Combats d'avant-postes aux lisières de la forêt de Parroy. Notre progression continue sur les deux rives de la Fecht.

Mercredi 21 avril 1915.

Attaque — repoussée — contre les tranchées conquises par les Anglais à Zwartelen.

Une attaque française au nord de Flirey nous rend maîtres d'une nouvelle tranchée allemande ; nous nous y installons et la relient à celles précédemment conquises. Dans cette région nous

tème d'horreur : au nord d'Ypres, ils font emploi de bombes asphyxiantes, dont l'effet est ressenti jusqu'à 2 kilomètres en arrière ; ils réussissent ainsi à faire reculer nos troupes vers l'ouest dans la direction du canal de l'Yser, et vers le sud dans la direction d'Ypres. Mais la première surprise passée, une contre-attaque vigoureuse de nos troupes, appuyées à gauche par les Belges, à droite par les Anglais, se développe avec succès et nous permet de regagner du terrain, en faisant de nombreux prisonniers.

Au bois d'Ailly, où de très brillants résultats ont été obtenus depuis le début du mois, nos troupes prennent 700 mètres de tranchées et font une centaine de prisonniers dont trois officiers.

Samedi 24 avril 1915.

Les Allemands ont tenté au nord d'Ypres un effort qui a échoué, pour exploiter la surprise provoquée par les gaz asphyxiants.

Dimanche 25 avril 1915.

Sur les Hauts-de-Meuse, à la tranchée de Calonne, sur un front de moins d'un kilomètre les Allemands attaquent avec une division

Dans les Vosges, bombardement intense de l'Hartmannswiller, suivi d'une attaque, qui permet à l'ennemi de reprendre pied sur le sommet que nous avons enlevé le 27 mars en un assaut de sept minutes.

Mardi 27 avril 1915.

Sur les fronts des Eparges — Saint-Rémy — tranchée de Calonne, nos troupes refoulent avec vigueur plusieurs attaques.

A l'Hartmannswiller, une attaque française énergiquement conduite nous rend le sommet perdu hier et nous fait progresser de 200 mètres sur les pentes est.

Mercredi 28 avril 1915.

Au nord d'Ypres, nous progressons et prenons six mitrailleuses, deux lance-bombes, beaucoup de matériel et plusieurs centaines de prisonniers dont plusieurs officiers.

A Beauséjour, les Allemands prennent pied dans un élément de tranchées avancées après un vif combat et nous en reprenons une partie.

Sur les Hauts-de-Meuse (Calonne-Saint-Rémy-les Eparges) nous gagnons encore environ un

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS D'AVRIL 1915

Les combats continuent en Flandre et dans le Nord.		Les combats continuent en Champagne, en Argonne et sur les Hauts-de-Meuse.		Les combats continuent dans les Vosges et en Alsace.	
Durant tout le mois.	23 avril. — Entrée en scène, près d'Ypres, des bombes asphyxiantes.	Durant tout le mois.	1 ^{er} avril et jours suivants.	Durant tout le mois.	6 avril.
	28 avril. — Progression des alliés au N. d'Ypres. — Prisonniers. — Matériel.		8 avril et jours suivants.		17 avril. — Conquête du Schnepfenthiethkopf par nos chasseurs.
	29 avril. — Bombardement de Dunkerque.		25 avril et jours suivants.		19 avril et jours suivants.
	(Guerre de tranchées, lutte d'artillerie, attaques d'infanterie.)		(Guerre de tranchées, luttés d'artillerie, attaques d'infanterie.)		(Guerre de tranchées, luttés d'artillerie, attaques d'infanterie.)
	15 avril. — Au N.-O. de Lorette, brillant succès. — Gain de terrain. — Prisonniers. — Matériel.		1 ^{er} avril et jours suivants.		26 avril. — L'ennemi reprend le sommet de l'Hartmannswillerkopf.
	29 avril. — Bombardement incendiaire d'Épernay.		Aux Eparges et à la Morville, succès importants.		27 avril. — Nous le reprenons.
	30 avril. — Bombardement incendiaire de Reims.		Chauds combats à la tranchée de Calonne.		

avons réalisé ces derniers jours des gains qui portent sur un front de plus de 700 mètres et l'ennemi a laissé plus de 300 morts sur le terrain.

Jeudi 22 avril 1915.

Attaques vaines contre les troupes britanniques à Langemarck et à Zwartelen.

Dans la forêt d'Apremont, près de Saint-Mihiel, nous enlevons deux lignes de tranchées au lieu dit *Tête-de-Vache*, saillant qui nous gênait dans nos positions où il s'enclavait.

Vendredi 23 avril 1915.

Les Allemands inaugurent un nouveau sys-

entière et font d'abord plier notre première ligne, mais une prompt contre-attaque les ramène en arrière.

Lundi 26 avril 1915.

Actions de détail sur plusieurs points du front ; les Allemands continuent à employer les bombes asphyxiantes, mais nos hommes sont protégés.

A Calonne, le combat s'élargit et se développe ; les Allemands repoussés tendent manifestement à reprendre les Eparges et dans ce but dirigent de nouvelles attaques plus à l'est, mais sans succès. Ils ont mis deux divisions pour donner l'assaut, et leurs pertes sont nombreuses.

kilomètre de terrain et détruisons une batterie.

Jeudi 29 avril 1915.

Un canon à longue portée, installé en Belgique, lance sur Dunkerque 19 obus de gros calibre.

Épernay, ville ouverte, est bombardée par avion avec des obus incendiaires : la ville est occupée exclusivement par des hôpitaux.

Vendredi 30 avril 1915.

Au nord d'Ypres, progression constante des alliés ; nous enlevons deux lignes de tranchées successives et faisons des prisonniers.



EN LORRAINE

Gare de départ d'un chemin de fer Decauville pour convoyer soldats et munitions vers les tranchées.

LA VIE PARISIENNE PENDANT LA GUERRE

Le matin du 31 juillet 1914, dans l'express qui emporte vers Paris depuis Toulouse un nombre de voyageurs inusité, grossi à chaque arrêt du train. Cette sorte de ville glissante, qu'est un long convoi de wagons bondés, présente dès les Aubrays, dans le rayonnement du soleil qui a déjà dissipé toutes les brumes, une animation encore jamais vue, dans aucun voyage, aucun pèlerinage, lorsque la foule vomie par les portières se précipite vers les issues des gares... Les journaux, les journaux de Paris?... Leurs bagages rapidement bâclés, leurs sacs bouclés en un instant, avec comme l'oreille guettant un cri, un signal remettant la « partie », annonçant sa remise à plus tard, tous les gens dont on devine les visages anxieux derrière les vitres, qu'on voit se précipiter tout engourdis par les heurts et l'insomnie hantée de tintinnabements, n'ont qu'une pensée dans la tête, un mot aux lèvres : la Guerre.

La guerre... Ils avaient quitté Paris quelques jours, quelques semaines plus tôt pour encore une période de vacances... Ils ne songeaient plus, ils ne voulaient plus penser à l'Autriche, à la Serbie, ni même à des préoccupations plus voisines de leur cerveau et de leur cœur.

La guerre... C'était un peintre guêtré qui rapportait l'outillage emporté pour tout l'été et que j'avais vu paraître tout frémissant sur le quai, grêlé en navire de corsaire, avec les bois de son cheval dressés sur ses épaules comme un mât de hune.

C'était cet homme de lettres, célèbre, pensif, qui prévoyait déjà par delà quels Ysers de sang se dressait le bosquet de lauriers drus, où la France irait, des mains brûlantes de ses guerriers, recevoir le fiancé de gloire, le père des prochaines félicités du pays agrandi et libéré d'un joug odieux.

C'étaient ces jeunes hommes de vingt ans, avides de grand air après de nombreux mois passés dans l'enfer des banques ou des salles de tango ; c'étaient ces employés de commerce et ces hommes uniquement préoccupés de sports ; ces châtelains qui font valoir leurs terres pendant huit mois et vivent le restant de l'année à Paris, dans des salons... C'étaient ces enfants et ces femmes, tous jetés déjà hors de leur vie, de la route qu'ils s'étaient tracée, tous poussés vers l'inconnu, vers la gloire, vers la mort, vers cette guerre, en un mot, qui montait devant nous, à l'aurore de cette ardente journée, comme l'éblouissant soleil s'élevant sur le ciel dans le tourbillonnement de ses fulgurantes chevelures.

... Et, tout le long de ce train qui faisait refluer vers Paris quelques gouttes de son sang, quelques pulsations de ses veines, — comme tant d'autres trains à la même heure, de tous les points de l'horizon, charriaient vers le cœur et le cerveau de la France la vie, la chaleur et l'amour, — des phrases montaient, des cris s'élevaient, d'admirables élans de foi se faisaient jour, produisaient, avant le choc des armes, ces étincelles qui électrisent un peuple et le lancent tout rassemblé et crépitant vers l'immortalité et la gloire, comme le creuset des artificiers plonge dans l'éther constellé d'une nuit serein, les gerbes de feu et les fleurs volcaniques d'un bouquet.

A Etampes, nous vîmes sur une voie parallèle stationner le premier de ces trains faits de grands casiers sombres dans lesquels une trentaine d'hommes, une dizaine de chevaux viennent remplacer les bagages aux premiers signes de mobilisation. Quelle gaieté, quelles gasconnades joyeuses parmi ces jeunes soldats de l'armée active qui avaient voyagé toute la nuit et allaient si promptement tant voyager encore.

Combien en est-il revenu, de ceux que nous vîmes affamés se précipiter vers les provisions préparées à leur intention, sur un méchant chariot... Sur quels champs, au milieu de quelques clameurs, sous quelles rafales de fumée et de feu, de leurs gosiers qui lançaient alors tant de lazzis, leur dernier souffle s'envola-t-il, tout refroidi déjà, et portant dans la dernière bulle d'air sortie de leurs poumons le doux nom de *maman* !

Nous apprîmes sur ce quai l'assassinat de Jean Jaurès... Et, ainsi, du Nord et du Midi,

des sables et des landes de l'Ouest, des vertes régions de la Bourgogne et des Ardennes, de la Champagne, vers Paris, ce matin-là, sous les écharpes de fumées crachées par les trains, revenaient, pressés, frémissants, tous ceux qui l'avaient fui quelques jours, quelques semaines plus tôt et qui, aux premiers grondements de l'orage, aux premiers sillages des éclairs, accouraient pour s'offrir, connaître des nouvelles, serrer sur leur cœur frères et amis, avant de se diriger où les appelait le Devoir.

* *

Ceux qui l'ont vécue, cette journée du 31 juillet, pourront-ils l'oublier jamais ? Quel parisien ayant fréquenté longtemps les théâtres, dévoré tous les spectacles offerts sur la scène aux clartés des rampes, connût jamais rien de comparable aux visions qui lui furent données, précipitées, gonflées par l'enthousiasme de la population, comme sur les rivages de la mer déserte, devant les souffles du large, les tuniques d'une Victoire Grecque.

Les voitures chargées de malles passaient, non plus emmenant vers les campagnes et la mer, les cités célèbres de l'étranger, les soirs de Bayreuth, les sérénades de Venise ou les gitanoes de l'Albaycin, les familles fortunées, les dilettantes solitaires, mais, au contraire, leur faisant réintégrer la maison qu'ils venaient à peine de quitter. Sur certaines automobiles, des ménagères prudentes, — auxquelles le mot de *Guerre* évoquait non pas ceux de *Revanche* ou de *Conquête*, mais celui de *Siège*, — avaient entassé déjà des provisions, des denrées les moins périssables, et l'on pouvait lire le mot *macaroni* en lettres blanches, sur de petites caisses traversées de bandes bleues et alignées sur le toit de leurs voitures...

Les provinciaux, les étrangers gagnaient, eux aussi, ces gares qui rendaient incessamment à la capitale enfiévrée les habitants qui l'avaient désertée. Des files de véhicules se suivaient devant les trottoirs avoisinant les stations, prolongeant à l'infini ce chapelet de bagages, de colis monstres, de malles dans lesquels je devine mieux, aujourd'hui, ce que tant d'Allemands, qui s'étaient temporairement fixés chez nous, avaient pu enfouir, dans leur hâte, la crainte d'être saisis et envoyés dans quelque forteresse, — car il ne fût question dse *campes de concentration* que quelques jours plus tard.

* *

Un des aspects les plus impressionnants, les plus symptomatiques de l'heure que marquait l'histoire au cadran de Paris, était donné par la rue de la Paix... Bien avant six heures, ce samedi-là, presque tous les magasins avaient clos leurs portes, ou s'empresaient de faire glisser les fermetures sur les parures de brillants, les longs fils de perles, comme dans les villes d'eau à la mode, à cette heure précise où la *saison* est déclarée morte, sans que personne puisse exactement expliquer pourquoi, ni retarder d'une minute le mouvement unanime. Il semblait que les commerçants de luxe fussent plus pressés que leurs confrères moins élégants et moins fortunés, de faire disparaître ces fantaisies si coûteuses, dont la valeur allait, peut-être, du jour au lendemain, subir de prodigieuses, de stupéfiantes variations.

... Soudain, vers la place de l'Opéra, des clameurs retentirent, un mouvement se fit sur la chaussée dans la foule, pareil à ces « barres » que crée le reflux, à l'embouchure des fleuves... Dans la rumeur, nous distinguâmes — et c'était pour la première fois avec un retentissement si particulier, si profond et si sonore, les accents de la *Marseillaise*. Derrière une sorte de géant portant un drapeau, une petite armée d'hommes de tout âge avançait, comme la vague des grandes marées d'équinoxe, d'un flot impondérable. Aux fenêtres des maisons, les ateliers entiers s'étaient précipités, envahissant les balcons, s'écrasant aux appuis, répondant aux mâles appels du chant guerrier lancé par ces hommes qui, les premiers, partaient vers la frontière, par les cris de : Vive la France ! Depuis plusieurs années des jardinières remplies de fleurs garnissent les fenêtres de ces maisons

de couture qui ont imposé aux deux mondes le goût de la parisienne. En quelques instants les anthémises, les géraniums, les hortensias eurent donné toutes leurs fleurs ; lancées par les petites mains frénétiques, elles s'abattirent comme une pluie multicolore et fraîche sur cette ruée d'hommes que précédait, vers la colonne napoléonienne, le drapeau d'Arcole et d'Austerlitz.

Le temps orageux de ce dernier après-midi de juillet, le ciel menaçant, parurent un instant céder sous la pression des rayons du soleil... Les ouvrières s'étaient mises à battre des mains et leurs applaudissements se mêlèrent dans une coulée de lumière dorée au chant de Rouget de Lisle...

Au pied de la statue de Strasbourg enfouie sous l'amoncellement des couronnes et des étendards, la foule était immense ; de toutes parts les cortèges chantant la *Marseillaise* s'y rejoignaient et dans un groupe, vers lequel se portaient tous les regards, émergeait, plus pâle, d'un teint mat d'ivoire, le profil de M. Maurice Barrès qu'accompagnaient des membres de la *Ligue des Patriotes*.

... L'ambassadeur d'Allemagne n'est pas encore parti... Il « cause » avec le ministre des Affaires Etrangères. Tout espoir ne doit peut-être pas être perdu de voir la guerre évitée, une fois encore. Mais il est des instincts de la foule, de cette multitude de Paris si particulièrement sensible, qui ne la trompent pas. Quelque chose lui dit, cette fois, que le destin marque l'aurore d'une phase nouvelle ; une fièvre qu'elle ne peut ni dissimuler, ni ralentir, l'embrase... Ces cris, cet : *A Berlin* ! qui retentit de toutes parts, des enfants peuvent le lancer, de ces gavroches aussi vite sublimes que funambulesques, le cœur de toute la France est avec eux dans leur appel : nul ne doute plus que l'irréparable ne soit accompli.

* *

A la porte de certains monuments publics, sur celle des bureaux de poste, l'ordre de *Mobilisation générale*, signé du Président de la République a été placardé vers trois heures de l'après-midi. Je le lis pour la première fois, sur un des carrés de maçonnerie qui marquent les limites du saut-de-loup devant l'Hôtel des Invalides. Les conducteurs de taxis s'arrêtent pour le déchiffrer en même temps que le voyageur qu'ils mènent ; l'inévitable cocher de fiacre et le mitron sont là ; le passant le plus rapproché de l'affiche dans le groupe la lit à haute voix, tandis que chacun la commente, exprime ses sentiments en quelques mots.

Une chaude impulsion de fraternité, d'union, donne à tous les rassemblements une sorte de gravité, de noblesse... En quelques heures, que de barrières semblent abattues !... On voit des larmes dans bien des yeux où l'on ne fût pas allé les chercher... Que de sujets, chaque jour, les y feront briller, désormais !

Le soir, sur les boulevards, une animation, un grouillement qui auraient presque l'air d'une fin de fête, si nous n'en connaissions la cause... Les cafés, dans la crainte d'une trop grande poussée de peuple, ont dû supprimer leurs terrasses ; les cinématographes seuls gardent leurs portes ouvertes et illuminées. Des bandes de jeunes gens suivent encore la chaussée, brandissant des drapeaux étrangers ; ce sont des français d'élection, qui s'enrôleront demain et qui clament la *Marseillaise*. Un peu plus tard, quelques magasins, notamment allemands, seront malmenés par la foule, leurs devantures subiront l'assaut de ce qui n'est jamais ni le plus recommandable, ni le plus brave dans la populace, et qui semble jaillir du sol même, comme un jet de lave, aux instants où l'on voit poindre une émeute...

Et les jours vont passer... Dans quelle fièvre, dans quelle agitation. Dès le 2 août, les gens bien renseignés savent le Luxembourg envahi. Successivement se propagent ces nouvelles que nous croyons connaître aujourd'hui mieux qu'alors, mais qui ne peuvent plus dans le monde moderne, demeurer longtemps inconnues. On les croirait dispersées par des postes de télégraphie sans fil installés sur toutes les maisons

tant, en réalité, parmi des nuées de fausses informations, les véritables se font rapidement jour.

Paris ressemble à un de ces immenses champs de blé où l'on voit un même souffle courber à la fois tous les épis. Vers les gares, incessamment, se dirigent des hommes portant un sac à la main, un paquet sur l'épaule. Que de scènes, aux gares de l'Est et du Nord, principalement, qu'on dirait renouvelées de celles popularisées par l'image sur *la Patrie en Danger*, alors que Paris envoyait aux frontières menacées les hommes de Fleury et de Valmy.

De l'escalier d'un métro, à l'extrémité du boulevard de Strasbourg, dans la foule du dimanche 2 août, je vois monter un aveugle à barbe blanche, qui s'appuie d'une main sur l'épaule de son petit-fils, de l'autre sur le bras de sa bru... Il a voulu venir jusqu'au seuil de la gare. Il semble descendre d'une tragédie d'Eschyle... Que d'étreintes, que de baisers, à pleines lèvres. Dans l'ensemble de pareils départs, d'une telle envolée de la population mâle d'une ville immense, de sa plus ardente jeunesse, se dégage comme un délire de joie. A l'approche de la mort, à son contact, la vie exhale des atomes plus ardents... Et les larmes aussi ont leur facile ivresse. Qu'on est fier de pouvoir les verser et, dans l'instant qu'il a le sentiment de tout donner pour une cause noble entre toutes, qui ne voudrait lui sacrifier plus encore ?

* * *

Paris a le cœur tendu, battant, vers l'Est, mais les yeux sont tournés vers l'Angleterre ; le 3 août, la nouvelle circule que lord Asquith veut faire voter pour la guerre un crédit d'un milliard 250 millions.

Ce qu'il peut naître, se propager, courir de nouvelles erronées pendant une journée pareille, entre la Bastille et le Panthéon !...

Le mardi 4 août, les Parisiens apprennent au réveil que l'ambassadeur d'Allemagne, le baron de Schoën, a quitté Paris pendant la nuit. Le comte Seezzen, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, lui, est toujours là. Peut-être aurait-on pu, alors, en détachant l'Autriche de son alliée, donner au représentant de François-Joseph les moyens de rester.

Rue de Lille, pas une pierre n'a été lancée dans les vitres de l'hôtel occupé par le ministre de Guillaume II ; pas un cri n'y a été poussé et l'ambassadeur qui, hier, s'est promené seul rue de Solferino, avec l'espoir d'être insulté, n'aura pas même pu invoquer ce prétexte.

L'après-midi a lieu à la Chambre des Députés une séance mémorable. On doit y voter les crédits pour la Guerre. Une foule immense envahit les alentours du Corps Législatif. A l'intérieur, silence impressionnant, un de ces silences d'un millier d'individus dont il est impossible de rendre à la fois l'impondérable et le pesant, tout l'inexprimable... Ni la mort de Jean Jaurès, ni aucun de ces prétextes qu'en d'autres temps de si nombreux députés eussent saisis avec empressement pour se faire un tremplin, ne sont venus rompre la splendide harmonie de ces instants où se mesurent toutes les ressources d'un pays et où se retrouvent en un même faisceau toutes les qualités qui ont assuré sa grandeur.

Les boutiquiers ont arboré le drapeau tricolore ; à tous les étages de toutes les rues, les habitants pavoisent. Cependant, bien des devantures closes portent ces mots calligraphiés sur un carré de papier, collé hâtivement : *Fermé pour cause de mobilisation*. Sur les vitres de magasins demeurés ouverts des pancartes bordées d'un filet rouge et bleu apprennent, subitement, aux passants, qui pourraient être tentés de soupçonner leur origine, que toutes les Maisons sont *françaises* et leur personnel *exclusivement français*...

Le bruit court qu'à partir de ce soir les rues devront être désertes à neuf heures...

Deux images, en quelque sorte cinématographiques de ces premières journées : le parisien qui a sorti son uniforme et qu'une auto emporte vers une gare, son sac à côté de lui... Et le monsieur en veston, dont on cherche ou devine à première vue la situation, le métier, magistrat ou valet, et qui part, lui aussi, coiffé d'un feutre mou...

Les maisons d'habillements pour hommes où l'on fabrique des uniformes, présentent une

extraordinaire animation... On y manque d'étoffe, — déjà !... Et l'on voit des femmes, des mères, des amies, qui ont tenu à accompagner celui qui va partir, caresser gravement de la main le drapeau rouge ou bleu.

Devant le Ministère de la Guerre, les automobiles se succèdent dans une sorte de mouvement, de courant ininterrompu. Je me trouve un instant dans la première salle, à côté d'un Anglais portant un costume de voyage et qui s'entretient avec un officier français, en tenue de campagne, lequel lui parle avec grande condescendance, *en anglais*...

Le 6 août, le cœur de Paris bat pour le roi Albert de Belgique. Son message au peuple, d'une si magnifique fermeté, a soulevé l'admiration. Chacun, d'ailleurs, prend plaisir à citer des exemples émouvants, des « cas » d'héroïsme, des *départs*, qui peuvent marcher de pair avec les exemples les plus fameux gardés par l'Histoire...

Les membres du Cercle de l'Union, où le comte Seezzen avait pour habitude de se rendre tous les après-midi vers cinq heures, et où il continue à venir, l'ont prié de vouloir bien ne plus y mettre les pieds... Le diplomate, qui n'a sans doute jamais donné plus de preuves de *diplomatie*, semble tout étonné que les parisiens chez lesquels sa femme et lui étaient reçus avant la guerre, chez lesquels ils dinaient fréquemment, lui tournent aujourd'hui le dos. Dans l'hôtel de la rue de Varenne aux vastes jardins, l'ambassadeur erre mélancoliquement, pareil à un prisonnier. Les agents font la garde nuit et jour devant le porche.

...Vers la fin d'un après-midi suivant, j'ai vu, cependant, quitter à jamais l'ambassade celui que la trop grande hâte des parisiens eût souhaité de voir repasser la frontière en même temps que M. de Schoën.

Les agents accompagnés d'un brigadier étaient massés en un petit groupe qui formait une tache sombre dans la rue déserte et encore ensoleillée ; plusieurs automobiles stationnaient le long du trottoir... La porte de côté s'ouvrit ; quelques messieurs coiffés du chapeau haut de forme, qu'accompagnaient un officier en uniforme noir chamarré d'argent et portant le bicorne, traversèrent rapidement le trottoir. Dans la première voiture prirent place l'ambassadeur et ses deux attachés principaux ; les autres montèrent dans la seconde, l'officier noir et argent dans la dernière... Le représentant de l'empereur d'Autriche venait de « recevoir ses passeports »... Personne dans le quartier ne s'était aperçu de ce départ... Deux agents demeurèrent devant la porte... Ce silence, cette absence de tout geste, de tout cri fâcheux, contrastèrent singulièrement avec les récits qui nous étaient donnés chaque jour de la brutalité avec laquelle une populace furieuse avait dans toute l'Allemagne accompagné les ministres et les consuls appartenant aux pays de la *Triple-Entente*.

* * *

Ce soir-là, à dîner, des amis bien informés racontent le déménagement du Louvre, les toiles décrochées des cimaises, désencadrées, emballées dans des caisses fabriquées en hâte et que l'on va expédier, les uns disent à Rouen, par la Seine, les autres Toulouse (et ce sont les mieux renseignés)...

Les boulevards, les quais sont suivis par des troupes, des détachements, précédés par des cyclistes, suivis par des chariots couverts de bâches. Chaque jour apprend un peu plus la guerre aux parisiens. Quand passent les soldats, les femmes même âgées, assises sur les bancs, se lèvent... J'en vois une, délicieusement vieille, comme on ne l'est plus, qui agite la main, de la manière dont on quitte les enfants, en leur disant : au revoir !

Le matin du 7 août, il pleut : Le long des Tuileries, défilent des convois d'autobus parisiens équipés en guerre ; leurs vitres ont été remplacées par des plaques de métal ou des grillages. Ils semblent ainsi de formidables machines de destruction sous la peinture grise dont on les a recouverts. Nous les regardons disparaître, à la file, sous la pluie d'été, en songeant aux midinettes qu'ils avaient pour habitude de transporter à cette heure matinale, des hauteurs de Montmartre ou des parages de Vaugirard...

L'on commence à se préoccuper des blessés ;

une grande animation règne autour des différentes sociétés de la *Croix-Rouge*. Rue François-Ier, à la *Société de Secours aux Blessés Militaires* dont la comtesse d'Haussonville est présidente, vice-présidente la comtesse Jean de Castellane. Un affairément bien facile à supposer s'offre au visiteur du haut en bas de la maison. Un certain désarroi se trahit. De jeunes femmes qui s'offrent à partir comme infirmières vont d'un bureau à un autre... J'en vois deux, charmantes, des sœurs, dont la dernière vision que j'ai gardée d'elles est à un cotillon donné à la fin de juin dans une des plus élégantes maisons de Paris, où elles se signalaient par leur entrain à danser le *two steps* et le *tango*, dans des robes entravées à l'extrême, de couleurs passant la description et les cheveux emprisonnés par un serre-tête d'éblouissante étoffe métallisée. Elles étaient alors, sans doute, inconsciemment, de ces jeunes femmes électrisées par un continuel besoin de plaisir, qui contribuaient à faire présager quelque grand cataclysme par les philosophes en gants blancs, qui se sont toujours levés aux époques où l'on a beaucoup dansé, — même avant que les gants ne fussent inventés.

... Elles tenaient à la main un petit sac de voyage et, vêtues de noir, attendaient que je ne sais quelle feuille, qui leur était nécessaire, fût timbrée, pour aller rejoindre l'ambulance de Verdun, où elles avaient demandé d'être attachées. Et leur départ s'effectuait avec autant de simplicité, de calme, que leur apparence, quelques semaines plus tôt, était inquiétante de nervosité, trépidante, empreinte de ce caractère si particulier que tant de jeunes gens, de jeunes femmes exagèrent à l'extrême pendant ces deux années qui précéderont la guerre, tout occupées à la danse et au plaisir.

Les deux jeunes femmes qui s'en allaient à Verdun n'étaient pas seules à avoir en quelques jours transformé leur manière d'être et leur mentalité. On peut bien dire que Paris offrait avec toute la France un visage serein, tout ennoblé de gravité et de sagesse.

La situation des blessés qui vont affluer inquiète tous ceux qui ne partent pas. Des automobiles portant le pavillon de la Croix-Rouge et un drapeau français sillonnent les rues ; toutes les autos ont, d'ailleurs, arboré des drapeaux, qui seront bientôt interdits, de graves confusions pouvant s'établir entre les autos militaires ou purement civiles. Mais, déjà, celles des particuliers sont réquisitionnées ; présentation doit en être faite sur l'esplanade des Invalides. Un si grand nombre s'en présente que la circulation n'est plus possible dans tout le quartier, sans cesse traversé, d'ailleurs, par des bandes de volontaires de toutes nationalités, avançant précédés de leur étendard et signant leur enrôlement sur l'Esplanade même, autour de bureaux en plein vent. Une admirable confusion, un mouvement qui offre toutes les nuances de l'héroïsme, emplit du matin au soir le grand quadrilatère planté d'ormes grêles devant le dôme de Mansart. Des détachements, musique en tête, partent, sans interruption, gagnent le pont Alexandre, les Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe...

Et, toujours, mêlés aux rumeurs guerrières, les faux bruits, les nouvelles contradictoires, les « communiqués » vagues, une sorte d'angoisse, qui grandit au fur et à mesure que l'on apprend l'envahissement de la Belgique et qu'affluent jusqu'à nos murs les premières colonnes de réfugiés chassés de leurs foyers par les hordes sauvages. Les épopées d'Altkirch et de Mulhouse déchainent des rafales d'enthousiasme, mais qui, bientôt, seront dispersées par les nouvelles de Namur et de Charleroi et le fameux « communiqué » qui apprendra aux parisiens consternés que notre front s'étend « de la Somme aux Vosges ».

Pas un instant, le superbe élan de solidarité et de charité ne se ralentit ; partout des ouvriers se fondent pour donner du travail aux femmes des mobilisés et alimenter les ambulances, les hôpitaux que l'on aménage de tous côtés, dans les hôtels mis sous-séquestre et appartenant à des *boches*...

Le mot vient d'être repris pour désigner les Allemands et son étymologie vaut aux parisiens maintes contro-verses de lettrés, d'académiciens mêmes, — que préoccupent sans doute à un moindre degré le sort de nos armées...



LA CROIX DES CARMES AU BOIS LE PRÊTRE

Cette humble croix dont le nom est revenu si souvent dans les communiqués d'il y a quelques mois, a été témoin de sanglants combats. Elle se dressait entre deux tranchées et, sous de véritables avalanches de mitraille, elle est toujours demeurée intacte, malgré qu'aux alentours tout ait été détruit, ravagé et criblé par les innombrables projectiles qu'échangeaient à l'envi nos vaillants « poilus » et les « Boches ». Ce hasard est à rapprocher de celui qui a permis à la vierge du clocher d'Albert de rester suspendue à son sommet découronné, et à une image du Christ dont la croix avait été amputée de ses bras, de se profiler sur l'horizon dans un beau geste de libération et de triomphe qui a été reproduit par plusieurs journaux. Frappés de ce que la Croix des Carmes avait,

elle aussi, résisté à toutes les atteintes, nos soldats pour lesquels sa silhouette était devenue familière, ont décidé de la mettre définitivement à l'abri de la destruction, et de la conserver pour perpétuer le souvenir des luttes tragiques auxquelles ils avaient pris part et auxquelles ils avaient pareillement échappé, en se retrouvant miraculeusement sains et saufs. Avec l'approbation de leurs chefs, ils l'ont donc déplantée puis transportée à l'arrière.

C'est maintenant au cimetière de Pétan qu'elle s'érige parmi les tombes des braves qui ont trouvé la mort dans les combats acharnés qui se sont livrés au bois Le Prêtre. Pour en défendre l'approche, on a disposé tout autour un barrage formé de réseaux de fil de fer.

Néanmoins, nos soldats qui ont sauvé le pieux emblème au prix de leur sang n'ont pu résister au désir d'en posséder une parcelle, afin de la conserver comme on fait d'une relique. Ce fut donc à qui se procurerait un fragment, si minime soit-il, de ce bois vénérable. Dès lors, il a fallu pratiquer une surveillance active pour empêcher que la Croix des Carmes, à force d'entailles multipliées par ceux qui l'avaient si courageusement défendue, ne subisse de leur part un dommage plus sensible que du fait des ennemis qui n'ont pu réussir à l'abattre. Nous sommes sûrs, en la reproduisant ici, de donner satisfaction à tous les combattants du bois Le Prêtre, pour lesquels cette gravure évoquera de glorieux souvenirs.

P. de C.

Les « Boches », donc, qui avaient depuis trop longtemps envahi Paris, ont été envoyés dans des *camps de concentration*. On cite le cas d'un fameux fabricant de Champagne qui s'est fait suivre, dans la ville où on l'a interné, près d'Angers, de tous ses domestiques. On se raconte des histoires d'antiquaires fameux et millionnaires, réveillés à l'aube par les policiers et « emballés », sans avoir eu le loisir de prendre même un vêtement de rechange...

Partout on arrête des espions ; on en a vu partout ; les réclames d'un bouillon célèbre servaient, dit-on, de plaques indicatrices aux armées de Von Kluck et des gens du monde, eux-mêmes, fort connus et fêtés, étaient à la solde du Kaiser... Le directeur d'un palace fameux aurait été fusillé. Bruits reconnus bientôt dénués de vérité.

* *

Un après-midi, nous apprenons que plusieurs milliers de réfugiés belges, amenés par des trains de hasard, ont été conduits au Cirque de Paris.

Pour la première fois, sans doute, les rares Parisiens qui peuvent entrer en contact avec les infortunés parqués là saisissent, dans toute leur horreur les effets de la guerre. Ces êtres courbés en deux, dormant presque debout, affalés dans tous les coins, qui n'ont même plus la force de porter à leurs lèvres le bol de bouillon qu'on leur tend, étaient, un mois plus tôt, des cultivateurs paisibles de la Wallonie et des Flandres aux maisons peintes... Des enfants épuisés se pendent au sein que la mère n'ose leur refuser, bien que le lait en soit tari.

On douterait d'avoir devant les yeux des créatures humaines, si leurs regards n'atteignaient à la plus troublante éloquence. Quelles visions sinistres s'y sont imprimées à jamais ! La pâleur de certaines prunelles injectées de sang, le farouche éclair qui brille soudain sous les cils rudes d'un père de famille, comme l'étincelle que le fer fait jaillir d'un caillou, vont atteindre au plus douloureux de la sensibilité. Comment faire manger, comment vêtir un pareil troupeau... Cependant, malgré que les secours les plus désignés aient manqué, grâce à la charité privée, à l'initiative de quelques-uns, cette première avalanche de Belges chassés de chez eux aura pu dormir, se reconforter, gagner vers des points improbables de la France le refuge temporaire, l'abri de quelques mois... de quelques années peut-être...

* *

Le 20 août, Paris possède pour les blessés 30.000 lits, que le gouvernement militaire, avec une prudence que justifient les nouvelles peu rassurantes du Nord et de l'Est, se refuse à remplir. Des hôtels particuliers, des salles de conférences comme celle des *Annales*, des *Palaces* sont convertis en dortoirs, autour desquels, sous l'inspiration de chirurgiens et de docteurs, s'aménagent, non sans quelques tâtonnements, des salles d'opération et de pharmacie.

— Pourquoi ne nous envoie-t-on pas de blessés ? demandent les dames de bonne volonté, toutes fraîches émoulues du cours de quelque *Croix-Rouge*. — Donnez-nous des blessés ! tel est l'appel qui monte autour des couvertures blanches soigneusement tirées sur le matelas des petits lits de fer. Mais le général Gallieni demeure inflexible.

Des blessés ! Il en passe, cependant, déjà, des trains entiers, aux portes même de Paris, aux gares d'embranchement de la Cour-Neuve, près d'Aubervilliers, à celle d'Achères... De longs trains silencieux où dans des wagons souillés sont entassés les soldats frappés par les projectiles ennemis... Turcos, fantassins, alpins, chasseurs ; bretons aux clairs cheveux, nègres de nos possessions africaines, petits bourgeois, paysans, provinciaux, enfants des faubourgs de Paris, meurtris par plusieurs jours et plusieurs nuits passés dans les étroits compartiments, brûlants de fièvre, de sourds battements leur rappelant, avec la ténacité des minutes marquées par le balancier d'une horloge, les pulsations de leur mal, de leurs membres brisés, de leurs plaies, que, depuis plusieurs fois vingt-quatre heures, aucun pansement n'a rafraîchies... Quels regards, là encore, à l'approche des charitables visiteuses offrant un bol de café noir, une tasse de bouillon, un simple verre d'eau. Quels mercis pour des mouchoirs

distribués, des cigarettes offertes... Tout le matériel manque, chacun contribue de son mieux à le perfectionner, l'augmenter. Les nuits sont fraîches sur ces sinistres quais éclairés par les lueurs blafardes des projecteurs électriques.

Enveloppées dans un manteau, les femmes qui se sont dévouées à cette dure besogne sans gloire, continuent leur faction. Elles attendent l'arrivée d'un nouveau train avec l'impatience, les tressaillements d'une mère venue au devant de son fils. Le *percolateur* qui contient le café, la marmite où le bouillon reste au chaud, ont été disposés comme dans un campement de romanichels, sous une tente improvisée ou dans quelque guérite agrandie à l'aide de carton bitumé et de planches...

On verra, pendant un mois, venir là quelques jeunes femmes qui choisissent l'heure du thé, invitent des amies, s'empressent assez maladroitement, puis disparaîtront un beau jour — comme les hirondelles — à la première gelée blanche.

* *

Dans la cour de l'Hôtel du Ministre de la Guerre, au balcon, le premier drapeau pris aux Allemands fût exposé... La nouvelle courut un matin, avec cette secrète vélocité dont sont marqués les renseignements qui se sont propagés sur Paris, vrais ou faux, depuis le jour de la mobilisation.

Cette fois, la rumeur disait vrai. Le drapeau était là, sa hampe fixée aux arabesques du balcon et, pour que l'emblème allemand pût être vu de tous, l'étoffe en était maintenue par un fil invisible, toute déployée. Ah ! ce premier drapeau, offert aux Parisiens dans le radieux soleil d'août, de quelles victoires ne leur parût-il pas être le gage. Quels yeux le contemplèrent, brillants de pleurs de joies, quelles mains se tendirent vers lui. Pas un homme dont le fils se battait qui ne voulut avoir entrevu son vert amande, ses déchirures comme si la gloire d'ajouter bientôt un trophée de plus à ceux qui ornent la chapelle des Invalides revenait à l'absent chéri.

Cet après-midi-là, je rencontrai M. Forain dans la cour du Ministre. Le célèbre artiste venait chercher des nouvelles de son fils... Et toute l'ironie dont sa réputation est faite avait fondu dans le grand souffle de joie et d'espoir qui montait vers Le Drapeau...

* *

Le dimanche 30 août, vers le milieu du brûlant après-midi, tandis qu'errait paisiblement la foule dominicale devant laquelle s'étaient fermées les portes de Paris, et qui devait se contenter des marronniers déjà jaunissants des promenades, le premier *taube* fit son apparition... jeta quelques bombes, tua une femme, sans doute aussi un enfant, et s'en fut...

...Les Allemands sont à Beauvais et le départ du Gouvernement est déclaré imminent par ceux qui tiennent toujours quelque renseignement sensationnel, de l'ami d'un frère de député, de ministre ou... d'huissier au Sénat... Les uns disent Tours, les autres Bordeaux, certains parlent de Clermont-Ferrand !...

...Le *taube* revient, les *taubes* viennent, poursuivis par nos avions ; le peuple en rit, certaine bourgeoisie en rit moins... Bien des gens spontanément, se découvrent pour leur pauvre mère, à qui le séjour des Pyrénées est ordonné, une tendresse extrême ; et pour leurs enfants, qui ne peuvent se passer de l'air vif des plages du pays basque, une passion dont vous n'eussiez jamais supposé leur cœur capable...

Ce dimanche soir, la ville est plongée dans l'obscurité, tout au moins dans certains quartiers plus visés ou plus particulièrement habités par des ministères ou des hommes occupant une situation éminente. Adieu ces Champs-Élysées des soirs d'août où, sous les ombrages, les Parisiens remplaçaient les *planches* de Trouville par l'asphalte et recommençaient sur les chaises de fer, dans la pénombre, à constituer cet espèce d'*album de Sem* qui semble indispensable à ce monde spécial, si aisément et si difficilement défini...

Le restaurant qui fait l'angle de la place de la Madeleine était devenu aux heures des repas le centre des nouvelles ; c'est là qu'en apercevant, par la porte entr'ouverte d'un cabinet, M. Aristide Briand ou M. Viviani, les obser-

vateurs perspicaces prenaient l'assurance que le Gouvernement n'était pas encore parti...

« L'heure du taube » avait ses fidèles, ses trolées d'enfants, de boulevardiers, de femmes amusées, installés sur les chaises, le long des terrasses des Tuileries qui regardent la Concorde ou bien sur les parapets des quais, les bancs des squares, et jusque sur le terre-plein du Sacré-Cœur de Montmartre...

Quel spectacle passionnant, romain, qui a tout le ciel de Paris pour arènes, quand l'esquif aérien est signalé, que les détonations éclatent et qu'une véritable canonnade partie de la Tour Eiffel dispute à l'oiseau de mort la possession de l'azur... — C'est notre part de danger, à nous qui ne sommes pas au front ! s'écrient les contemplateurs de la lutte épique... A l'opposé de l'horizon des avions français se sont élevés et donnent la chasse à l'ennemi, qui disparaît bientôt, après avoir laissé tomber quelques bombes, plus bruyantes que néfastes.

* *

Les crépuscules sont encore très doux, la nuit même est à ses débuts comme embrasée par la dernière haleine du jour... Les nouvelles sont de plus en plus décousues, alarmantes... Quatorze mois ont déjà passé sur la tragédie de ces heures et la pureté de leur ciel, leur soleil radieux créent dans le souvenir un contraste toujours plus frappant...

Les Allemands marchaient à présent sur Paris, les uns les prétendaient à Compiègne ; les autres les fixaient dans les parages de Meaux ; aux allégresses, à l'enthousiasme des premiers jours succédaient, quasi subitement, l'effroi, l'alarme, la panique même chez ceux qu'on avait vus rentrer en avant-coureurs, préparer des ambulances, *jouer*, si l'on ose risquer ce mot, et l'on peut le risquer, jouer à la guerre.

...Et les soirs, le long des quais, n'avaient jamais parus si doux, si colorés, si splendides ; la lune versait au-dessus de la ville éteinte et désertée toutes ses féeries... Et nous imaginions le cataclysme. Les premiers obus annoncés, où s'enfonceraient-ils, dans la nuit vaporeuse et constellée ?... Quel monument, quels souvenirs s'en iraient-ils frapper, par-dessus le fleuve où les reflets de l'astre plaquaient les mailles d'une cotte de guerrier...

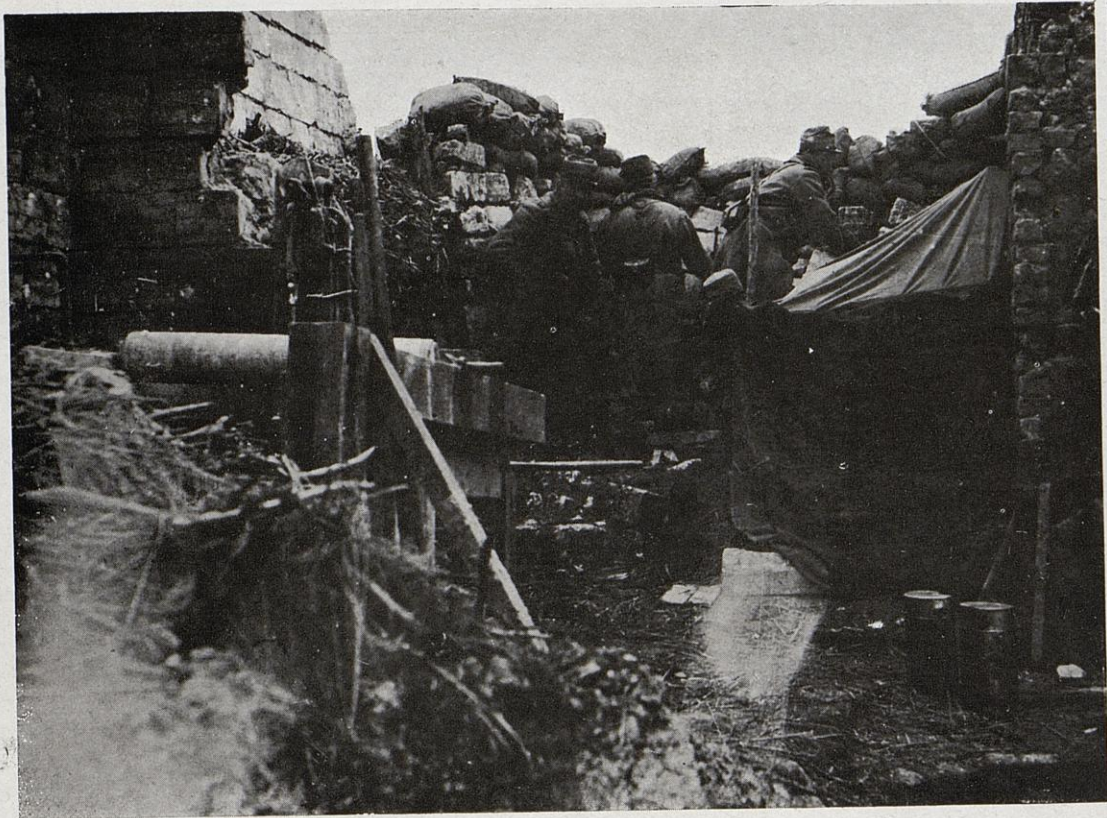
* *

Des voitures et des voitures chargées de bagages passent, passent sans trêve, emmenant vers les gares les derniers fuyards ou des gens prudents, des *capons* ou des sages, selon qu'on les envisage d'après leurs explications ou d'après l'impression qu'ils donnent.

Il leur faudra stationner longtemps, bien longtemps, des matinées, des journées, des nuits entières devant les guichets. Ils y viennent avec des pliants, y font retenir leur place par des commissionnaires, des flâneurs, auxquels ils donnent un pourboire, comme jadis... au temps riant de la paix, devant les grilles de l'Institut, un jour de réception solennelle à l'Académie Française...

Mais les Compagnies ne garantissent pas aux voyageurs de pouvoir effectuer leur trajet sur les profonds coussins des compartiments de première classe... Les stalles non rembourrées des « troisièmes » ne sont pas davantage *garanties*, à la vérité. Bien des fuyards auront connu là, pour la première fois, la douceur pittoresque des déplacements en nombreuse société, non sélectionnée, dans les cases rudimentaires et rudes des compartiments réservés aux bagages et même dans celles à jamais imprégnées de la senteur des bestiaux... Une botte de paille y fut disputée avec plus d'acharnement que le plus moelleux oreiller eût été, quelques mois plus tôt. Et ces gens si pressés de fuir un rapide ennemi devenaient promptement ennemis eux-mêmes entre les cloisons hostiles, hermétiques et tintinnabulantes de leur prison, roulante ou immobilisée de longues heures sur des voies de garage...

Et ces sombres convois désespérés, — que tant de récits nous ont donné le sentiment d'avoir hantés, — croisaient des trains, des trains, toujours plus nombreux, plus rapprochés, plus longs, emportant vers Paris des troupes, haletantes du désir de se mêler toutes chaudes à la lutte et de repousser l'invasisseur... Albert FLAMENT.



A CARENCY

Maisons ruinées dans lesquelles nos soldats se sont retranchés.
après la prise du village.

Le Christ de Carency, témoin des glorieux combats de mai 1915.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

(Suite)

Samedi 1^{er} mai 1915.

Le canon de 380 à longue portée, qui déjà a bombardé Dunkerque, fait à nouveau pleuvoir des obus sur la ville. En Argonne, deux attaques allemandes sont repoussées près de Bagatelle. Au bois Le Prêtre, les Français enlèvent plusieurs tranchées ennemies.

Dimanche 2 mai 1915.

Au nord d'Ypres, les alliés arrêtent une offensive allemande.

Sur le reste du front, grande animation : l'ennemi met en œuvre les procédés les plus divers de la barbarie.

A Maucourt, armé de cisailles, de grenades,

de couteaux et de brownings il cherche vainement à s'emparer de tranchées françaises.

A Tracy-le-Mont, il lance des tubes en verre pleins d'éther ; entre Reims et l'Argonne, il lance des bombes, des matières enflammées, et projette des gaz verdâtres suffocants : il en est pour ses frais et ses attaques sont repoussées.

Des canons de marine français bombardent le front sud du camp retranché de Metz.

On signale le passage de quatre taubes sur Epinal.

Lundi 3 mai 1915.

Nouvelles tentatives vaines de l'ennemi autour de Saint-Julien et d'Ypres, près de la cote 60 (avec gaz asphyxiant) et au bois Le Prêtre. Ces échecs coûtent fort cher aux Allemands.

Mardi 4 mai 1915.

Les alliés progressent vers Steenstraete. Atta-

ques ennemies repoussées : au nord d'Ypres, — à Beauséjour, — à Bagatelle, — au bois Le Prêtre.

Mercredi 5 mai 1915.

Plusieurs offensives allemandes échouent : au nord d'Ypres, contre les troupes britanniques, — à l'ouest de Perthes, — au Four-de-Paris, — aux Eparges, — à la tranchée de Calonne.

Nous progressons sur divers points : entre Lizerne et Het-Sas, où les alliés occupent une tranchée ennemie et poursuivent leur avance, — au bois de Mortmare, entre Flirey et Essey, où les Français enlèvent deux lignes de tranchées ennemies, — en Alsace, où nos troupes s'emparent du mamelon est du Sillakerwasen et progressent vers Steinbruck, direction de la Fecht.

Au bois d'Ailly, combat particulièrement



LES VAINQUEURS DE CARENCY

Quelques-uns des chefs qui ont pris part à l'attaque de Carency : parmi eux on remarque le général F..., le colonel G... et le général C... qui menèrent héroïquement nos soldats à l'assaut de Carency et d'Ablain-St-Nazaire.



UNE CHARGE DE COSAQUES PENDANT LA RETRAITE RUSSE EN GALICIE (Dessin de M. KORAB-MERCÈRE)

Forcée par le feu intense de l'artillerie austro-allemande d'abandonner ses positions dans les Carpathes, l'armée russe avait héroïquement disputé à l'ennemi chaque pouce de terrain, occasionnant à ses adversaires des pertes si terribles que les soldats du kaiser devaient en certains endroits escalader de véritables montagnes de tués et de blessés hurlant leur souffrance et implorant la mort. Néanmoins l'ennemi, acharné à la poursuite de son succès, ne faiblissait pas. La retraite russe, menée en bon ordre, dut s'accroître. Une charge foudroyante de cosaques la couvrit — et ainsi l'armée russe échappa une fois de plus aux entreprises de l'ennemi.



A NOTRE-DAME-DE-LORETTE

Nos soldats se lancent à l'assaut du fameux éperon tant disputé lors de l'offensive du mois de mai.

acharné : trois régiments allemands engagés dans l'affaire réussissent momentanément à prendre pied dans les premières tranchées françaises. Ils n'y restent pas longtemps.

Jeudi 6 mai 1915.

Une attaque de nuit, près de Steenstraete, est enrayée. Près de Zwartelen, à la cote 60, l'emploi de gaz asphyxiants permet à l'ennemi de prendre position dans les lignes alliées mais pour peu de temps : une vigoureuse contre-attaque les en chasse bientôt.

Au bois d'Ailly, nous reprenons la totalité

des positions où l'ennemi avait pris pied hier, — mais les Allemands reprennent le sommet du Sillakerwasen, après une offensive sur le mamelon est.

Vendredi 7 mai 1915.

Echec d'offensives allemandes à Frise, à Bagatelle, au fortin de Beauséjour.

Vifs duels d'artillerie à Ypres, à Vauquois et sur les Hauts-de-Meuse.

Samedi 8 mai 1915.

Offensive ennemie repoussée à Saint-Julien,

par les Anglais, et au bois Le Prêtre (trois contre-attaques) par nos troupes.

Importante progression française autour de Lens, où un bataillon enlève un solide ouvrage allemand, et sur la rive droite de la Fecht, sur un front de 1.500 mètres et une profondeur de près d'un kilomètre vers Metzeral.

Dimanche 9 mai 1915.

Entre la mer et Nieuport, les alliés repoussent une attaque allemande ; les Français font de même près de Saint-Thomas et à Bagatelle.

Avance anglaise vers Fromelles et française vers Loos.

Bataille très importante au nord d'Arras, autour de Carency. Sur un front de 7 kilomètres, les Français s'emparent de deux, quelquefois de trois lignes de tranchées ennemies ; ils occupent le village de la Targette et la moitié du village de Neuville-Saint-Vaast. Sur certains points, leur avance atteint une profondeur de 4 kilomètres. Ils font 2.000 prisonniers et prennent 6 canons.

Au bois Le Prêtre et autour de Sillakerwasen, duel d'artillerie.

Lundi 10 mai 1915.

Progression des troupes britanniques autour d'Ypres. A l'est de Saint-Georges, les fusiliers-marins français enlèvent et occupent la ferme de l'Union.

Au nord d'Arras, nouveaux combats importants : toutes les positions françaises sont maintenues et développées : 3.000 prisonniers allemands, 10 canons, 5 mitrailleuses.

Offensives ennemies repoussées à Lombaertzyde, à Berry-au-Bac, au bois Le Prêtre.

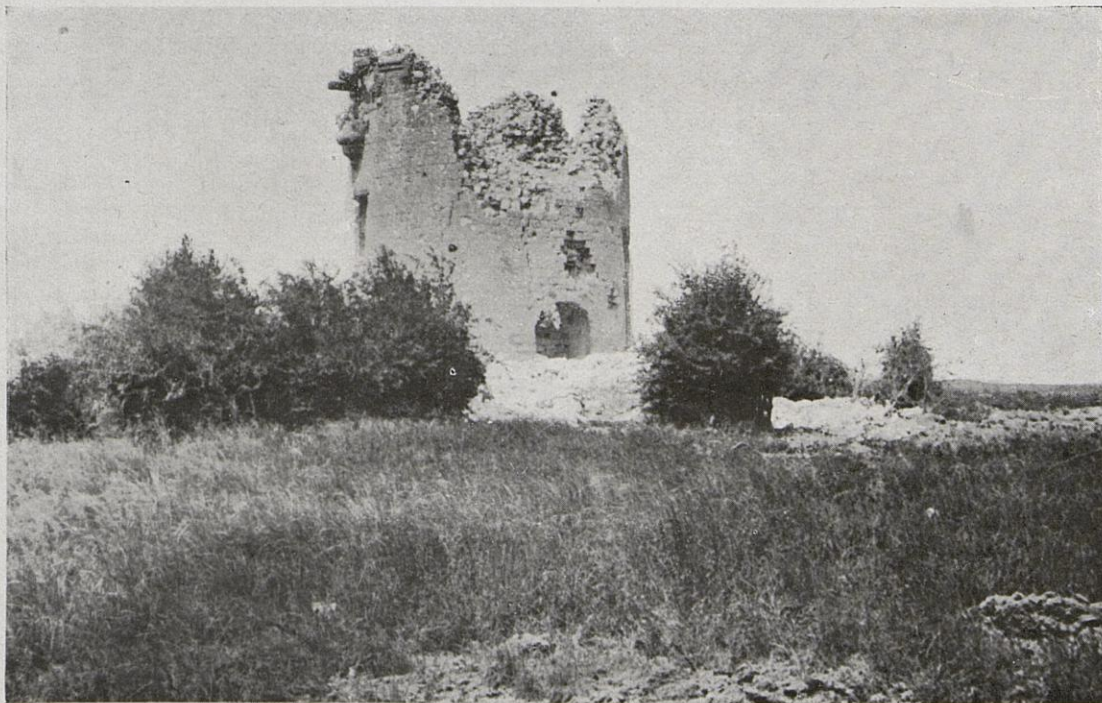
Deux obus de 380 tombent sur Dunkerque.

Mardi 11 mai 1915.

Attaques enrayées à Saint-Georges.

Progression des Belges qui jettent une tête de pont sur la rive droite de l'Yser au nord de Dixmude et gagnent du terrain au sud.

Gaz asphyxiants à l'est d'Ypres. Dans plu-



Les ruines du Moulin Topart, près de Carency.



LE GRAND ÉPERON DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE

Cette photographie a été prise d'un coin d'Ablain-St-Nazaire ravagé immédiatement après que nos troupes se furent installées à Lorette.

sieurs villages de la frontière, les civils sont intoxiqués par les vapeurs délétères.

Sur le chemin Loos-Vermelles, les Français enlèvent un gros ouvrage allemand et une organisation de tranchées.

A Notre-Dame-de-Lorette, nos troupes enlèvent d'assaut le grand fortin sud, la Chapelle, toutes les tranchées sud, repoussent une contre-attaque et progressent vers Souchez.

A Carency, nos troupes investissent la position allemande et s'emparent de plusieurs groupes de maisons dans la partie est du village.

A Neuville-Saint-Vaast, nos troupes repoussent des contre-attaques, puis s'emparent du cimetière et de la partie sud-est du village.

Mercredi 12 mai 1915.

Plusieurs contre-attaques ennemies dans la région au nord d'Arras : devant Loos, où les Allemands regagnent quelque terrain ; devant Neuville-Saint-Vaast, où ils sont repoussés avec des pertes énormes ; — entre Carency et Ablain, où ils subissent un échec sanglant.

Nos troupes progressent à l'est et au nord de Carency, occupant une nouvelle partie du village, ainsi qu'à Neuville-Saint-Vaast. Plus de 4.000 prisonniers allemands ont été faits au cours des trois dernières journées.

Jeudi 13 mai 1915.

Violentes offensives ennemies repoussées par les Belges sur l'Yser, — par nos troupes à Notre-Dame-de-Lorette.

Très vif combat à Carency, où nos troupes prennent d'assaut le village tout entier, le bois voisin, un matériel de guerre considérable, et font plus de 1.000 prisonniers. Elles occupent Ablain-Saint-Nazaire moins quelques maisons et font plusieurs centaines de prisonniers.

Vendredi 14 mai 1915.

Brillant assaut des troupes françaises qui, après un vif combat enlèvent, au sud-ouest d'Angres, au nord de la route d'Aix-Nouettes à Souchez, des tranchées allemandes sur un

kilomètre de front, un bois fortement organisé au sud de la même route, et une deuxième ligne de tranchées en arrière de ce même bois. Au sud-ouest de Souchez, d'autres retranchements ennemis sont enlevés ; de même un groupe de maisons à Neuville-Saint-Vaast. Depuis cinq jours, plus de 100 officiers allemands ont été faits prisonniers dans la région au nord d'Arras ; 20 canons, dont 8 pièces lourdes, ont été pris, ainsi que 100 mitrailleuses et lance-bombes.

Samedi 15 mai 1915.

Au nord d'Ypres, nous infligeons un échec à l'ennemi : nos troupes enlèvent plusieurs

tranchées en avant de Het-Sas et s'emparent de la partie de Steenstraete à l'ouest du canal et du pont sur le canal ; elles prennent trois mitrailleuses et font une cinquantaine de prisonniers, dont un officier.

La lutte dans le secteur au nord d'Arras continue dans les conditions de ces dernières journées. Nous avons progressé de 500 mètres dans la direction de la sucrerie de Souchez. Puis notre attaque a débordé la sucrerie par le nord et s'en est rapprochée à l'ouest ; d'autre part, nous avons repoussé une contre-attaque sur les pentes sud de Lorette. A Neuville, nous avons enlevé plusieurs groupes de maisons.



Une colonne de prisonniers faits à Carency et à Ablain.



UN DES HÉROS DE LA CAMPAGNE DE PRINTEMPS

L'obus à ailettes qui fit de la bonne et terrible besogne, à Arras, en Champagne, en Argonne et d'ailleurs partout.

Au nord-ouest de Pont-à-Mousson, près du bois Le Prêtre, nous faisons une cinquantaine de prisonniers dont un officier.

Dimanche 16 mai 1915.

Quatre contre-attaques ennemies sont repoussées par les alliés à Steenstraete ; les Anglais prennent un kilomètre de tranchées au sud-ouest de Richebourg-l'Avoué ; — au nord-est de Festubert ils en prennent 1.500 mètres ; — vers la Quinque-Rue, sur un front de 600 mètres, ils progressent de 1.500 mètres en profondeur.

Les Français avancent de 200 mètres en profondeur vers la sucrerie de Souchez ; autre avance à Neuville, où des nouvelles maisons sont occupées.

Au nord-ouest de Ville-sur-Tourbe, l'ennemi fait exploser une mine et lance huit compagnies sur les troupes françaises. Une vigoureuse contre-attaque les fait reculer aussitôt et lui fait subir d'énormes pertes.

Lundi 17 mai 1915.

En Belgique, les dernières positions allemandes à l'ouest du canal de l'Yser sont éva-

cues ; autour de Het-Sas les alliés enlèvent une maison formidablement organisée ; à La Bassée, les Anglais infligent d'énormes pertes à l'ennemi.

De violentes contre-attaques allemandes sont repoussées : sur les pentes de Lorette, — à la Ville-aux-Bois, — au bois d'Ailly où nos troupes enlèvent divers ouvrages et font 250 prisonniers, — au bois Le Prêtre, où deux bataillons ennemis sont cruellement éprouvés.

Mardi 18 mai 1915.

En Belgique, à l'ouest du canal de l'Yser, on compte 2.000 cadavres allemands. Violentes contre-attaques repoussées : autour de Notre-Dame-de-Lorette et route d'Aix-Noulettes à Souchez.

Les Français occupent un nouveau groupe de maisons près du cimetière d'Ablain.

Mercredi 19 mai 1915.

Nombreuses tentatives d'attaques ennemies, toutes arrêtées, notamment sur l'Yser et au bois Le Prêtre.

Jeudi 20 mai 1915.

Crise ministérielle en Angleterre.

Duel d'artillerie entre Nieuport et Arras où le terrain détrempé est impraticable.

Guerre de sapes et de mines en Champagne, notamment près de Beauséjour ; les Français progressent. A Bagatelle, ils refoulent une offensive. Au bois d'Ailly, ils avancent.

Vendredi 21 mai 1915.

Offensives allemandes au nord d'Ypres et à l'est du canal de l'Yser repoussées.

Progression anglaise au nord de La Bassée. Progression française à l'est de Notre-Dame-de-Lorette, où nos troupes enlèvent et occupent les retranchements ennemis de la Blanche-Voie et le terrain les reliant à Ablain-Saint-Nazaire.

Samedi 22 mai 1915.

Forte attaque ennemie au nord de La Bassée ; les Anglais la repoussent ; pertes allemandes très élevées.

Nos troupes ont achevé le nettoyage des tranchées de la Blanche-Voie ; beaucoup d'Allemands ont été tués dans les boyaux ; beaucoup d'autres se sont rendus. Plusieurs contre-attaques de nuit ont été repoussées.

Nouveaux progrès de nos troupes au sud-est de la chapelle de Lorette : nous sommes à 100 mètres de la corne nord-est d'Ablain où nous prenons un nouveau groupe de maisons et faisons des prisonniers.

Dimanche 23 mai 1915.

La crise ministérielle anglaise va vers un heureux dénouement : le ministère de coalition consacra l'union sacrée.

A l'est de Festubert, nouvelle avance anglaise ; — au nord de la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, nouvelle avance française.

A Neuville-Saint-Vaast, les Allemands évacuent plusieurs tranchées et un groupe de maisons au nord du village.

Lundi 24 mai 1915.

Entre Nieuport et Ypres, duel d'artillerie ; bombardement des chantiers de Raverzyde ; infructueuses attaques allemandes (gaz asphyxiants) entre Steenstraete et Ypres ; au nord de La Bassée, sensible progression anglaise ; au nord de Neuville-Saint-Vaast, plusieurs infructueuses et coûteuses offensives ennemies.

Mardi 25 mai 1915.

Offensives ennemies enrayées dès le début sur la route de Langemarck à Ypres, — au nord d'Ablain-Saint-Nazaire (2 attaques), — au nord de Neuville-Saint-Vaast (4 attaques).

Au N.-O. d'Angres, le saillant de l'ouvrage des Cornailles est enlevé aux Allemands, ainsi qu'un autre ouvrage fortifié dans la même région. A l'est de la route d'Aix-Noulettes à Souchez, un kilomètre de grande tranchée est enlevé aux Allemands. A l'ouest avance française dans le fond de Buval. Au sud-ouest de Souchez, au château de Carleul, gain de terrain.

Mercredi 26 mai 1915.

Contre-attaque allemande sans résultat dans la région d'Angres : nous conservons tous nos gains. Nous gagnons même du terrain au fond de Buval que nous occupons entièrement, — sur la route Aix-Noulettes-Souchez, — au nord-est de la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, — ainsi qu'à Neuville-Saint-Vaast où nos troupes s'emparent encore de quelques maisons.

Jeudi 27 mai 1915.

Attaques allemandes que refoulent les Belges, autour de Dixmude, et les Français autour d'Angres et à Neuville-Saint-Vaast.

A l'est d'Ablain-Saint-Nazaire, les Français enlèvent des tranchées et occupent le cimetière. Au château de Carleul, les Allemands perdent des tranchées.

Bel exploit de nos avions qui bombardent avec succès l'importante fabrique d'explosifs de Ludwigshafen.

Vendredi 28 mai 1915.

Progression anglaise constante autour de La Bassée.

Avance française vers Souchez, où nos troupes enlèvent le fortin des Quatre-Boqueteaux.

Au nord d'Ecurie, dans la région du Labyrinthe, nous avançons d'une centaine de mètres.

Aux lisières du bois Le Prêtre, nos troupes atteignent la route de Fay-en-Haye à Norroy.

Nous progressons également en Alsace, dans le massif de Schnepfenrieth.



Vue sur nos tranchées en Argonne. Au fond on distingue les ruines de Vauquois.



Le drapeau du 226^e qui s'est couvert de gloire à Carency.

Samedi 29 mai 1915.

Nouvelle avance de nos troupes dans le secteur au nord d'Arras, — à l'est de la route Aix-
Nouettes-Souchez, — à Ablain-Saint-Nazaire, où après avoir repoussé avec un plein succès une contre-attaque, les Français se rendent maîtres des dernières maisons où l'ennemi tenait encore. La lutte a été très chaude; nous avons anéanti ou mis en fuite trois compagnies allemandes.

A Neuville-Saint-Vaast, la guerre de rues se poursuit; nous avons conquis un nouveau groupe de maisons à la lisière ouest.

Dimanche 30 mai 1915.

Heureuse attaque du gros ouvrage allemand du Labyrinthe, au sud-est de Neuville-Saint-Vaast; nos troupes progressent de 400 mètres. Aux lisières du bois Le Prêtre ainsi que dans

le massif de Schnepfenrieth, de nouvelles tranchées sont enlevées à l'ennemi.

Lundi 31 mai 1915.

Sur la route de Souchez à Carency, les Français s'emparent du moulin Malon, ainsi que des tranchées allemandes qui le relie à la sucrerie. Autour du Labyrinthe, contre-attaque ennemie repoussée avec grosses pertes allemandes.

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS DE MAI 1915

1^{er} mai. — Nouveau bombardement de Dunkerque.

16 mai et jours suivants. — Succès des alliés sur plusieurs points de l'Yseret de la région de la Bassée.

Durant tout le mois.

Les combats continuent en Flandre et dans le Nord.

8 mai. — Succès français près de Lens.

Journées chaudes et glorieuses pour nos armes dans tout le secteur d'Arras, N.-D.-de-Lorette, Carency, La Blanche-Voie, Ablain-St-Nazaire, Souchez, Carleul, Neuville-St-Vaast, Angres, etc.

2 mai. — Les gaz suffocants apparaissent entre Reims et l'Argonne.

Durant tout le mois.

Les combats continuent en Champagne, en Argonne et sur les Hauts-de-Meuse.

(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)

1^{er} mai. — Progression française au Bois-le-Prêtre.

28 mai. — Progression au Bois-le-Prêtre.

Durant tout le mois.

Les combats continuent dans les Vosges et en Alsace.

2 mai. — Bombardement du camp retranché de Metz par notre artillerie.

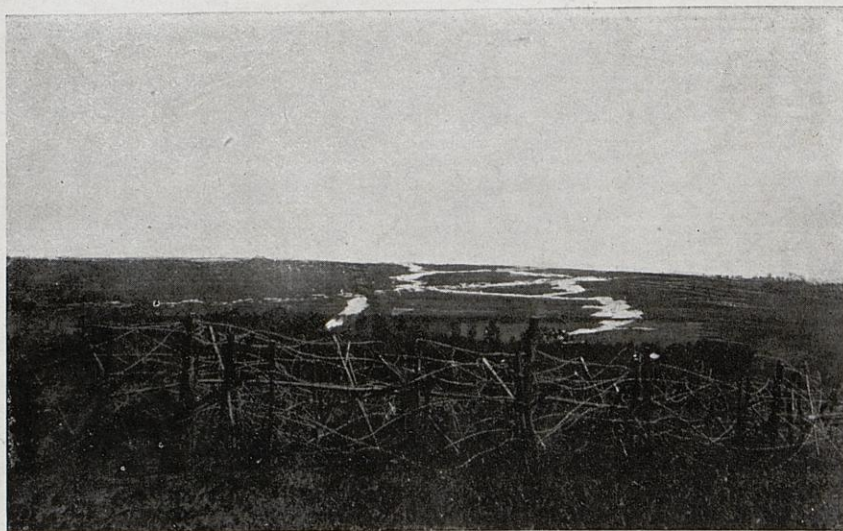
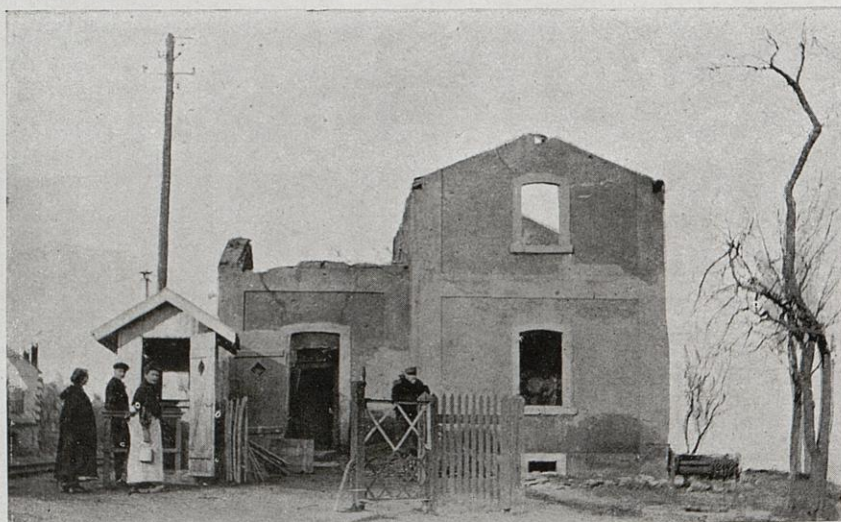
8 mai. — Importante progression vers Metzeral.

(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)

28 mai. — Progression française au Schnepfenrieth.



Le général de Riberpray, le vainqueur du Bois Le Prêtre explique au Président Poincaré les phases de l'action sur le lieu même du combat. Derrière, les généraux Dubail et Roques.



En haut : de gauche à droite, un passage à niveau bombardé; un coin du champ de bataille en Champagne où se dessinent des tranchées allemandes dans la craie.

Au-dessous : L'église d'Hébuterne; une colonne de 1.200 prisonniers faits à Souchez le 26 juin.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

(Suite)

Mardi 1^{er} juin 1915.

A l'est de la route d'Aix-Noulette à Souchez conquête de tranchées en plein bois ; sur le plateau à l'est de Notre-Dame-de-Lorette, nous enlevons un ouvrage allemand ; nous occupons la sucrerie de Souchez.

Aux lisières du bois Le Prêtre, les Allemands reprennent quelques éléments de tranchées.

Mercredi 2 juin 1915.

Nouveaux progrès français au Labyrinthe et à Neuville-Saint-Vaast.

Jeudi 3 juin 1915.

Vifs combats d'infanterie à l'est de Notre-Dame-de-Lorette. Nombreux et importants progrès français au Labyrinthe.

Vendredi 4 juin 1915.

Les Français s'emparent : à l'est de la sucrerie de Souchez, d'un cabaret fortement organisé par l'ennemi, — et au nord de la sucrerie, d'une tranchée allemande.

Tandis que quelques obus de 380 lancés par un canon allemand à longue portée tombent sur Verdun, des pièces françaises bombardent le front sud du camp retranché de Metz.

Samedi 5 juin 1915.

Trois violentes offensives allemandes contre la sucrerie de Souchez sont repoussées par les Français, qui enlèvent le Cabaret Rouge.

Dimanche 6 juin 1915.

Sur les pentes est de Notre-Dame-de-Lorette, cinq contre-attaques allemandes sont repoussées par nos troupes qui progressent dans les bois à l'est de la route d'Aix-Noulette-Souchez et au sud du fond de Buval, ainsi qu'à Neuville-Saint-Vaast, au Labyrinthe (nous possédons maintenant les deux tiers de l'ouvrage), et près de Moulin-sous-Touvent où, sur un front d'un kilomètre, nous enlevons deux lignes de tranchées, ainsi que plusieurs ouvrages allemands.

Lundi 7 juin 1915.

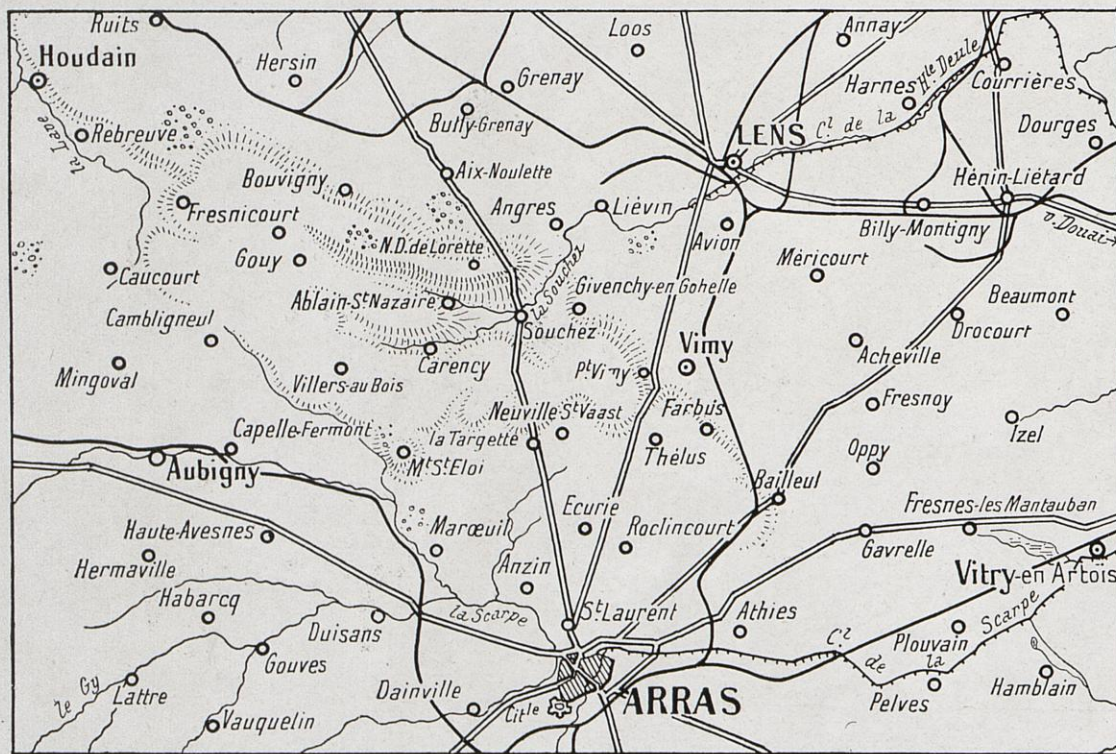
Importante journée sur le front occidental : avance française à l'est de Notre-Dame-de-Lorette ; contre-attaque allemande arrêtée à Souchez par notre artillerie ; plusieurs contre-attaques repoussées au Labyrinthe où nos troupes progressent encore ; les Français prennent deux lignes de tranchées et la ferme de Touvent, près d'Hébuterne, après un très vif engagement où l'ennemi leur abandonne 400 prisonniers et plusieurs mitrailleuses. D'autres contre-attaques allemandes sont repoussées près de Moulin-sous-Touvent : 250 prisonniers, 6 mitrailleuses ; 2.000 cadavres allemands.

Au sud de la Ville-au-Bois, nous avançons d'une centaine de mètres ; près de Mesnils-les-Hurlus, nous dispersons des groupes ennemis ; par représailles, nous arrosons de liquide enflammé les tranchées allemandes de Vauquois.

L'aviateur Warneford détruit un zeppelin près de Gand ; les aviateurs Wilson et Mille mettent le feu au hangar des zeppelins à Evere, près de Bruxelles.

Mardi 8 juin 1915.

Vaines contre-attaques allemandes à l'est du plateau de Lorette ; — avance française au nord de la sucrerie de Souchez, — à l'ouest de Neuville-Saint-Vaast, — au Labyrinthe (après de vaines contre-attaques ennemies), — au su



Carte de notre offensive sur le plateau de Souchez en mai et juin.

d'Hébuterne, où nous prenons deux lignes de tranchées sur un front de 1.200 mètres.

Mercredi 9 juin 1915.

Tout Neuville-Saint-Vaast est à présent entre nos mains. Au Labyrinthe, — dans la région d'Hébuterne, autour de la ferme de Touvent, nos troupes progressent.



Un « parc » de quatre cents prisonniers allemands faits au Labyrinthe.

Jeudi 10 juin 1915.

Nos troupes repoussent une attaque à la sucrerie de Souchez, — progressent au Labyrinthe, — enrayent une attaque à Beauséjour.

Vendredi 11 juin 1915.

Dans le Labyrinthe, nos troupes refoulent l'ennemi ; — près de la route d'Arras à Lille, elles lui enlèvent des boyaux de tranchées ; — au sud d'Hébuterne, à la ferme de Touvent, elles attaquent les retranchements allemands sur un front de 2 kilomètres.



Le général Joffre félicite et décore un groupe des héros du combat de La Fontenelle.

Samedi 12 juin 1915.

Combats d'artillerie autour d'Aix-Nouettes, d'Ecurie, de Reims, de Perthes, de Beauséjour. Progrès français dans le fond de Buval et le Labyrinthe.

Dimanche 13 juin 1915.

Nos troupes s'emparent de la station de chemin de fer de Souchez et de la crête qui domine le village au nord de la sucrerie.

Sur la route de la Serre à Mailly-Maillet, au

sud-est d'Hébuterne, l'infanterie française s'empare de trois lignes ennemies : cent prisonniers.

Lundi 14 juin 1915.

Les Belges jettent un bataillon sur la rive est de l'Yser, au sud du pont du chemin de fer de Dixmude, et détruisent un blockhaus.

Les Français s'emparent d'un ouvrage allemand à l'est de Notre-Dame-de-Lorette et pro-

gressent de 150 mètres, — mais perdent une partie des tranchées conquises au nord de la sucrerie de Souchez, autour de la ferme Quennevières et en Lorraine.

Mardi 15 juin 1915.

Plusieurs contre-attaques vaines sur toute la ligne du front.

Compiègne est bombardée par une pièce allemande de 380 à longue portée.

Carlsruhe est bombardé par une escadrille de 23 avions français.

çaise des deux côtés de la route d'Aix-Nouettes à Souchez, autour de Souchez, dans le parc du château de Carleul, dans le cimetière de Souchez, sur les pentes sud-est du village et autour de Neuville-Saint-Vaast : nous y prenons une ligne de tranchées, repoussons plusieurs attaques et faisons 600 prisonniers. Combats acharnés en Alsace où les Français s'emparent d'Altenhof (faubourg de Metzeral) puis de Steinbruck. Nous faisons 500 prisonniers et prenons du matériel.

Villers-Cotterets est bombardé à longue distance par un 380 allemand.

Vendredi 18 juin 1915.

En Alsace nous atteignons Metzeral ; nous gagnons du terrain sur les deux rives de la Fecht et prenons des positions qui dominent la ligne de communications entre Metzeral et Munster.

Samedi 19 juin 1915.

Les Français enlèvent d'assaut le fond de Buval, plusieurs tranchées à l'est de Notre-Dame-de-Lorette, direction de Souchez, tiennent les pentes de la cote 119, progressent au sud, repoussent plusieurs contre-attaques au nord-est du Labyrinthe, enrayent une offensive ennemie au bois Le Prêtre, contraignent à la retraite avec fortes pertes un bataillon allemand à Embarménil, et progressent sur la rive droite de la Fecht orientale, la rive gauche de la Fecht occidentale et entre les deux bras.

Metzeral, incendié par les Allemands, est évacué par eux et tombe entre nos mains.

Dimanche 20 juin 1915.

A l'est du fond de Buval, vers Souchez, nous progressons d'un kilomètre. A l'ouest de l'Argonne, nous repoussons une violente attaque allemande. Nous enlevons deux lignes de tranchées autour de la tranchée de Calonne et faisons de nombreux prisonniers. Près de Reillon, nos troupes enlèvent un centre de résistance ennemie et repoussent des contre-attaques.

Lundi 21 juin 1915.

Notre progression continue vers Souchez.

En Lorraine, nos troupes atteignent près de Gondrexon les ouvrages de l'ennemi qui se replie au sud de Leintrey ; elles enlèvent aussi l'éperon est du calvaire du Bonhomme et atteignent le village. En Alsace, elles dépassent Metzeral d'un demi-kilomètre vers Meyerhof et repoussent une contre-attaque sur le Reichackerkopf.

Mardi 22 juin 1915.

En Lorraine, les Français développent leurs positions sur la crête est du Reillon, enlèvent les croupes de Remabois, refoulent des contre-attaques.

Mercredi 23 juin 1915.

Progression de nos troupes à Souchez, à Berry-au-Bac (où nous faisons sauter à la mine une tranchée allemande), sur la route de Binarville à Vienne-le-Château, entre Perthes et Beauséjour (guerre de sape et de mines), à Calonne (où nous reprenons des éléments de tranchées momentanément perdus), au bois Le Prêtre (où l'ennemi bombarde le Quart en Réserve), à Leintrey, à Fontenelle (Ban-de-Sapt, où nous avions perdu du terrain que nous reprenons intégralement), en Alsace où nous occupons Sondernach et le dépassons.

Jeudi 24 juin 1915.

Bombardement d'Arras : des religieuses et des infirmières sont tuées.

Vendredi 25 juin 1915.

Progression française entre Angres et Souchez. Offensives ennemies repoussées : au Labyrinthe, à la tranchée de Calonne (malgré les bombes asphyxiantes et le pétrole enflammé), à Leintrey, à l'Hilgensfirst et au Reichackerkopf.

Samedi 26 juin 1915.

Progression de notre infanterie entre la sucrerie de Souchez et la route de Béthune à Arras

Mercredi 16 juin 1915.

Les Anglais prennent une tranchée allemande au nord d'Ypres ; les Français gagnent du terrain à l'est de Notre-Dame-de-Lorette, au sud de Souchez, dans le Labyrinthe, à la ferme de Quennevières (plusieurs contre-attaques repoussées), dans les Vosges sur la Haute-Fecht, où ils occupent le Braunkopf.

Jeudi 17 juin 1915.

Vifs combats autour d'Arras ; progression fran-



MM. Barrès, Stéphen Pichon, Barthou et Reinach visitent les ruines de Neuville-Saint-Vast.



Le Moulin Malou, entre Souchez et Carency, qui fut témoin de dures batailles.

De nombreux obus allemands tombent sur les faubourgs nord d'Arras. Une offensive ennemie échoue à l'est de la tranchée de Calonne.

Dimanche 27 juin 1915.

L'ennemi reprend pied sur une ligne de 200 mètres dans le chemin creux d'Ablain-Saint-Nazaire à Angres. Attaque allemande enrayée à Quennevières. Très violentes attaques ennemies à Bagatelle : grosses pertes allemandes.

Malgré un copieux emploi de liquide enflammé à la tranchée de Calonne, l'ennemi ne parvient pas à reprendre ses premières lignes et perd beaucoup d'hommes.

Lundi 28 juin 1915.

Canonnades réciproques au nord de Souchez, à Neuville-Saint-Vaast, à Roclincourt. Bombardement d'Arras. Attaques allemandes repoussées à la tranchée de Calonne et vers Metzeral.

Mardi 29 juin 1915.

Duel d'artillerie entre Souchez et Neuville-Saint-Vaast. L'infanterie française reprend du terrain dans le chemin creux d'Ablain-Saint-Nazaire à Angres.

Mercredi 30 juin 1915.

Progression française au château de Carleul. Les Allemands parviennent à prendre pied dans quelques éléments de tranchées françaises vers Bagatelle.

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS DE JUIN 1915

Durant tout le mois.	Combats en Flandre et dans le Nord.	1 ^{er} juin et jours suivants.	Suite des combats heureux dans le secteur d'Arras. Progression au Labyrinthe. Prisonniers. Matériel.	Durant tout le mois.	Combats en Champagne, en Argonne et sur les Hauts-de-Meuse.	1 ^{er} juin. — Les Allemands avancent légèrement au Bois-le-Prêtre.	Durant tout le mois.	Combats dans les Vosges et en Alsace.	4 juin. — Notre artillerie bombarde le camp retranché de Metz.
		13 juin. — Les Français prennent la gare de Souchez et élargissent leurs gains.	3 juin. — Bombardement aérien du quartier général du Kronprinz.			16 juin. — Nos troupes s'emparent du Braunkopf.			
		15 juin. — Bombardement de Compiègne.	4 juin. — Bombardement de Verdun.			17, 18 et 19 juin. —			
		14 juin et tous les jours suivants.	(Guerre de tranchées, luttés d'artillerie, attaques d'infanterie.)			Plusieurs combats à la tranchée de Calonne.			Prise des faubourgs de Metzeral, puis de Metzeral. Prisonniers. Matériel.
		29 juin. — Bombardement d'Arras : Infirmières et religieuses tuées.				Du 20 au 27 juin.		20 juin et jours suivants.	Nous avançons sur la Fêcht.



Le grand cimetière de Villers-au-Bois où sont enterrés plus de 2.000 de nos soldats

FINANCES ET COMMERCE DE GUERRE

Le 28 juin 1914, au moment où l'archiduc héritier d'Autriche, François-Ferdinand et la duchesse de Hohenberg, sa femme, tombaient, à Sarajevo, sous les coups du Bosniaque Gravilo Princip, l'attention en France se portait sur le Grand-Prix qui se courait le même jour et sur la victoire de Sardanapale.

Les Chambres poursuivaient, en faisant l'école buissonnière, la discussion du budget de 1914, qui ne fut promulgué que le 18 juillet, avec six mois et demi de retard.

La session close le 15 juillet, le président de la République et le président du Conseil prenaient la mer pour aller faire aux souverains russes une visite décidée depuis assez longtemps.

La situation politique, toujours un peu tendue, ne paraissait pas plus menaçante qu'à l'ordinaire. Rien ne faisait conjecturer que les événements allaient, avec une rapidité foudroyante, nous contraindre à une guerre que ni nos alliés ni nous ne voulions, que l'Allemagne nous a imposée et dont elle a pris l'initiative sous des prétextes à la fois mensongers et ridicules.

Le 25 juillet, l'Autriche, arguant que l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand aurait été préparé en Serbie, remettait au gouvernement serbe un ultimatum lui donnant quarante-huit heures pour accepter des conditions intentionnellement rigoureuses à l'excès. Le gouvernement serbe en acceptait la plus grande partie. Mais il invoquait les raisons les plus sérieuses pour engager une discussion au sujet de celles qui étaient, de toute évidence, incompatibles avec la dignité et l'indépendance d'une nation.

Sans même prendre le temps d'en référer à son gouvernement, aux instructions duquel il se conformait sans nul doute, le représentant de l'Autriche quittait immédiatement Belgrade. La Serbie invoquait l'appui de la Russie qui mobilisait quatre corps d'armée sur la frontière autrichienne et que l'Allemagne mettait en demeure de ne pas intervenir afin que le conflit restât localisé et que l'Autriche infligeât à la Serbie le châtiment qu'elle méritait. En d'autres termes, l'Allemagne prétendait exiger de la Russie qu'elle oubliât de ses devoirs de protectrice, elle assistât impassible à l'écrasement d'une petite nation slave par une puissance germanique et qu'elle se déshonorât, en même temps qu'elle aurait reconnu la suprématie de l'Allemagne.

Tandis que l'Angleterre, la France et la Russie consacraient les derniers jours de juillet à de suprêmes efforts pour le maintien de la paix, l'Allemagne, tout en protestant de ses intentions pacifiques, faisait de son mieux pour rendre la situation insoluble ; elle achevait secrètement sa mobilisation, préparée — nous l'avons su depuis — plusieurs mois auparavant. Elle proclamait « l'état de menace de guerre ». Le 1^{er} août, elle déclarait la guerre à la Russie et, au même moment, elle coupait à la frontière toute communication avec la France par route, voie ferrée, télégraphe et téléphone.

A ces mesures, le gouvernement français répondait, le 1^{er} août, à 3 heures 45 du soir, par l'ordre général de mobilisation, dont le premier jour, fixé au dimanche 2 août, commençait par conséquent huit heures plus tard.

Ce fut le signal d'un arrêt immédiat de la vie normale. Dans les villes comme dans les campagnes, fonctionnaires, employés, ouvriers, cultivateurs, commerçants, tous ceux qui devaient rejoindre immédiatement leur corps, quittaient aussitôt leurs occupations. Les omnibus, les tramways, les voitures regagnaient leurs dépôts. Sur les chemins de fer qui, conformément à la loi, passaient aussitôt sous la direction de l'autorité militaire, des trains de marchandises étaient déchargés en cours de route et les wagons dirigés sur les gares de concentration.

Certes, partout l'agitation était grande ; la transition de la vie normale à l'état de choses créé par la mobilisation était brusque ; l'organisme immense qu'il s'agissait de mettre en mouvement était d'une extrême complexité et le fonctionnement n'en avait jamais été expérimenté. Néanmoins, nulle part, il n'y eut ni désarroi ni confusion.

Pendant les journées qui suivirent, la suspension de la vie habituelle fut presque complète. Le télégraphe et le téléphone ne fonctionnaient pas. Les transports commerciaux des chemins de fer étant à peu près, sinon entièrement, arrêtés par les transports militaires, la poste ne fonctionnait guère davantage. Le ravitaillement de la population civile s'opérait difficilement et dans des proportions restreintes. La réquisition des chevaux, des voitures, des chariots, immobilisait dans les gares et les entrepôts les stocks de marchandises. Tout ce qui, en temps ordinaire, s'accomplissait avec tant d'aisance que, le plus souvent, on ne se rend même pas compte de la multiplicité des rouages mis en mouvement, devenait impossible, ou ne pouvait, à tout le moins, s'accomplir qu'au prix

des plus grands efforts et aussi d'une bonne volonté et d'une ingéniosité dont les femmes donnèrent, en toute simplicité, d'admirables exemples.

L'époque où la guerre commençait est une de celles où la vie agricole est la plus active. Il faut rentrer les récoltes et commencer à préparer la terre pour la saison suivante. Les hommes que la mobilisation n'appelaient pas immédiatement sous les drapeaux consacraient leurs derniers jours de liberté à ce travail que ralentissait la pénurie de la main-d'œuvre et des moyens de transport. La difficulté s'aggravait à mesure que la mobilisation enlevait, chaque jour, à leurs travaux un contingent d'hommes dans la force de l'âge et le moment vint où il ne resta pour achever cette besogne, qui occupe environ le tiers de la population française, pour faire les vendanges, les labours, les ensemencements, que les femmes, les enfants et les hommes que leur âge ou des infirmités rendaient impropres au service militaire et qui ne disposaient pour leur travail que de moyens de fortune, souvent bien défectueux.

Pour compléter cette très rapide esquisse de l'état économique que créait la guerre, il faut ajouter que l'industrie se trouvait complètement désorganisée et que, si les commerces d'alimentation et quelques commerces spéciaux répondant à des besoins militaires parvenaient péniblement à fonctionner, tout le reste du commerce intérieur était suspendu, le premier effet de la guerre étant de réduire les consommations au minimum et d'inciter chacun à conserver par devers lui du numéraire disponible, en prévision de toutes les éventualités.

Quant au commerce extérieur, il était immédiatement paralysé par des entraves de toute nature. Non seulement les moyens de transport faisaient défaut, tout le matériel des chemins de fer étant employé par la défense nationale, mais la main-d'œuvre manquait dans les ports pour le chargement et le déchargement des bateaux. L'envahissement de la Belgique donnait à nos voisins bien d'autres préoccupations que de faire du commerce et coupait notre principale voie de communication avec la Hollande. Les relations commerciales avec l'Allemagne et l'Autriche étaient supprimées en fait bien avant d'être interdites par le décret du 27 septembre. Nos communications avec la Russie par les Dardanelles, avec l'Angleterre, avec nos colonies et les pays d'outre-mer restaient libres, les océans ayant été rapidement purgés des corsaires allemands. Mais c'était bien au commerce ordinaire qu'il s'agissait d'affecter ces grandes lignes maritimes ! Il fallait amener de l'Inde, de l'Australie, du Canada, de l'Afrique, les soldats du droit unaniment soulevés d'une même indignation et d'un mépris égal contre les contempteurs du droit et contre la kultur qui prétend asservir le monde par la terreur et la violence. Il fallait amener des chevaux, du bétail, du blé, des munitions, des vivres, du charbon, tout ce que l'industrie produit en temps ordinaire, et dont la production était arrêtée soit par la pénurie de main-d'œuvre, soit par l'envahissement des régions productrices.

Qu'une guerre jette dans le monde entier une perturbation complète, rompant toutes les relations habituelles, en créant d'autres, contraignant partout le commerce et l'industrie à bouleverser leurs méthodes, leurs fabrications, à pourvoir brusquement à des besoins imprévus, tandis que les besoins normaux disparaissent, c'est un fait sans précédent dans l'histoire. Quand le temps sera venu de philosopher, les événements actuels fourniront une occasion unique de dissenter sur la multiplicité des liens qui unissent des hommes qui s'ignorent les uns les autres, sur la complexité d'une organisation économique qui fonctionne habituellement avec assez de souplesse et de régularité pour que les secousses soient rares et presque insensibles, sur la solidarité de fait qu'ont établie entre les nations les plus éloignées les deux grands facteurs du progrès moderne, la vapeur et l'électricité.

Dès maintenant, ils ont révélé à une foule de gens qui ne s'en doutaient pas que, dans ce mécanisme immense, aucun rouage n'est indépendant, que tous s'engrènent les uns dans les autres et que le dérangement de l'un a des répercussions plus ou moins rapides mais inévitables sur le fonctionnement de l'organisme entier.

Quand, dans les derniers jours de juillet, la situation s'aggravait d'heure en heure, le gouvernement français fut conduit à prendre des mesures de circonstance qui répondaient à des nécessités mais qui avaient un caractère exceptionnel et contraignaient à peu près toutes la marche normale des choses.

Le premier symptôme de l'inquiétude publique est l'affluence des déposants aux guichets des caisses d'épargne pour retirer leurs fonds. Cette petite épargne est particulièrement impressionnable ; il lui est parfois arrivé de s'émouvoir de rumeurs injustifiées ; quelle panique n'allait pas provoquer

l'imminence d'une grande guerre ? La première mesure que prit le gouvernement fut de limiter, par le décret du 30 juillet 1914, à 50 francs par déposant et par quinzaine le maximum des remboursements.

Il est intéressant de noter qu'en fait la panique ne se produisit pas. Assurément, le chiffre des retraits de fonds fut élevé, les hommes qui s'apprêtaient à partir ayant des besoins d'argent exceptionnels. Mais l'excédent des retraits sur les versements ne fut pour le mois d'août que de 56 millions et demi, dont 26 millions pour la première décennie. Pour l'année 1914 entière, l'excédent des retraits sur les versements dans les caisses d'épargne privées ne dépassa pas 127 millions et demi sur un total de dépôts de plus de quatre milliards. La proportion est de 3,10 0/0. En 1870-71, elle avait été de 21 0/0. M. le baron G. Cerise, président de la conférence générale des caisses d'épargne de France, était donc pleinement fondé à écrire récemment : « Aux heures les plus graves et les plus tragiques, l'épargne française représentée par huit millions de déposants n'a pas cessé d'avoir la foi la plus entière dans les institutions auxquelles elle était allée librement confier le fruit de ses économies ».

A la caisse nationale d'épargne, l'excédent des retraits dans les six derniers mois de 1914 a été de 108 millions, soit 6 0/0 du chiffre des dépôts et, à la caisse d'épargne postale, il a été, pour les cinq premiers mois de la guerre, de 64 millions.

Ces chiffres montrent que, même au moment de l'avance allemande, la France n'a connu ni découragement ni terreur.

Un soin urgent était d'assurer l'alimentation et de constituer des réserves de subsistances. Il s'imposait d'autant plus que la récolte était médiocre, qu'elle n'était pas achevée et qu'il était à craindre qu'une partie en fût perdue. Par des décrets du 31 juillet et du 2 août, les droits de douane sur les importations de céréales, de grains de toute nature, de farines, de pommes de terre, de viandes fraîches, salées, frigorifiées, furent supprimés, ce qui prouve éloquemment que le régime protecteur, auquel certains attribuent la vertu de répandre la richesse et l'abondance, n'est bon qu'à raréfier les produits et à en relever artificiellement le prix. En même temps que les portes étaient ouvertes toutes grandes à l'importation, d'autres décrets les fermaient rigoureusement à l'exportation de toutes les denrées alimentaires et d'un grand nombre d'autres produits. Loin que ces interdictions soient le corollaire logique de l'abaissement des barrières à l'importation, Bastiat a démontré jadis qu'elles étaient de nature à faire obstacle aux envois du dehors. La démonstration subsiste, réserve faite de l'interdiction du commerce avec les puissances ennemies, laquelle ne fut prononcée que par le décret du 27 septembre. Mais il ne faut pas demander aux Pouvoirs publics de lire Bastiat.

La tension était arrivée à son point culminant au moment de l'échéance de fin de mois. Déjà, dans les jours précédents, les banques, pour répondre aux demandes de remboursement de dépôts de leurs clients, avaient dû faire réescompter par la Banque de France une partie des traites en leur possession. Il était évident qu'elles ne pouvaient pas faire au commerce les facilités qu'elles lui donnent couramment et que même des maisons très importantes seraient hors d'état de faire face à leurs engagements du 31 juillet. Un premier décret du 31 juillet prorogea de trente jours les valeurs négociables venant à échéance avant le 15 août. La loi du 5 août 1914 autorisa le gouvernement à renouveler cette prorogation et à l'étendre aux chèques et à tous autres instruments de crédit. Une série de décrets l'a en effet renouvelée par périodes successives de trois mois (1). La conséquence de ces mesures, dont la nécessité n'est pas contestable, fut que le portefeuille commercial de la Banque de France passait, du 27 juillet au 1^{er} août, de un milliard 583 millions à trois milliards 41 millions et qu'après deux mois de guerre, le 1^{er} octobre, il atteignait quatre milliards 476 millions. Depuis lors, d'importants remboursements ont été effectués. Le 24 décembre 1914, le compte des effets prorogés était descendu à trois milliards 478 millions et, le 29 juillet 1915, à deux milliards 140 millions.

A la Bourse, la liquidation de fin juillet était ajournée et, par suite, les sommes placées en report se trouvaient comprises dans le moratorium des échéances. D'importants capitaux se trouvaient, là encore, immobilisés.

Le décret du 29 août donnait aux sociétés régies par les lois françaises, aux départements, aux communes, aux établissements publics la faculté

(1) MM. Gaston Griolet, Charles Vergé et Henri Bourdeaux ont réuni dans une publication : *Guerre de 1914*, les documents officiels, textes législatifs et réglementaires édités depuis le 31 juillet 1914. In-12. Librairie Dalloz Paris.

de suspendre le remboursement de leurs actions et de leurs obligations et le paiement des lots y afférents. Non seulement cette faculté était accordée, mais le gouvernement invitait les Compagnies de chemins de fer à ajourner le remboursement de leurs obligations, ce qui entraînait la suppression de tout acompte sur le dividende aux actionnaires, aucune rémunération ne pouvant être attribuée au capital-actions tant que le service des obligations, intérêt et amortissement, n'est pas assuré.

Un autre décret, renouvelant la prorogation des échéances, maintenait à 250 francs mais portait à 20 0/0 du surplus le maximum fixé à 5 0/0 par le décret du 1^{er} août des retraits de fonds que les déposants pouvaient effectuer sur leur compte créditeur dans les banques et établissements de crédit et de dépôt, y compris les sommes retirées depuis le 2 août.

Les Compagnies d'assurances se trouvaient, dès le 1^{er} août, comprises dans cette prorogation générale des échéances avant que leur situation fût réglée par le décret du 27 septembre. Si, même à défaut de paiement par l'assuré, le contrat restait valable, les compagnies, de leur côté, ajournaient le paiement des sinistres et des rentes viagères.

La question des loyers ne fut abordée que par le décret du 14 août, qui fut remanié par une douzaine de décrets ultérieurs. Ce décret prorogeait de 90 jours le paiement des loyers inférieurs ou égaux à 1.000 francs par an à Paris et suivant une proportion décroissante suivant le chiffre de la population des villes et communes. Cette prorogation s'appliquait aux loyers venant à échéance jusqu'au 1^{er} octobre ainsi qu'aux loyers payables d'avance et aux locations en garni.

Seules, la rente et les valeurs de l'Etat français n'étaient pas touchées par ce moratorium général qui suspendait tous les paiements et toutes les recettes. Naturellement les lois et décrets ne visaient pas les emprunts d'Etats et de villes, ni les valeurs industrielles étrangères. Beaucoup de ces valeurs furent régulièrement payées à l'échéance mais, s'il n'y a guère de capitaux français engagés dans des entreprises allemandes, il n'en est pas de même en Autriche-Hongrie. Emprunts de villes, chemins de fer, affaires industrielles ont sollicité l'épargne française que la perspective de placements avantageux a séduite. Il est presque superflu de dire que si l'espoir subsiste de retrouver un jour ces capitaux, le paiement des intérêts actuels est ajourné à une époque indéterminée.

Toutes les mesures prises à cette première heure, et dont nous venons de rappeler les principales, concouraient à arrêter d'une façon complète toute la vie économique du pays. Prises hâtivement pour répondre à des besoins aussi urgents qu'inopinés, elles ne pouvaient avoir qu'un caractère transitoire. Elles laissaient toutes choses en l'état jusqu'au moment où on aurait eu le temps d'assurer la mobilisation et la défense nationale, ce qui était le plus pressé, et ensuite d'aviser aux mesures que les circonstances commanderaient ou permettraient. L'improvisation même de ces premières mesures, leur but strictement suspensif montrent bien que, loin d'avoir voulu la guerre, comme l'Allemagne le prétend, loin d'avoir contraint l'Allemagne à la faire à l'heure choisie par nous, la guerre nous a surpris sans que rien fût préparé chez nous en vue de cette éventualité.

Non seulement il fallait pourvoir à ces besoins ; mais le gouvernement avait à régler immédiatement des questions financières et certaines questions relatives à l'organisation militaire. Un décret du 2 août ouvrait au ministre de la Guerre un crédit extraordinaire de 204.275.344 francs applicable aux dépenses non renouvelables motivées par la loi de trois ans. Un autre concernait les réquisitions, d'autres s'appliquaient au mode de paiement des chevaux, voitures, etc., réquisitionnés, aux conditions de cumul de la solde militaire avec les traitements civils, aux délégations de solde.

Les Chambres étaient convoquées en session extraordinaire le 4 août. Dans l'unique séance, la « séance historique » qu'elles tinrent, après la lecture du message du Président de la République et de la déclaration du gouvernement, elles adoptèrent plusieurs lois régularisant les décrets rendus les jours précédents ; elles en votèrent une élevant « provisoirement à douze milliards » le chiffre des billets que la Banque de France était autorisée à émettre, établissant le cours forcé de ces billets et approuvant des conventions passées entre le ministre des Finances et la Banque en 1911 et tenues secrètes depuis lors. Une autre loi régla la question des allocations aux familles des hommes appelés sous les drapeaux. Une autre encore donna au gouvernement l'autorisation d'ouvrir par décret, jusqu'à la cessation des hostilités, tous les crédits supplémentaires et extraordinaires nécessaires aux besoins de la Défense nationale.

En vertu de cette loi, un décret du 13 août ouvrit aux ministres des Affaires étrangères, de la Guerre, de la Marine et de l'Intérieur des crédits s'élevant à 2.753.955.866 francs sur lesquels 14.900.000 francs pour secours et dépenses concernant les réfugiés et évacués des régions enva-

hies. Un autre décret du 1^{er} septembre ouvrait des crédits supplémentaires et extraordinaires s'élevant à 922.259.750 francs.

Le 27 août, un remaniement ministériel se produisit. Le portefeuille des finances était confié à M. A. Ribot, celui de la justice à M. A. Briand, celui des travaux publics à M. Marcel Sembat ; M. Augagneur était remplacé à l'instruction publique par M. Albert Sarraut et passait à la marine. M. Millerand était nommé ministre de la Guerre, M. G. Doumergue ministre des Colonies, M. Bienvenu-Martin ministre du Travail et M. Jules Guesde ministre sans portefeuille.

A ce moment, la situation militaire était très compromise. Les armées allemandes avançaient avec rapidité ; les populations du Nord et de l'Est refluaient vers l'Ouest et le Midi en tel nombre que les chemins de fer, déjà surchargés par les transports de troupes et de matériel militaire, parvenaient à peine à les évacuer. Dans la seule journée du 3 septembre, la Compagnie d'Orléans avait à expédier, par la gare du quai d'Orsay, 50.000 voyageurs de grand parcours.

En présence des éventualités qui menaçaient Paris, un décret du 2 septembre ordonna le transfert provisoire à Bordeaux de la Banque de France dont l'encaisse avait été préventivement mise en sécurité. Le Gouvernement, les Chambres, une grande partie des services administratifs, le corps diplomatique se transféraient également à Bordeaux dans la soirée du 2 septembre.

La bataille de la Marne, du 5 au 13 septembre, vint heureusement changer le cours des événements et rendre plus grande que jamais la confiance que la France n'avait cessé d'avoir, même aux heures les plus douloureuses, dans le triomphe final du droit et de la civilisation. Mais il apparaissait dès lors que la lutte serait longue et que, quelle que fût l'importance du rôle des armes, les questions de finances et de ravitaillement avaient à jouer un rôle essentiel dans cette « guerre d'usure » où la victoire serait à celui des adversaires qui pourrait « tenir » le plus longtemps.

Le premier soin du nouveau gouvernement avait été de prendre les mesures que comportait la situation militaire. Dès son arrivée à Bordeaux, il prit une série de décrets supprimant les droits de douane sur le bétail vivant et sur divers produits, instituant un service chargé de concourir au ravitaillement de la population civile en facilitant l'importation et la répartition des denrées alimentaires, et autorisant le ministre des Finances à faire aux chambres de commerce les avances destinées à l'achat, à l'importation ou à la répartition des blés et farines nécessaires à l'alimentation publique pendant la durée des hostilités.

Une des rares mesures financières prises en août avait été de stimuler par une prime les souscripteurs de l'emprunt 3 1/2 0/0 émis en juillet à devancer l'époque des versements partiels. En raison des circonstances politiques aussi bien que des conditions d'émission, cet emprunt avait faiblement réussi. Sur le montant total de l'emprunt, s'élevant à 805 millions, le Trésor n'avait encaissé, au commencement de septembre, que 380 millions environ. Une partie du second terme n'avait pas été payée à l'échéance et il était à craindre que les deux derniers versements, échéant le 16 septembre et le 16 novembre, ne fussent encore que partiellement effectués. Un décret du 11 septembre décida que les titres libérés aux époques normales seraient admis au prix d'émission de 91 francs pour la libération des souscriptions de rentes ou d'obligations à court terme que l'Etat émettrait avant le 1^{er} janvier 1917. C'était un avantage assez considérable pour régulariser les paiements.

Mais ce n'était qu'une ressource assez faible ; le Trésor avait de grands besoins et il ne pouvait demander à la Banque de France seule les sommes qui lui étaient nécessaires. En temps ordinaire, il est facile au ministre des Finances de placer, par grosses coupures, les bons du Trésor que les lois de finances l'autorisent à émettre dans une clientèle spéciale, composée d'établissements de crédit, de banques et de chambres de commerce. Mais, par suite des mesures moratoires et de l'arrêt complet des affaires, ces établissements n'avaient pas de disponibilités. Le décret du 13 septembre autorisa le ministre des Finances à émettre dans le public, par coupures de 100, 500 et 1.000 francs, des « Bons de la Défense Nationale » à échéance de trois et six mois et d'un an, avec cette clause qu'ils seront admis, avec droit de préférence pour la libération des souscriptions à tous emprunts futurs.

Le décret du 27 septembre régla la question des relations commerciales avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Ce décret, complété par celui du 29 septembre relatif aux assurances contre les accidents et sur la vie, par la loi du 4 avril 1915 et, en ce qui concerne la propriété industrielle, les brevets et les marques de fabrique, par la loi du 27 mai 1915, interdit tout commerce avec les sujets des deux empires et les personnes y résidant. Il déclare « nul et non avenu, comme contraire à l'ordre public » tout acte ou contrat passé soit en

territoire français ou de protectorat français par toute personne, soit en tout lieu par des Français ou des protégés français avec des sujets des deux empires ou des personnes y résidant. Il fait défense aux sujets des deux empires de se livrer directement ou par personne interposée à tout commerce sur territoire français ou de protectorat français.

Les interminables listes de mise sous séquestre des établissements industriels et commerciaux et des biens meubles et immeubles des Austro-Allemands que publie le *Journal officiel* montrent le développement qu'avait pris chez nous l'envahissement germanique.

De nouveaux crédits supplémentaires ou extraordinaires furent ouverts par décret du 4 octobre. Ils s'élevaient à 954.958.413 francs dont la majeure partie était affectée au ministère de la Guerre. Sur le reste, dix millions étaient prévus pour dépenses d'entretien des personnes sans moyens d'existence évacuées des places fortes et des étrangers évacués sur certaines régions de l'intérieur et un million pour secours d'extrême urgence dans les départements atteints par les événements de la guerre.

Vers la fin d'octobre, toute éventualité d'un retour offensif de l'ennemi dans les régions libérées par la bataille de la Marne et par les légers progrès que nous avons faits depuis lors semblait écartée. Personne ne pouvait plus se refuser à admettre que la guerre serait longue. Grâce à une bonne volonté et à une énergie générales, une reprise, certes bien faible encore, des affaires se produisait. La tâche du gouvernement était de la faciliter en adaptant aux conditions nouvelles les mesures suspensives prises au début de la guerre et dont le maintien paralysait toute activité économique.

Le décret du 27 octobre, tout en prorogeant pour une nouvelle période de deux mois l'échéance des valeurs négociables souscrites avant le 4 août, autorisait, sous certaines réserves et dans des conditions déterminées, le porteur à en réclamer le paiement au principal débiteur. Il renouvelait aussi, pour deux mois, les délais accordés pour la délivrance des dépôts, espèces et soldes créditeurs dans les banques ; mais il portait le maximum des retraits à 1.000 francs et à 40 0/0 du surplus en novembre, à 50 et même 75 0/0 en décembre.

Mais les délais accordés antérieurement pour le remboursement des obligations, la délivrance des lots, le paiement des coupons, dividendes et intérêts furent étendus aux titres venant à échéance avant le 1^{er} janvier 1915. Or, les titres ainsi visés, emprunts de villes, obligations foncières, valeurs industrielles telles que les actions et obligations de chemins de fer représentent une part considérable des placements de l'épargne. Beaucoup des titres de ces entreprises sont, d'autre part, classés dans le portefeuille d'autres entreprises. Ce sont donc bien des centaines de millions qui se trouvaient encore maintenues hors de la circulation et qui n'y rentrèrent progressivement que dans le premier trimestre de 1915.

A cette même date du 27 octobre, un décret autorisait le ministre des Finances à ouvrir un compte d'avances à des gouvernements ou établissements étrangers et à imputer au débit de ce compte une somme de 340.500.000 francs ainsi répartie : gouvernement belge, 250 millions ; gouvernement serbe, 90 millions ; banque du Monténégro, 500.000 francs. Un décret du 20 novembre ajoutait à ce compte une avance de 20 millions au gouvernement hellénique.

Les mesures prises pour remettre en circulation une partie des capitaux immobilisés par le moratorium, les améliorations progressives apportées aux moyens de transport, l'utilisation plus complète de la main-d'œuvre disponible, l'accoutumance de la population à une situation dans laquelle elle avait été jetée inopinément et dont la soudaineté l'avait surprise, la volonté générale de ne pas s'engourdir dans la torpeur concoururent à accélérer, dans les derniers semaines de 1914, une reprise de la vie économique. La Banque de France s'employa de son mieux à la secourir. Dans une circulaire du 24 novembre aux directeurs des succursales, le gouverneur, M. G. Pallain, faisait ressortir que le crédit de la Banque avait surmonté la crise redoutable du début, que son billet « indiscutablement et pleinement garanti par une réserve métallique intacte et par des opérations de crédit sincères et mesurées » faisait prime sur tous les marchés du monde et il appelait l'attention de ses collaborateurs sur la nécessité « de seconder les efforts faits pour assurer le maintien et le développement de l'activité économique » après avoir rappelé que la Banque n'avait cessé de donner son concours aux entreprises commerciales et industrielles que la mobilisation laissait en état de fonctionner, il ajoutait que l'extension des opérations commerciales serait certainement favorisée par le développement progressif d'escomptes nouveaux et il apportait de sérieuses atténuations au régime alors en vigueur. De même, la limitation des prélèvements sur les titres déposés était considérablement élargie. M. Pallain rappelait encore

que, grâce au maintien et à l'extension des relations de la Banque avec ses correspondants à l'étranger, les effets sur un grand nombre de pays, parmi lesquels l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, le Canada, les Etats-Unis, pouvaient être admis à l'encaissement et à l'escompte. Il recommandait enfin aux directeurs des succursales de contribuer de tout leur pouvoir au succès du placement des bons de la Défense nationale et il les informait que sur ceux de ces bons à échéance de six mois ou d'un an, il pouvait être fait des avances, dans la proportion de 80 0/0 de leur valeur nominale et que ceux dont la date d'échéance ne dépassait pas trois mois pouvaient être escomptés.

De cette fin d'année, les mesures les plus importantes concernant les finances publiques sont le décret du 7 novembre autorisant la ville de Paris à émettre 120 millions de francs de bons municipaux d'une durée d'un an et admis, avec droit de préférence, pour la libération des souscriptions aux emprunts futurs de la ville et les décrets des 8 et 12 novembre et 8 décembre ouvrant des crédits supplémentaires et extraordinaires s'élevant ensemble à 1.804.398.272 francs.

Bien que, depuis la bataille de la Marne, aucun retour offensif n'eût permis à l'ennemi de reprendre un pouce du territoire d'où nous l'avions refoulé, le gouvernement était resté à Bordeaux. C'était assurément un acte de prudence ; mieux valait ne pas rentrer à Paris que d'avoir à en repartir ; mais cela entretenait quelque incertitude dans l'opinion publique qui pouvait ne pas se croire définitivement à l'abri d'une menace d'invasion.

Le 16 décembre, le gouvernement se réinstalla à Paris, ne laissant, provisoirement, que quelques services à Bordeaux. Il était nécessaire que les Chambres tinssent une session avant la fin de l'année pour autoriser la perception des impôts, aviser aux mesures financières à prendre pour l'exercice qui allait s'ouvrir et régulariser les crédits ouverts en leur absence. Cette session, ouverte le 22 décembre, fut close le 23. Il ne pouvait s'agir, vu les circonstances, de présenter, de discuter, de voter un budget savamment construit, où les recettes fussent en parfait équilibre avec les dépenses, mais bien de mettre à la disposition du gouvernement les ressources utiles pour assurer le fonctionnement des services publics et la continuation de la lutte. L'heure du règlement de compte viendra plus tard ; il y aura une liquidation à faire.

Le projet présenté par M. Ribot et devenu la loi du 26 décembre ouvrit aux ministres des crédits provisoires s'élevant au total de 8.825.264.407 francs et applicables au premier semestre de 1915. Parmi les dispositions diverses de cette loi, il convient de retenir celle qui ajourne au 1^{er} janvier 1916 l'entrée en vigueur des textes concernant l'établissement d'un impôt général sur le revenu et celles qui, en attendant le vote d'une loi spéciale sur le droit à la réparation des dommages matériels résultant des faits de guerre, consacrent le principe de ce droit par l'inscription d'un premier crédit de 300 millions « pour les besoins les plus urgents ».

Cette loi avait fixé à 2.500 millions de francs la limite d'émission des bons de la Défense nationale. Le 10 février, une seconde loi l'élevait à 3.500 millions de francs. Elle était portée à 4.500 millions par la loi du 27 mars et enfin à six milliards par celle du 18 mai. Cet empressement du public à verser pour la défense nationale plus d'argent qu'il ne lui en est demandé, à contraindre le ministre des Finances à élever constamment la limite des émissions autorisées n'est pas le moins éloquent symptôme de la confiance de la nation dans l'issue de la lutte et dans la prospérité d'un avenir enfin libéré de la menace germanique.

Dès les premiers jours de la guerre, en vertu des pouvoirs conférés par l'état de siège, des mesures avaient été prises pour lutter contre l'alcoolisme ; l'une des principales avait été l'interdiction de la vente de l'absinthe et des boissons similaires. Mais ce n'était qu'une mesure de circonstance. Le décret du 7 janvier interdisant « la vente en gros et au détail ainsi que la circulation de l'absinthe et des liqueurs similaires » ne la rendit pas définitive puisqu'il devait être ratifié par les

Chambres ; mais il préparait cette solution définitive devant laquelle le Parlement hésitait depuis longtemps en le mettant en présence d'un fait accompli avec l'approbation à peu près générale de l'opinion publique. Les Chambres acceptèrent, du reste, de bonne grâce la pression faite sur elles. Aux interdictions portées par le décret du 7 janvier, la loi du 16 mars joignait celle de la fabrication, et celle du 29 mars ouvrit un crédit de 14.800.000 francs pour indemniser les cultivateurs de la perte de leur récolte et pour rembourser aux débiteurs les droits payés par eux au profit du Trésor ou des communes.

L'exode général des Austro-Allemands dans les derniers jours qui précéderent l'ouverture des hostilités, l'internement de ceux qui restaient dans des lieux de concentration, l'interdiction légale de toute relation avec les sujets des puissances ennemies semblaient avoir résolu la question de la présence des étrangers « indésirables ». Elle aurait été résolue avec toute nation loyale et droite. Mais la duplicité et l'esprit cauteleux des Allemands avaient pris soin de l'embrouiller. Une loi d'Empire de 1907, dite « loi Delbrück » du nom du ministre qui la présenta, avait décidé que, en se faisant naturaliser dans un pays étranger, un Allemand ne perdait pas nécessairement, *ipso facto*, la nationalité allemande. Il la conservait moyennant l'accomplissement de quelques formalités très simples. Procédé commode pour surprendre la confiance des personnes avec lesquelles cet Allemand entrait en relations, pour pratiquer l'espionnage, pour conduire, sans éveiller l'attention, bien des opérations louches. Cette loi aurait dû avoir pour conséquence immédiate, à l'étranger, le rejet de toute demande de naturalisation d'un sujet allemand. Il fallut la guerre pour révéler les dangers de cette loi perfide à laquelle la loi du 7 avril 1915 répondit tardivement en prescrivant la révision des naturalisations accordées à des sujets ou anciens sujets de puissances ennemies et la déchéance des naturalisés jugés indignes. C'est une œuvre d'épuration à la bonne et régulière exécution de laquelle il faudra continuer de veiller même après la guerre.

Le premier semestre de 1915 a été moins abondant que les mois précédents en mesures exceptionnelles destinées à parer à des nécessités également exceptionnelles. Les dispositions relatives aux échéances antérieures au 4 août 1914 et aux loyers ont été renouvelées. Mais partout il s'est produit un tassement. La nation a pris vaillamment son parti de la situation ; elle s'est appliquée à s'y adapter le mieux qu'elle a pu. Quand un appel lui a été adressé pour se démunir de ses réserves d'or, elle y a répondu avec empressement et depuis le 27 mai, elle n'a cessé de l'échanger soit contre des bons de la Défense nationale, soit contre les obligations de la Défense nationale créées par la loi du 10 février et remboursables en 1925, soit contre des billets de banque dont le décret du 11 mai a porté la limite d'émission à quinze milliards.

La loi du 29 juin a ouvert aux ministres des crédits provisoires s'élevant à 5.623.626.973 francs, applicables au troisième trimestre de 1915. Les crédits ouverts avant le vote de cette loi, depuis le 1^{er} août 1914, s'élevaient à vingt-deux milliards.

Comme le faisait remarquer M. A. Ribot dans l'exposé des motifs, la progression des dépenses n'a cessé de s'élever depuis le début de la guerre. L'augmentation est, pour la presque totalité, afférente aux dépenses de la guerre et de la marine, ce qui s'explique par l'importance croissante des effectifs et des moyens d'action mis en œuvre, ainsi que par l'extension des opérations dans le Levant.

Les dépenses militaires proprement dites, y compris les crédits applicables au troisième trimestre 1915, représentent un total de 10 milliards 238 millions.

Parmi les autres charges supplémentaires, une des principales est le service de la dette publique. Depuis quarante ans, bien que notre politique financière n'ait pas toujours été aussi prudente qu'il aurait été désirable, notre effort persévérant avait été sinon d'amortir l'énorme capital de plus de trente milliards de notre dette perpétuelle, du moins de diminuer par des conversions successives

la charge annuelle que le paiement de la rente impose à nos budgets et nous étions parvenus à réduire cette charge annuelle à un milliard 300 millions pour le service de toute notre dette publique, perpétuelle, amortissable et viagère. Du 1^{er} Août 1914 au 1^{er} Octobre 1915, le service de la dette publique aura exigé une dépense de 1.427 millions, dans laquelle se trouve, il est vrai, confondu le paiement des arrérages de notre dette normale. Bien que déjà sensible, l'écart n'est donc pas encore très considérable. Mais c'est à peine si le premier coupon des bons et obligations de la défense nationale arrive à échéance. « Le succès ne s'en arrête pas », dit le ministre. Constatation dont nous devons nous féliciter. Les ressources qui se trouvent ainsi mises à la disposition du Trésor sont des ressources certaines, qui inspirent au monde entier, très légitimement, une confiance absolue. Au contraire, si l'Allemagne n'était pas séparée du reste de l'univers, s'il lui fallait offrir en paiement à des étrangers les ressources qu'il lui est déjà bien difficile de se procurer par des emprunts qui ne sont que du papier gagé sur d'autres papiers par des tours de passe-passe dignes d'un escamoteur de foire, toutes les combinaisons artificielles de ses financiers s'écraseraient lamentablement dans un désastre immédiat.

Une autre cause, très lourde, d'aggravation de dépenses réside dans ce que M. Ribot appelle le budget de solidarité sociale. Les allocations aux familles des mobilisés représentent, pour les quatorze premiers mois de guerre, une dépense de plus d'un milliard et demi et les secours divers aux réfugiés et rapatriés absorbent 184 millions et demi. Ce sont des dépenses sur la légitimité desquelles aucune contestation ne saurait être soulevée. La France a une dette envers ceux qui luttent et tombent pour la défendre. Il est de son honneur de ne pas laisser sans ressources les familles que la guerre prive de leur soutien et aussi les infortunés qui ont dû s'enfuir devant les hordes teutones, sans pouvoir, le plus souvent, sauver la moindre épave de leur foyer. Mais il est fâcheux que des abus se produisent et que, parfois, les allocations, les secours de chômage involontaire, tout l'effort d'assistance fait en faveur de ceux qui n'ont pas réussi à se créer des ressources personnelles soient détournés de leur but réel et deviennent une prime et un encouragement à la paresse ou que certains les considèrent comme un supplément de salaire. Quelque faible que soit encore le réveil de l'activité économique, bien des industries ne sont plus dans un état de marasme complet. Les fabrications pour les besoins de l'armée ont ouvert à la main-d'œuvre un très vaste champ d'action. Le chiffre des allocations devrait avoir notablement diminué. Au contraire, il augmente sans cesse. Un contrôle plus exact de la situation des assistés ferait découvrir et permettrait de supprimer des abus.

En face de ces dépenses, il serait bien inutile de placer les chiffres soit des recettes de l'Etat, soit de notre commerce extérieur. Le trouble provoqué par les événements a eu partout sa répercussion. Le recouvrement des impôts est en grande partie ajourné ; certains impôts, comme la taxe sur les opérations de bourse, ne produisent rien, la matière imposable faisant défaut. La suspension des droits de douane, l'arrêt de la plupart des fabriques de sucre et d'alcool, ont enlevé à l'Etat d'importantes ressources. Si nous avons dû augmenter considérablement nos importations de denrées alimentaires et de houille, notre mouvement normal d'échanges a été complètement bouleversé.

C'est une situation qui ne peut prendre fin que lorsque les causes qui la déterminent auront cessé de se faire sentir. Mais les plus grosses difficultés, celles du début, qui pouvaient, de prime abord, paraître insurmontables et jeter dans les esprits un irréparable découragement, ont été peu à peu atténuées ; elles s'aplanissent chaque jour davantage et nous pouvons attendre avec toute confiance l'heure où, la justice immanente ayant triomphé, rien ne viendra plus détourner de leurs œuvres fécondes de progrès et de paix les soldats du droit et de la civilisation.

Georges DE NOUVION.



EN BELGIQUE

S. M. La Reine de Belges visite une tranchée sur le front de Belgique.

L'église de Boesinghe après le bombardement des derniers jours de juin.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

(Suite)

Jeudi 1^{er} juillet 1915.

Canonnades et explosion de mines sur plusieurs points du front.

Au ministère de la guerre français, deux nouveaux sous-secrétaires d'Etat sont appelés : M. Justin Godart, chargé du service de santé, et M. Joseph Thierry, chargé de l'intendance et du ravitaillement des armées.

Vendredi 2 juillet 1915.

Canonnades sur presque tout le front. Echec d'une attaque nocturne de grenadiers allemands sur nos positions du chemin creux d'Ablain-Saint-Nazaire à Angres.

Violente offensive nocturne de l'armée du Kronprinz en Argonne : gaz suffocants, bombes asphyxiantes, jet de liquides enflammés, rien ne manque.

Attaques ennemies repoussées au bois Le Prêtre, au Quart-en-Réserve, à l'Hilgenfirst.

Samedi 3 juillet 1915.

La lutte continue avec opiniâtreté en Argonne. Canonnade sur les Hauts-de-Meuse, à la tranchée de Calonne et sur le front de la Haye, ainsi que dans les Vosges, à la Fontenelle et à l'Hartmannswillerkopf.

Deux offensives allemandes repoussées à l'est de Metzeral.

On apprend qu'une bombe a éclaté au Sénat des Etats-Unis à Washington ; l'Allemand, auteur de cet attentat, a essayé également d'assassiner M. Pierpont Morgan, jugé trop francophile.

Dimanche 4 juillet 1915.

Attaque nocturne au nord d'Arras : l'ennemi qui s'avancit en formations serrées sur les positions françaises du chemin creux d'Angres à Ablain-Saint-Nazaire est repoussé avec de lourdes pertes.

Lundi 5 juillet 1915.

Violent bombardement entre Souchez et le Labyrinthe, suivi de deux contre-attaques ennemies — que nos troupes repoussent.

De Fey-en-Haye à la Moselle (sur un front de 5 kilomètres), au bois Le Prêtre (sur un front d'un kilomètre), violent arrosage de nos positions, bombardement très long et très copieux, — suivi d'une furieuse offensive de l'ennemi sur ses anciennes tranchées conquises par les Français. Les Allemands parviennent à y reprendre pied, mais ne peuvent pas les dépasser.

De la Croix-des-Carmes au hameau du Haut-de-Rieupt, l'offensive ennemie échoue en laissant beaucoup de cadavres allemands sur le terrain.

Mardi 6 juillet 1915.

La gare de Souchez, après avoir fait l'objet d'une lutte acharnée, reste au pouvoir de nos troupes.

Arras et particulièrement la cathédrale sont violemment bombardés. Canonnades et combats de pétards en Argonne.

Sur les Hauts-de-Meuse, l'ennemi se livre



UNE RUE DE BOESINGHE

Ce malheureux village eut l'honneur de tenter la fureur allemande et ses blessures prouvent la force de sa résistance.

à plusieurs attaques violentes et inutiles pour reprendre le ravin de Sonvaux, à l'est de la tranchée de Calonne ; Fey-en-Haye et le bois Le Prêtre, jusqu'à la Croix-des-Carmes, sont bombardés, mais la riposte de l'artillerie française enraye les offensives allemandes.

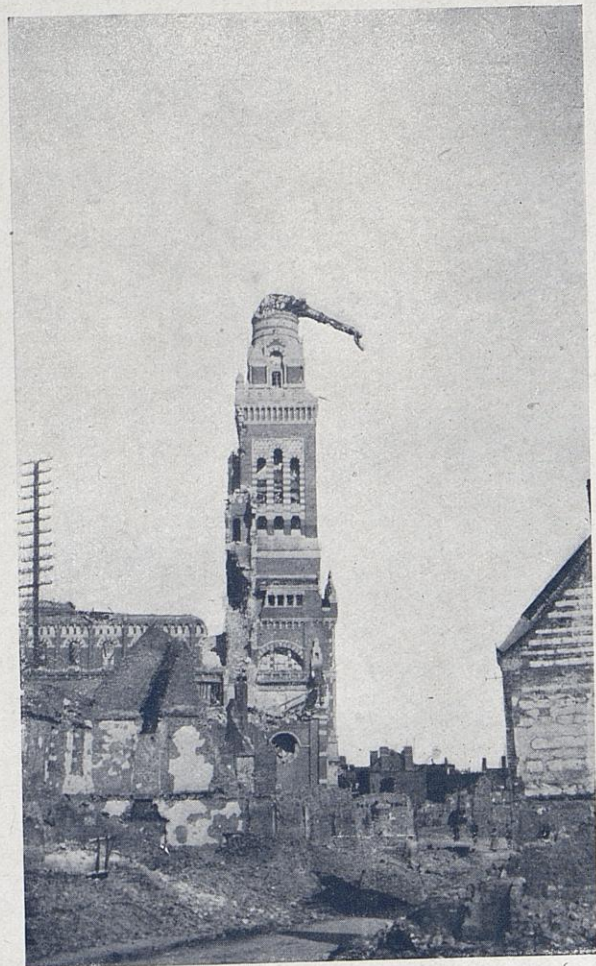
Mercredi 7 juillet 1915.

Arras est bombardé d'une manière continue. A Souchez, à la croupe sud du ravin de Sonvaux, dans le bois Le Prêtre, diverses attaques allemandes sont enrayées.

Violent bombardement nocturne de la région sud-est de Saint-Mihiel, suivi d'une offensive générale allemande sur toute la ligne qui va de la rive droite de la Meuse à la Tête-de-Vache, au sud d'Ailly, en pleine forêt d'Apremont. Sauf à la Vaux-Féry, où il pénètre dans des tranchées françaises, l'ennemi est repoussé partout et subit d'énormes pertes.

Jeudi 8 juillet 1915.

Contre-attaque allemande repoussée par les Anglais à Pilken, en Belgique. Vives actions d'infanterie dans la région d'Arras, entre Angres et Souchez ; au nord de la route de Béthune,



L'église d'Albert (Somme) avec la célèbre vierge démolie par les obus.

des attaques ennemies sont repoussées ; au nord de la station de Souchez, nos troupes enlèvent des tranchées et prennent un canon.

Vendredi 9 juillet 1915.

Combats à la grenade entre Fey-en-Haye et le bois Le Prêtre, et reprise de toutes les tranchées enlevées par les Allemands ces jours derniers.

A la Croix-des-Carmes, attaque ennemie très vive, précédée d'un bombardement par torpilles aériennes et de jets de liquide enflammé ; vigoureuse riposte française ; à quelques éléments de tranchées près, nous gardons toutes nos positions.

Dans les Vosges, dans la région du Ban-de-Sapt, à la Fontenelle, nos troupes chassent l'ennemi de ses anciens retranchements et s'emparent de tous ses ouvrages de défense sur un front de 600 mètres et sur une profondeur de 700 mètres, depuis la Fontenelle jusqu'à la route Lannois-Moyenmoutier, faisant prisonniers 767 hommes de sept régiments différents, une vingtaine d'officiers, des blessés, prenant deux mitrailleuses, des lance-bombes, des munitions et un canon de 37.



DANS LES VOSGES

Les généraux de Pouydraguin (avec le béret des chasseurs) et Tronchet observent une action engagée dans la vallée de la Fecht.

Samedi 10 juillet 1915.

Sur l'Yser, en face de la Maison du Passer, les Belges repoussent une attaque allemande. L'ennemi échoue de même sur tout le front : Un poste d'écoute est enlevé en Champagne aux Allemands ; Sampigny est bombardé par eux.

Le général Gouraud reçoit la médaille militaire.

Dimanche 11 juillet 1915.

Au nord de Souchez, les Allemands sont délogés de quelques éléments de tranchées.

De Nieuport à Ammerzwiller, bombardement intense sur tout le front.

Lundi 12 juillet 1915.

Vives actions autour de Souchez : la première offensive nocturne (obus asphyxiants) est repoussée ; la deuxième attaque remet l'ennemi en possession du cimetière et de quelques ouvrages adjacents ; une contre-attaque française reprend toutes les positions perdues.

En Argonne et en Woëvre, combats acharnés, attaques ennemies repoussées. Près des tranchées françaises de l'Ammerzwiller, l'explosion

d'une mine allemande est suivie d'une attaque que nos troupes repoussent.

Mardi 13 juillet 1915.

Bombes asphyxiantes en Belgique, — obus de gros calibre sur Arras, — vaine attaque ennemie contre le Labyrinthe.

En Argonne, l'armée du Kronprinz reprend l'offensive sur la route de Binarville à Viennele-Château jusqu'à la Haute-Chevauchée : bombardement, tirs de barrage, obus asphyxiants. Il y a cinq régiments du 16^e corps engagés. Contenus sur certains points, repoussés sur d'autres par des contre-attaques françaises, cette offensive coûte très cher à l'ennemi.

Autour de Fey-en-Haye, nos troupes gagnent du terrain.

La gare stratégique installée par les Allemands à Vigneulles-les-Hattonchâtel est bombardée par nos avions.

Mercredi 14 juillet 1915.

Furnes, Oost-Dunkerque, Arras, Soissons subissent de vifs bombardements. Trois civils tués à Arras, graves dégâts à la cathédrale.

La lutte continue très vive en Argonne, contre



A METZERAL

Une de nos tranchées fortifiées devant Metzeral reconquise.



DANS LES VOSGES

Le général Joffre passe en revue et félicite les chasseurs dont la vaillance s'est affirmé dans maints combats sur le versant alsacien des Vosges.

l'armée du Kronprinz; son offensive est brisée, l'avantage est entièrement à nos troupes, qui font la conquête du bois Beaurain.

A Paris, à l'occasion de la fête nationale, translation aux Invalides des cendres de Rouget de l'Isle.

Judi 15 juillet 1915.

Vive action au sud du château de Carleul où nous prenons une ligne de tranchées. Combats au Labyrinthe et à Neuville-Saint-Vaast.

En Argonne, la lutte garde son âpreté. L'ennemi nous reprend le bois Beaurain; nous repoussons des attaques à la Haute-Chevauchée et à Boureuilles ainsi qu'entre Fey-en-Haye et le bois Le Prêtre.

Au congrès socialiste français, on vote une déclaration en faveur de la guerre jusqu'à la victoire.

Vendredi 16 juillet 1915.

Bombardements sur divers points du front: 4.000 obus tombent sur Fontenoy, suivis d'un

coup de main — qui échoue — contre un de nos ouvrages.

Vive attaque ennemie sur Leintrey, précédée d'un copieux bombardement sur toute la ligne française de la forêt de Champenoux à la Vezouze. Nous la repoussons en infligeant de grosses pertes à l'ennemi.

Samedi 17 juillet 1915.

Vive canonnade autour d'Arras, Souchez, Neuville, Roclincourt. Bombardement d'Arras et de Reims. Lutte de mines autour de Troyon.

En Argonne, deux nouvelles attaques ennemies — toutes deux repoussées — s'élancent contre nos positions de Boureuilles.

Sur les Hauts-de-Meuse, nos positions sont violemment attaquées depuis la tranchée de Calonne jusqu'aux Eparges; l'ennemi reprend pied dans ses anciennes positions du ravin de Sonvaux.

En Lorraine, infructueuses attaques ennemies aux tranchées de la forêt du Parroy, au Ban-

de-Sapt et aux fermes Tournies, au nord-ouest du Bonhomme.

Dimanche 18 juillet 1915.

En Belgique, près de Saint-Georges, — en Artois, autour de Souchez, — actions d'artillerie.

Vive action au ravin de Sonvaux que les Français reprennent; une contre-attaque (avec jets de liquide enflammé) est repoussée, et nos troupes font 200 prisonniers.

Lundi 19 juillet 1915.

Bombardement des tranchées belges de Saint-Georges, du village et de l'église de Boesinghe. Attaques allemandes repoussées à Souchez et à Saint-Hubert. Nombreuses attaques ennemies, toutes repoussées, au ravin de Sonvaux. En Lorraine, combats à notre avantage.

Mardi 20 juillet 1915.

Les tranchées françaises de Souchez et de Neuville-Saint-Vaast, les villes de Soissons et de Reims subissent un violent bombardement



TRANCHÉES ENNEMIES AU LABYRINTHE

A gauche : La défense de fils de fer devant les tranchées allemandes.

A droite : Les mêmes tranchées occupées et réorganisées par nos troupes.

Plusieurs vaines attaques ennemies sur la tranchée de Calonne, les Eparges et le bois Le Prêtre.

Mercredi 21 juillet 1915.

Canonnade autour de Souchez et de Neuville-Saint-Vaast. Bombardement de Soissons et de Saint-Dié. En Argonne, l'ennemi s'empare d'un élément avancé de tranchées. En forêt d'Aprémont, il attaque vainement nos positions de la Tête-de-Vache de la Vaux-Féry. Dans les Vosges, sur les hauteurs à l'est de la vallée de la Fecht du nord, nos troupes progressent jusque près de la crête du Linge, après s'être emparées des ouvrages de défense de l'ennemi.

La gare de Conflans-en-Jarnisy est bombardée par des avions français qui détruisent un dépôt de locomotives, chassent trois aviatiks et en abattent un quatrième. La gare de Colmar est également bombardée par nos avions.

Jeudi 22 juillet 1915.

Des avions allemands font une tentative infructueuse de bombardement sur les villages

de Souchez, suivi d'une attaque simultanée sur trois points différents, partout repoussée.

Nos troupes progressent à l'est du Lingekopf et du Schratzmaennele et occupent deux blockhaus ennemis.

Jeudi 29 juillet 1915.

Arras, Soissons, Marie-Thérèse, Fey-en-Haye, Saint-Dié, Thann sont bombardés. Bagatelle et Courtechausse sont « torpillés ».

Les postes allemands des environs de Saint-Hubert et de Malancourt sont minés et sautent par les soins de nos sapeurs.

Les Français occupent un nouveau groupe de maisons au Ban-de-Sapt, au sud-ouest de Launois, — repoussent vigoureusement des attaques allemandes au Barrenkopf, et détruisent une batterie ennemie dans cette région.

Vendredi 30 juillet 1915.

Un avion allemand qui avait lancé, sans résultat, des bombes sur Nancy, atteint par notre artillerie, est obligé d'atterrir entre les tranchées françaises et allemandes. Ceux qui le montaient s'échappent ; l'appareil est capturé.

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS DE JUILLET 1915

Combats en Flandre et dans le Nord.	Combats en Champagne, dans l'Argonne et sur les Hauts-de-Meuse.	Combats dans les Vosges et en Alsace.
<p>1^{er}. — Deux nouveaux sous-secrétaires d'Etat à la Guerre.</p> <p>3. — Une bombe éclate à Washington. — Tentative d'assassinat sur Pierpont Morgan.</p> <p>10 et jours suivants.</p> <p>31. — Compiègne est bombardé à longue distance.</p>	<p>2. — L'armée du Kronprinz reprend l'offensive : gaz asphyxiants.</p> <p>5. — Les Allemands reprennent leurs tranchées au bois Le Prêtre.</p> <p>9. — Tous les gains des Allemands au bois Le Prêtre leur sont repris.</p> <p>13. — Nouvelle offensive de l'armée du Kronprinz.</p> <p>17 et 18. — Vives actions au ravin de Sonvaux.</p>	<p>9. — Dans la région de la Fontenelle, brillant succès de nos troupes.</p> <p>25. — Vive action heureuse au Ban de Sapt. — Prise d'ouvrages fortifiés. — Prisonniers. — Matériel.</p> <p>27 et jours suivants.</p>
<p>(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)</p>	<p>(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)</p>	<p>(Guerre de tranchées, luttes d'artillerie, attaques d'infanterie.)</p>
Durant tout le mois.	Durant tout le mois.	Durant tout le mois.
Reprise d'activité dans tout le secteur d'Arras.		
		Nous progressons sur la Fecht.

et gares de ravitaillement que nous occupons autour du camp de Châlons.

Nos avions bombardent la gare d'Autry, près de Binarville.

Au nord de Munster, la crête du Linge, les carrières du Schratzmaennele et les bois de Barrenkopf sont pris et occupés par les troupes françaises.

Vendredi 23 juillet 1915.

Soissons, Reims, Pont-à-Mousson, la crête du Linge et le Barrenkopf sont bombardés.

Au Ban-de-Sapt l'ennemi canonne les positions qu'il a perdues.

Mardi 27 juillet 1915.

Furnes, Oost-Dunkerque et le col de la Schlucht sont bombardés.

Nous consolidons, sur un front de deux kilomètres dominant la vallée de la Fecht, nos positions du Lingekopf, de Schratzmaennele et du Barrenkopf.

Mercredi 28 juillet 1915.

Vif bombardement nocturne de nos positions

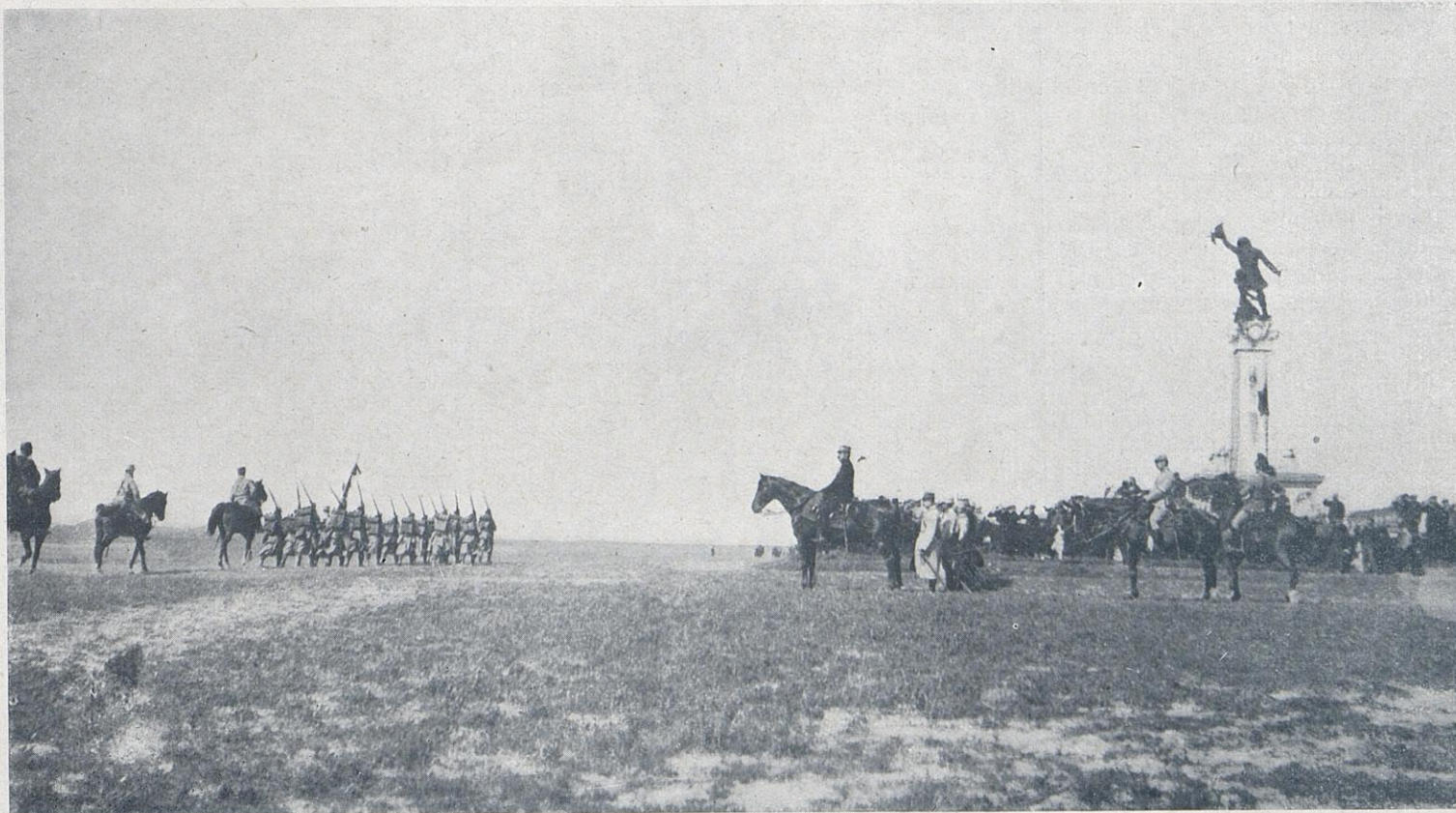
D'autres avions allemands bombardent Saint-Pol-sur-Mer et Gravelines où ils tuent un enfant.

Samedi 31 juillet 1915.

Neuf obus d'une pièce tirant à longue portée tombent sur Compiègne : dégâts minimes.

Bombardement continu des tranchées, de part et d'autre, en Argonne, à la Fontaine-aux-Charmes et au Four-de-Paris.

Vive canonnade au bois Le Prêtre et sur nos positions de la Fontenelle et du village de Metzeral.



LE 14 JUILLET SUR LE PLATEAU DE VALMY

Les troupes du général Berdoulat défilent devant la statue de Kellermann, lui aussi jadis vainqueur à Valmy.

L'ACTION NAVALE. — LES OPÉRATIONS D'UNE ANNÉE DE GUERRE MARITIME

Comme je l'ai expliqué dans le premier fascicule de « Toute la guerre », l'explosion du conflit prenait au dépourvu, à des points de vue très divers, les marines qui allaient se trouver engagées dans la lutte. La flotte allemande commençait ses exercices d'été dans les fjords de Norvège, où il ne lui était pas aisé d'achever ses préparatifs de combat et de compléter ses approvisionnements. Elle savait d'ailleurs que les « Home fleets » anglaises se trouvaient assemblées pour la grande revue du roi Georges V et qu'il ne pouvait plus être question de surprendre la première, la seule qui fût toujours armée au complet. D'autre part, le grand programme de constitution de la flotte impériale n'était pas achevé. Il manquait quelques cuirassés d'escadre et l'on s'apercevait, depuis un an ou deux, d'abord que ce programme ne prévoyait pas assez de grands croiseurs cuirassés pour l'organisation rationnelle de la *guerre du larg* ; ensuite que l'on n'avait pas donné un développement suffisant à la flotte sous-marine, non plus qu'assez d'attention à l'entraînement des quelque vingt-quatre ou vingt-cinq unités de cette catégorie que l'on avait en mains. En somme, la marine allemande n'était pas « au point », tandis que l'armée l'était parfaitement...

La flotte anglaise, je viens de le dire, était réunie et prête à faire valoir le plus incontestable des avantages qui lui appartenaient, celui du nombre. Des raisons de l'ordre exclusivement politique ne lui permirent malheureusement pas de tirer parti d'une situation si favorable à l'offensive brusquée que la Grande-Bretagne pratiquait énergiquement dans les guerres d'autrefois. On vit avec surprise ces belles escadres rester sur la défensive et, au lieu de profiter, pour frapper des coups décisifs, du désarroi de la « Hoch see flotte » qui se hâtait de gagner par la Baltique le canal de Kiel et de s'y enfermer, « prendre position » dans une grande rade défendue de l'Écosse, d'où il ne semble pas que leur gros ait bougé, depuis, autrement que pour des sorties d'exercices et de tir.

Au reste, ni les mouilleurs de mines ne furent employés à fermer les estuaires allemands, ni les flottilles de torpilleurs, pas plus que les sous-marins — qui devaient, plus tard, montrer tant d'audace et d'habileté — ne parurent se soucier d'y pénétrer, alors que la défense n'y était pas encore organisée d'une manière complète. L'adversaire allait résolument mettre à profit les bénéfices que lui laissait cette attitude passive due, je le répète, aux hésitations d'une politique que l'état de l'esprit public en Angleterre, au moment décisif, ne permettait sans doute pas de définir nettement.

Un des résultats les plus saillants de cet état de choses fut l'abandon de la Baltique aux Allemands qui, pour s'en bien assurer la possession, barrèrent aussitôt avec des mines automatiques le Langeland Belt qui fait suite au Grand Belt, tandis que les Danois eux-mêmes fermaient ce dernier détroit, interprétant ainsi d'une façon qui provoque toutes les réserves, les stipulations des traités de 1857.

Quoiqu'il en soit, l'échec du système de guerre dit de la *vis de pression économique* se trouvait en germe dans cet abandon, aussi bien que le succès de la grande campagne des Austro-Allemands en Pologne et en Lithuanie, dans l'été de la présente année. J'ai déjà cité à ce sujet la forte maxime de Napoléon, « il n'y a à compter, à la guerre, que les forces agissantes ! »

L'armée navale française, elle aussi, était prête à l'action. Encore qu'elle fût faible par certains côtés — insuffisance marquée des éclaireurs et des mouilleurs de mines, absolu défaut de *croiseurs de combat*, qu'allait bien mettre en lumière l'incident du « Gœben », mauvaise direction donnée à l'entraînement des sous-marins — elle ne laissait pas de présenter, dans l'ensemble, une force très sérieuse, capable, si on l'employait à propos en lui donnant un objectif digne de sa valeur, d'obtenir les plus intéressants résultats.

Cet objectif, malheureusement, ne put lui être fixé. Au lieu d'agir immédiatement avec la dernière vigueur contre l'arsenal principal d'un adversaire qui était fort éloigné de pouvoir soutenir cette attaque brusquée, les escadres françaises durent s'employer à couvrir, dans la Méditerranée occidentale, le long va-et-vient des transports de troupes d'Algérie en France et de France en Algérie, opération que l'on jugeait menacée par la présence, dans notre mer intérieure, du « Gœben » et du « Breslau ». Lorsqu'on estima tout péril écarté par la rentrée de ces deux bâtiments dans les Dardanelles et que l'armée navale eut licence de pénétrer dans l'Adriatique, le moment favorable était passé. Pola s'était armé de toutes ses ressources ; des champs de mines étaient créés aux bons endroits ; la flotte autrichienne avait été distribuée logiquement suivant des plans bien étudiés d'avance ; enfin la magnifique position maritime des Bouches de Cattaro avait reçu une organisation qui allait lui permettre de défier tous les efforts.

Quant à notre escadre de croiseurs, renforcée de flottilles de contre-torpilleurs et de sous-marins, qui était formée dans le nord, elle avait pour mission de défendre le Pas-de-Calais contre la flotte allemande. C'est une question de savoir si, à la fin de juillet 1914, l'organisation de son service de mouilleurs de mines, encore bien précaire, lui eût permis de s'acquitter d'une tâche d'ailleurs fort difficile. La décision prise, dès le début, par le gouvernement anglais de faire couvrir la Manche par sa flotte nous tirait en tout cas d'embarras ; et ce n'est sans doute pas là le moindre service que nous ait rendu un ministère dont la situation était, à ce moment de crise et d'incertitude, des plus délicates. Dès lors et même à la première heure du conflit, on pouvait se demander s'il n'était pas expédient d'envoyer nos sous-marins dans les estuaires de la mer du Nord où des coups de surprise donneraient peut-être de fructueux résultats. La proposition, suffisamment étudiée, en avait été faite quelques mois avant la guerre. Il ne semble pas qu'elle ait été agréée. D'ailleurs, l'Angleterre tenait à se réserver exclusivement la conduite des opérations navales éventuelles dans les mers du Nord de l'Europe. En fait, bien qu'il y ait eu — M. Winston Churchill l'a affirmé officiellement — dès les premiers jours d'août des sous-marins anglais dans le golfe d'Heligoland, il ne paraît pas qu'il y ait eu de tentative d'attaques, isolées ou concertées, soit sur les forces navales qui pouvaient se trouver au mouillage classique de l'embouchure de l'Elbe, derrière le Medem Sand, entre Cuxhaven et Brunsbüttel, soit sur les grandes écluses de ce dernier port, où débouche le canal maritime Kaiser-Wilhelm. Là encore, les circonstances politiques, et peut-être une sorte de retard dans l'éveil de la mentalité offensive si indispensable à la guerre, privèrent probablement la cause des nouveaux alliés d'un succès dont les conséquences eussent pu être sérieuses.

De la flotte russe, il y a peu de chose à dire, en ce qui touche la première phase des opérations maritimes, justement parce que, dans la Baltique comme dans la mer Noire, nos alliés de l'Est étaient en pleine période de réfection de leurs escadres actives au moment où la guerre éclata. On a même dit que c'était là l'une des raisons — avec l'insuffisance de l'artillerie lourde russe et celle des chemins de fer stratégiques de Pologne et de Lithuanie — de la décision prise, dans la nuit du 27 au 28 juillet 1914, à Potsdam, de brusquer le conflit. Ce qu'il y a de certain, c'est que, privée du secours de la flotte anglaise, à l'exception de deux ou trois sous-marins qui, plus tard, à la vérité, rendirent de grands services, l'escadre russe de la Baltique dut s'estimer heureuse de pouvoir se tenir sur une défensive assez active dans le sud des Îles d'Aland, tandis que celle de la mer Noire n'opérait qu'avec circonspection sur le littoral de l'Anatolie, jusqu'au moment où le *Gœben*, passé avec le *Breslau* sous le pavillon turc, reçut dans une rencontre provoquée par un de ses *raids* offensifs vers Sébastopol ses premières avaries sérieuses.

* *

Pour les alliés de l'ouest et tout particulièrement pour la Grande-Bretagne, l'un des premiers problèmes qui se présentaient au début des hostilités était celui de la protection de leur commerce maritime contre les croiseurs allemands — bâtiments de guerre et grands paquebots rapides, armés en croiseurs auxiliaires — savamment distribués sur toutes les mers, prêts à agir suivant un plan d'ensemble bien combiné et qui, en effet, firent main basse, au premier signal de la T. S. F., sur un bon nombre de bâtiments de commerce.

Toutes mesures étaient si justement prises par l'Amirauté de Berlin — avec des conivences surprenantes chez beaucoup de neutres — les rêts étaient si bien tendus contre la foule désarmée des cargo-boats, les ravitaillements, soit en haute mer, soit sur des points bien choisis de côtes écartées, des croiseurs allemands semblaient se faire avec une telle aisance, une telle régularité, que l'on fut à bon droit surpris de la faible durée des opérations de ces bâtiments et de l'insuccès relatif de la méthode de guerre qu'ils étaient chargés d'appliquer.

C'est que la *guerre du large* ne peut être efficacement soutenue que sous deux conditions essentielles : la première que, sur chaque théâtre d'opérations distinct il existe une base fortifiée de ravitaillement et de réparations au moins provisoires ; la seconde que, s'ils se dispersent nécessairement pour atteindre partout le commerce ennemi, les croiseurs puissent, s'il est nécessaire aussi, se concentrer autour d'un noyau solide constitué par une escadre de grands bâtiments rapides, bien protégés et bien armés. Précisons en disant que si les Allemands avaient eu dans l'Atlantique la possession d'un point central bien aménagé — Punta-Delgada des Açores, par exemple — et une escadre de « Seydlitz » ou « Derfflinger », le commerce anglais et le nôtre eussent subi des pertes considérables et que nos essentielles lignes de communications avec l'Amérique eussent été pour longtemps coupées. Je n'ai pas besoin de dire quelle aurait pu être la gravité des conséquences d'une telle situation.

Que la présence d'une sérieuse force navale fût indispensable, dans l'Atlantique,



TOUS LES FRONTS SUR TERRE ET SUR MER A LA FIN DE JUILLET 1915

pour appuyer et coordonner les opérations des croiseurs détachés, c'est ce que l'Amirauté allemande avait parfaitement compris, car, aussitôt Tsing-Tau du Chan-Toung attaqué par les Japonais, joints aux divisions alliées de la mer de Chine, elle rappela son « escadre de croiseurs », qui eût été inutilement compromise dans le Pacifique tandis qu'elle pouvait rendre de si grands services dans nos mers. Commandée par un habile officier général, le vice-amiral von Spee, cette escadre qui comptait deux croiseurs cuirassés et trois croiseurs protégés, tous rapides, bien armés et supérieurement entraînés, rencontra, le 1^{er} novembre, au large de Coronel du Chili, une division anglaise qu'un malentendu encore inexplicable privait de sa plus puissante unité, le cuirassé « Canopus ». Cette division fut battue et perdit, avec son chef, les croiseurs cuirassés « Good Hope » et « Monmouth ».

Cette affaire malheureuse eut en Angleterre un retentissement profond. L'honneur des armes, l'amour-propre national, l'intérêt politique le plus pressant dans un pays où tout ce qui touche à la maîtrise des mers est à bon droit considéré comme essentiel, commandaient également des décisions énergiques et promptes. Une escadre de grands croiseurs de combat et de croiseurs cuirassés de premier rang, appuyés de quelques croiseurs légers, fut immédiatement dirigée sur les Falkland où elle devait rencontrer le « Canopus » et où l'on supposait que l'amiral von Spee, attiré par l'appât de la « coaling station » de Port-Stanley, peu ou pas défendue, viendrait se faire prendre au piège. Jamais opération mieux combinée ne fut mieux exécutée. Jamais calculs plus justes — encore que compliqués et un peu chanceux, pour tout dire — ne furent mieux vérifiés par l'événement.

L'escadre anglaise était arrivée le 6 décembre au soir à Port-Stanley, où elle avait trouvé le « Canopus ». Le 8, l'escadre allemande apparaissait, confiante dans le succès d'un coup de main sur la base secondaire britannique. L'erreur fut vite dissipée. En quelques heures cinq croiseurs allemands sur six étaient détruits. La fin du « Gneisenau » et du « Scharnhorst » avait été d'ailleurs héroïque.

* *

Dans les eaux d'Europe, cependant, les opérations navales suivaient un cours accidenté. Au nord, la guerre des sous-marins avait commencé au profit à peu près exclusif de l'Allemagne qui enregistrait, le 22 septembre, notamment, un grand succès. Ce jour-là disparurent en quelques instants trois croiseurs cuirassés, le « Hogue », le « Cressy », l'« Aboukir », frappés par les torpilles de plusieurs sous-marins, disent les Anglais, d'un seul submersible, disent les Allemands. Ne prenons point parti dans cette discussion. Il suffit de constater que nos ennemis avaient enfin appris, au bout de six ou sept semaines, à se servir de leurs engins sous-marins. Dans le même laps de temps, on n'avait pas, de l'autre côté, apprécié à sa juste valeur le danger que fait courir aux grandes unités la torpille automobile lancée par un bateau qui ne révèle guère sa présence qu'au moment où il est trop tard pour se défendre de ses coups. En revanche, nos alliés avaient remarquablement organisé le service du dragage des mines automatiques que les Allemands avaient semé à profusion dans la mer du Nord, profitant ainsi avec leur habituelle décision de la passivité qui avait marqué, au prime début des hostilités, l'attitude générale des « Home fleets ».

Dans la Méditerranée, ou, pour préciser, dans l'Adriatique, les conditions géogra-

phiques et hydrographiques rendaient le dragage des mines plus difficiles. On ne l'entreprit pas sur une grande échelle et, résolue à ne rien tenter contre Pola, ou même contre le moyen littoral Dalmate, désormais trop bien défendus, la marine française essaya de réduire les bouches de Cattaro, dont la conquête lui eût donné un précieux point d'appui, en même temps qu'elle eût libéré la petite armée monténégrine. Mais, comme je l'ai dit déjà dans « les préliminaires », pas plus que les flottes étrangères, notre flotte n'était organisée pour la guerre de siège. Elle ne l'était pas davantage pour le forçement des passes défendues par les engins modernes. Enfin l'on sait, que le principal obstacle, le seul peut-être, à l'efficacité de l'artillerie des vaisseaux est l'altitude des ouvrages que cette artillerie doit contrebattre. Après beaucoup d'efforts inutiles cette tentative fut abandonnée (1).

Entre temps et après des tergiversations où la duplicité de la Porte Ottomane rivalisait avec la fourberie teutonne pour abuser la diplomatie des puissances alliées, la Turquie entra dans le conflit en faisant attaquer le littoral de la Crimée par une force navale où rentraient le « Gœben » et le « Breslau ». Quelques jours après, l'entrée des Dardanelles était bombardée par une escadre anglo-française : démonstration inutile, après laquelle les Germano-Turcs entreprirent avec une parfaite méthode le perfectionnement de l'organisation défensive des détroits. Ils eurent quatre ou cinq mois pour parachever leur œuvre.

* *

Mais les faits les plus saillants des opérations de l'automne de 1914 et du commencement de l'hiver de 1915 se rapportent à la grande tentative faite par les Allemands pour s'emparer de la rive sud du Pas-de-Calais en vue de préparer la réalisation de leur rêve le plus cher, l'invasion de l'Angleterre. L'insuccès des attaques furieuses prononcées contre la ligne de l'Yser ne pouvait être balancé, à cet égard, par des torpillages heureux de sous-marins — celui du « Formidable », entre autres — et par des « raids » de croiseurs de combat sur la côte orientale de l'Angleterre. Du moins nos adversaires réussirent-ils à s'installer solidement sur la côte de Belgique, malgré les bombardements répétés d'une force navale anglo-française où l'on vit figurer trois petits monitors que les Brésiliens avaient fait construire chez Wickers et qu'ils destinaient à leurs grands fleuves. L'idée de s'en servir dans les bancs des Flandres était assez juste en soi. Malheureusement, ces unités étaient trop faibles pour rendre de sérieux services. Il eût fallu là, comme sur beaucoup d'autres points, de véritables « bombardes » dans le genre de nos anciennes canonnières cuirassées du type « Cocyte », mais armées de pièces donnant des feux courbes et lançant des projectiles organisés spécialement pour la destruction des ouvrages à terre. On ne compte plus en ce moment les bombardements exécutés contre la côte belge. Cela suffit à caractériser les résultats obtenus par ces opérations, après lesquelles l'adversaire répare méthodiquement, inlassablement, des dégâts sensibles, sans doute, mais jamais décisifs.

Le point le plus souvent attaqué était et est encore le port de Zeebrugge où,

(1) On apprend en ce moment que, depuis quelque temps, le mont Lovcen — la position monténégrine qui domine Cattaro au sud-est — a été armé de canons de 280 et 305 m/m. Les Autrichiens se préparent à attaquer ces batteries, qui rendent leurs trois rades intenable.

dès le milieu d'octobre, les Allemands avaient créé, avec une remarquable rapidité, une base secondaire pour leurs sous-marins. Ils firent mieux, bientôt. En arrière de cette base, à Termonde, à Hoboken d'Anvers, peut-être à Bruges même, qu'un canal maritime de 17 kilomètres de long relie à Zeebrugge, ils réalisèrent la création de chantiers pour les submersibles de taille moyenne avec lesquels ils se proposaient de dominer non seulement la Manche anglo-hollandaise et l'estuaire de la Tamise, mais aussi toutes les eaux britanniques. Toutefois, avant de parler de la transformation que subit, en février 1915, leur système particulier de guerre contre la Grande-Bretagne, il faut dire quelques mots du combat du Doggerbank où se heurtèrent les deux escadres de croiseurs de combat allemande et anglaise. Cette dernière, avertie en temps utile, cette fois (le 24 janvier 1915), d'une tentative d'attaque du littoral des comtés de l'est de l'Angleterre, était accourue à toute vitesse et se jetait sur son adversaire, déjà en retraite sur l'estuaire de l'Ems. La résistance des Allemands, un peu inférieurs, au point de vue de la puissance individuelle des unités, fut des plus honorables, mais ils perdirent le « Blücher », sérieusement avarié par le canon et achevé par les torpilles. Le bâtiment amiral anglais, le « Lion », reçut dans ses œuvres vives un coup assez grave qui l'obligea momentanément à quitter le combat. On a été conduit par l'emplacement et la nature des avaries subies, à supposer que les Allemands emploient quelquefois des projectiles-torpilles.

La victoire, en tout cas, n'avait pas été un moment douteuse et l'escadre anglaise ne suspendit sa poursuite que lorsqu'elle se supposa dans le voisinage des champs de mines de l'Ems et dans le rayon d'action normal des sous-marins défensifs. La preuve était faite, une fois de plus, que dans le combat naval classique, la marine britannique n'avait rien perdu de sa maîtrise.

* *

Arrivons à l'essai de blocus par les sous-marins allemands de toutes les côtes, de toutes les eaux de la Grande-Bretagne, ainsi que de la partie septentrionale du littoral français, essai que, dans ses spéculations dégagées des contingences, l'histoire maritime considérera comme marquant une date.

Ce blocus, entrepris dès le 18 février, à titre de soi-disant représailles contre les mesures qui tendaient — bien imparfaitement d'ailleurs, et j'ai dit pourquoi — à affamer l'Allemagne, ne pouvait évidemment pas être effectif, dans le sens précis que le droit international maritime attribue à ce mot. D'ailleurs un sous-marin ne peut faire de prises, n'ayant point d'équipage à donner aux navires capturés. Il ne peut que détruire, et quand il détruit, il ne peut même pas assurer la sécurité des passagers et des marins des navires qu'il coule. Mais du moins, était-on en droit de lui demander de ne pas les couler *sans avis préalable*, afin que ces passagers et ces marins eussent le temps d'embarquer dans les canots et de se munir d'engins de sauvetage. C'est cette ultime et indispensable garantie que supprima le gouvernement impérial en décidant que serait immédiatement coulé tout bâtiment de commerce, belligérant ou neutre, rencontré dans une zone dite « de guerre » dont il fixait arbitrairement les limites.

Je n'insisterai pas sur des destructions sensationnelles qui restent dans toutes les mémoires et qui, par leur caractère d'impitoyable cruauté, jetteront un opprobre éternel sur le peuple qui y applaudissait autant que sur le gouvernement qui les or-

donnait. Le point essentiel à mettre en lumière, c'est que, par ces destructions, l'Allemagne montrait qu'elle entendait agir par intimidation et qu'elle comptait sur ses excès mêmes pour faire tomber les armes des mains de l'adversaire.

Cet objet ne fut pas atteint ; et de croire qu'il pût l'être, c'était donner une nouvelle preuve de la fondamentale incapacité de l'Allemand quand il s'agit d'apprécier l'exacte mentalité d'autrui. Mais il ne faut pas se dissimuler que si la « guerre des sous-marins » avait été entreprise plus tôt, avec un effectif de bâtiments suffisant et tel que l'Allemagne eût pu se le procurer, si elle y avait pensé en temps utile, la gêne causée dans les arrivages, la disette qui en eût résulté, l'augmentation énorme des taux d'assurances et des prix de fret, enfin et surtout la difficulté pour les alliés de se procurer avec la régularité convenable les approvisionnements, les armes et munitions, les engins et équipements de toute espèce qu'ils tiraient de l'Amérique, auraient pu avoir sur le résultat final du conflit la plus grave influence.

Ainsi, ce qui a manqué aux sous-marins allemands, d'ailleurs si bien appropriés à leur tâche, si bien conduits, si ingénieusement ravitaillés c'est le nombre, puissance toujours considérable. J'ajoute qu'à cet égard nos adversaires n'ont pas dit leur dernier mot. Ils construisent toujours des coques de sous-marins, ils se procurent toujours des moteurs, ils forment toujours — quoique plus difficilement peut-être — de bons équipages. C'est aux Alliés de prendre toutes leurs mesures en conséquence. Ils n'y manqueront pas plus qu'ils n'ont manqué de trouver de bonnes méthodes pour détruire peu à peu les sous-marins mis à la mer (1).

(1) Je n'entreprends pas de discuter la question si controversée, dans ces derniers temps, du nombre de sous-marins allemands déjà détruits. Je me borne à dire qu'à la date du 1^{er} octobre, on évaluait, dans les milieux français les mieux renseignés, ce nombre à 27. Il devait en rester aux Allemands un nombre à peu près égal.

*
* *

Opérant d'abord dans la seule mer du Nord, puis dans la Manche et la mer d'Irlande et passant hardiment au nord de l'Ecosse pour s'établir aux atterrages des Scilly, quand ils reconnurent que le Pas-de-Calais était trop bien gardé, les sous-marins allemands montraient à qui s'obstinait à en douter que leur rayon d'action dépassait de beaucoup la limite de leurs mers territoriales. Il y eut cependant une sorte de stupeur quand on apprit que les plus grands de ces sous-marins étaient passés dans la Méditerranée orientale, où leur présence allait compliquer singulièrement les opérations des marines alliées, engagées sur les côtes d'Egypte, de Syrie, d'Anatolie, au détroit des Dardanelles, enfin, dans une série d'opérations combinées qui comportaient de continuel bombardements de positions côtières fortifiées en même temps que de très importants transports de troupes.

On s'était résolu en effet à opérer offensivement dans le Levant ; et, pour soulager dans sa tâche l'armée russe du Caucase, en même temps que pour dégager le canal de Suez, objet d'une attaque sérieuse, pour libérer aussi les vapeurs chargés de grains retenus dans la mer Noire, au grand dam économique de la Russie, il avait été décidé que l'on forcerait les Dardanelles et qu'une flotte alliée — composée, pour la circonstance, d'unités anciennes, à l'exception du cuirassé anglais tout neuf « Queen Elizabeth » — irait dicter à Constantinople même les lois des Alliés.

C'était, en ce qui touche particulièrement les Dardanelles, compter sans les transformations que les Turcs, poussés l'épée dans les reins par l'Allemagne, avaient fait subir à l'organisation défensive du détroit ; c'était compter aussi sans l'accumulation de difficultés que présentaient à l'action de bâtiments livrés à leurs propres moyens d'action, des circonstances géographiques tout à fait défavorables et des conditions météo-

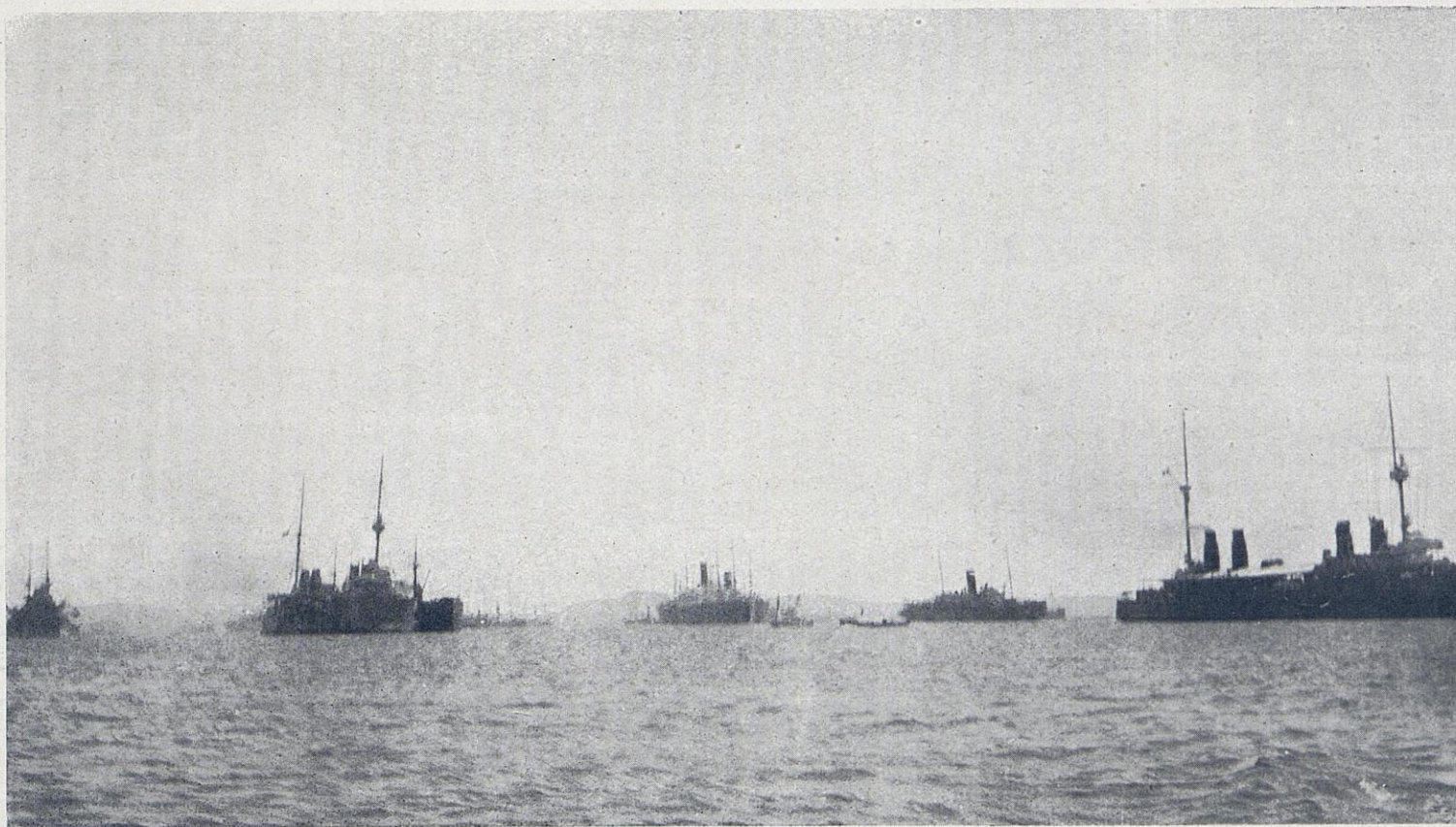
rologiques qui, au printemps, ne permettent généralement pas de compter sur une série de quelques jours de beau temps. En un mot, on avait beaucoup trop tardé à entreprendre cette opération ; les obstacles auxquels on allait se heurter n'étaient pas appréciés à leur juste valeur, faute d'une étude approfondie ou de renseignements exacts ; enfin on méconnaissait la nécessité de faire marcher simultanément l'attaque directe du front de mer par les vaisseaux et l'attaque à revers par un corps de troupes bien organisé des ouvrages de ce front généralement peu défendus à la gorge, dominés en tout cas par une ligne de hauteurs allant jusqu'à 350 mètres d'altitude.

Le résultat de cette suite d'erreurs politico-militaires ne pouvait être évité ; du moins le forçement du terrible coude Tchanak-Nagara eût-il exigé des sacrifices tels que l'action, devant Constantinople, d'une force navale très réduite en nombre, eût été compromise. Or, une fois arrivé là, il fallait réussir ou périr. On ne pouvait songer à repasser le détroit en présence de forts à peu près intacts, de mines et de torpilles (1) remplacées, renouvelées.

Ceci explique que, le 18 mars, après avoir perdu trois cuirassés, coulés par les mines et avoir appris que plusieurs autres n'étaient plus en état de suivre l'armée navale, le commandant en chef anglais ait renoncé à une entreprise qui n'offrait plus de chances suffisantes de succès.

La suite des événements de cette journée, qui ne laissa pas d'être glorieuse pour les escadres alliées, est suffisamment connue du lecteur. Le principal de l'action militaire, toujours dirigée par le gouvernement anglais, passa aux mains de l'armée. Le jugement de ces opérations n'est plus de ma compétence. C.-Amiral DEGOUY.

(1) Outre les mines automatiques mouillées et fixes, que les dragueurs réussirent peut-être à détruire, les Germano-Turcs employèrent des mines dérivantes système Léon et des torpilles automobiles lancées de « batteries de tubes » placées à terre.



Aux Dardanelles : La flotte française en ligne de combat.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

Janvier 1915. — Le contre-amiral anglais Beatty coule, le 24, au cours d'un combat entre une escadre anglaise et une escadre allemande surprise tandis qu'elle faisait route vers l'Angleterre, le grand croiseur *Blücher*.

La flotte anglaise a été augmentée de 25 croiseurs auxiliaires, le 11 ; — le 13, en raison de ses insuccès dans la mer Noire, l'amiral allemand Souchon est relevé du commandement de son escadre.

Des opérations concordantes dirigées en Afrique Equatoriale par les alliés font partir des forces du Gabon, du Moyen-Congo, du Tchad et de la Nigeria. Elles ont pour objectif la prise de Garoua qu'assiègent des troupes franco-anglaises.

Février 1915. — Les Anglais infligent un cruel échec aux Turcs qui tentaient de passer le canal de Suez.

Le 5, les Allemands annoncent que, après un délai de treize jours, la Manche et les mers anglaises seront considérées comme régions militaires et que les navires marchands appartenant aux alliés y seront coulés, qu'il soit ou non possible de sauver les équipages et les passagers, — que même les navires des neutres seront en danger dans ces zones, — l'empire germanique entendant opposer au blocus maritime le blocus sous-marin.

Le 20 février, la flotte franco-anglaise bombarde l'entrée des Dardanelles dont les forts sont réduits au silence ; ce même jour, les Anglais perdent un nouveau vapeur torpillé par un sous-marin allemand, mais trois jours plus tard, un navire français coule un sous-marin ennemi, tandis que les Allemands torpillent en vue de Douvres un vapeur norvégien, puis, dans la Manche, trois vapeurs anglais, — et qu'un navire américain est coulé par une mine dans la mer du Nord, ainsi que notre torpilleur *Dague*. Le bombardement des Dardanelles, interrompu trois ou quatre jours à cause du mauvais temps, recommence, et notre croiseur *Desaix* poursuit les Turcs dans la mer Rouge.

Le 27 février, 40 navires alliés pénètrent dans le détroit des Dardanelles ; grand travail des sous-marins, ainsi que des avions. Les cuirassés *Suffren*, *Charlemagne*, *Gaulois* et d'autres navires ont bombardé les forts pendant huit heures ; *Sedd-ul-Bahr* est détruit ; les dépôts de munitions ont sauté.

Au début du mois, nos troupes ont occupé le poste de Bertoua, au Cameroun. A la fin du mois, les Allemands sont retranchés à Jaundé, à 200 kilomètres de Douala. La plupart de ceux qui s'y trouvent composaient les équipages des navires de la Compagnie *Woermann* coulés au début des hostilités.

Allemands et Portugais se battent dans l'Angola. En Tripolitaine, la situation est tendue entre les Italiens et les Senoussistes payés par les Allemands.

Mars 1915. — La flotte autrichienne bombarde Antivari.

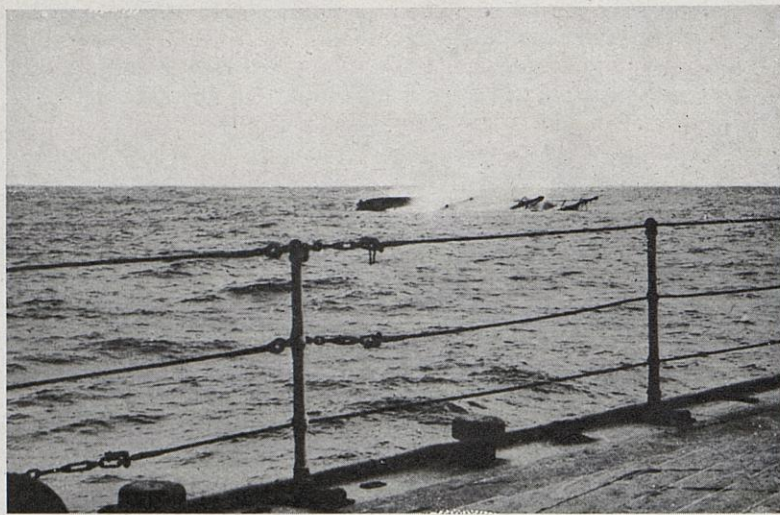
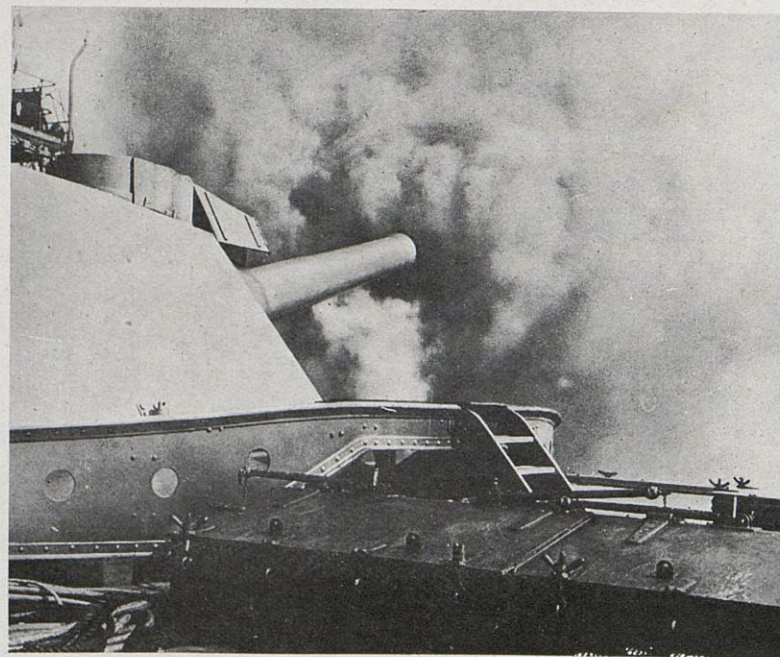
Le vice-amiral sir John Jellicoe, qui commande en chef les forces navales anglaises et dirige les opérations des escadres alliées dans la Manche et dans la mer du Nord, reçoit le 9 mars 1915 le grade d'amiral qu'il exerçait en fait depuis le 4 août 1914.

Le 6 mars on apprend qu'un incendie suspect s'est déclaré à bord de la *Touraine*, à 800 milles environ au large de New-York ; passagers et équipage sont sains et saufs.

Le 10 mars, on apprend que la flotte russe bombarde les forts de la mer Noire, tandis que les alliés canonent toujours avec vigueur les forts des Dardanelles, qui vont s'effritant chaque jour un peu plus. Au milieu du mois, le croiseur anglais *Amethyst* franchit le détroit des Dardanelles et pousse jusqu'à Niagara un raid audacieux. Le 19, violent combat dans les Dardanelles ; les forts de Kilit Bahr, de Chanak Kalésif, de Sonan Séré, de Dardanus et la pointe Kophey sont efficacement bombardés. Deux cuirassés anglais — *Irrésistible* et *Océan* — et le cuirassé français *Bouvet* sont coulés par des mines. En un très noble et très émouvant rapport, l'amiral Guepratte déclare que « l'honneur du pavillon est sauve bien que chèrement acheté par la perte du *Bouvet* ». Il n'y a guère qu'une soi-

LES OPÉRATIONS DE GUERRE SUR MER
AUX DARDANELLES ET AUX COLONIES

Sous-marin anglais dans la Baltique en janvier 1915.

L'épave du *Navarra* coulé par le croiseur anglais *Orama*.

Un cuirassé français tire sur les forts des Dardanelles.

xantaine de survivants; le *Bouvet* ayant coulé en trois minutes.

Le 15, le pirate *Dresden*, qui fournit une carrière criminelle assez bien remplie, est coulé par la flotte britannique.

Le 23, une escadre allemande se dérange pour aller bombarder, sans grands résultats, quelques villages courlandais.

Vers la fin du mois, les opérations reprennent avec vigueur dans les Dardanelles ; la flotte russe de la mer Noire bombarde les forts extérieurs et les batteries du Bosphore.

Plusieurs neutres (Norvège, Suède, Hollande, Danemark) ont, dans le courant de ce mois, des navires torpillés par l'ennemi. La Hollande surtout s'indigne de la perte de la *Méla*...

Avril 1915. — Le mois débute par un vif bombardement de Zeebrugge par la flotte anglaise ; quinze jours plus tard, la côte anglaise est bombardée et sans grands dommages par un zeppelin.

Mais en Orient la flotte française ne reste point inactive ; le 15 avril, un croiseur français détruit un pont de la voie ferrée qui relie le réseau intérieur de la Syrie à la ville de Saint-Jean-d'Acre, et le 16, un cuirassé français, appuyant efficacement une reconnaissance d'avions, bombarde les ouvrages d'El-Arish et des rassemblements de troupes turques signalées autour de cette ville.

Le 23, les alliés bombardent Smyrne.

Le 26, s'effectue avec succès le débarquement dans la presqu'île de Gallipoli du corps expéditionnaire franco-anglais venu pour participer à l'attaque des Dardanelles ; l'escadre pénétrant dans les détroits bombarde, le 29 avril, les forts turcs sept heures durant.

A Kum-Kalé, les Français subissent d'assez fortes contre-attaques mais se maintiennent dans les positions qu'ils ont conquises et font des prisonniers. Les navires de guerre turcs tentent plusieurs fois de s'opposer aux opérations mais prennent la fuite chaque fois qu'approche la *Queen Elisabeth*.

Le 28, le croiseur cuirassé *Léon-Gambetta* est torpillé et coulé dans l'Adriatique par un sous-marin autrichien ; une partie de son équipage est sauvée.

On a appris que le pirate *Prinz Eitel Friedrich* renonçait à continuer ses exploits, et qu'il est rentré à Newport-News où il est interné.

Dans les colonies, le 3 avril les troupes de l'Union Sud-Africaine occupent Warmbad, terminus du réseau ferré dans le sud africain allemand ; vers le même moment, le vice-gouverneur général du Katanga câble au ministre belge des colonies qu'une attaque allemande s'est produite au nord du lac Kivu, a été repoussée avec fortes pertes pour l'ennemi, et que les troupes du Congo belge le pourchassent sur son propre territoire.

Au Cameroun, après deux engagements brillants pour les alliés, le siège du gouvernement impérial est transféré à Jaundé.

Vers le milieu du mois, les troupes de l'Union Sud-Africaine ont progressé à 120 milles de Warmbad, ont pris Keetmanshoop, centre commercial allemand du Namaqualand.

Mai 1915. — Les Turcs commencent le mois par une tentative avortée contre le canal de Suez, et d'autre part le corps expéditionnaire des armées alliées continue à opérer son débarquement avec succès aux Dardanelles, et donne son appui à la flotte. Une vive attaque turque contre nos positions de Gallipoli, le 4 mai, échoue. Le Bosphore est bombardé.

Durant la première semaine du mois, l'on apprend que des agents allemands — parmi lesquels des officiers d'artillerie — sèment contre la Russie et contre l'Angleterre la plus vive agitation en Perse. D'Ispahan, point de départ du mouvement, l'agitation rayonne au sud de la Perse et en Afghanistan. L'ennemi vise à atteindre non seulement l'influence russe dans les zones de l'Asie où elle s'exerce, mais encore l'autorité anglaise aux Indes.

Le vendredi 7 mai, le grand paquebot transatlantique *Lusitania*, venant de New-York à destination de Liverpool, est coulé au large des côtes d'Irlande par un sous-marin allemand. Un millier de

personnes, dont plus de la moitié de femmes et d'enfants, meurent dans les flots. Comme un grand nombre des passagers étaient citoyens américains, — M. Vanderbilt se trouvait parmi eux, — les Etats-Unis manifestent leur mécontentement de cette atteinte au droit des gens.

Une assez vive alerte oblige un moment tous les belligérants à tourner les yeux vers l'est : entre le Japon et la Chine, les rapports se tendent à tel point que, le jour même du torpillage de la *Lusitania*, le Japon envoie un ultimatum à la Chine. Le 9 mai, la Chine l'accepte.

Pendant la deuxième semaine du mois, les opérations des alliés aux Dardanelles suivent un cours favorable. Le général Gouraud remplace le général d'Amade au commandement du corps expéditionnaire. Malgré la résistance acharnée des Turcs, les Français marchent à la conquête de la hauteur qui domine Kilid-Bahr et les Anglais livrent des combats acharnés pour la possession de la hauteur Teké de Krithias, dont la prise faciliterait la prise des forts des détroits.

Le 10 mai, raid de zeppelins sur Southend et Westcliff, à l'embouchure de la Tamise. 80 bombes.

Le 11 mai, nos troupes sous les ordres du colonel Mayer enlèvent brillamment le poste Edéa au Cameroun.

Le 13 mai, brillante victoire des Anglais et des troupes de Boers loyalistes dans le sud-africain : Windhoek, capitale du sud-ouest africain allemand, tombe entre leurs mains.

Le 17 mai, raid de zeppelins sur Rochester, Ramsgate, Douvres et Calais.

Le 20 mai, dans la mer Noire, les troupes débarquées par la flotte russe ayant brisé la résistance de l'ennemi ont démolé les quais et les débarcadères de la région à l'est d'Erégli. Les détroits sont bombardés avec violence ; la nouvelle circule de la destruction de Tchanak-Kaleh et que la ville de Gallipoli est atteinte par le feu des alliés.

A deux reprises, le 23 et le 27, un sous-marin anglais pénètre dans la mer de Marmara et pousse jusqu'au Bosphore, coulant des navires turcs.

On annonce que les Turcs ont décidé de rester strictement sur la défensive dans le Caucase et au Sinaï, et de concentrer leurs efforts sur les Dardanelles.

Juin 1915. — Le 3 juin, un sous-marin anglais coule un transport turc dans la mer de Marmara, — les Anglais infligent une défaite aux Turcs en Mésopotamie, — et l'escadre italienne de l'Adriatique commence le bombardement de Monfalcone — bombardement qui dure plusieurs jours, et se termine le 10 par la prise de Monfalcone par nos alliés.

Le 6, à la suite d'un violent combat dans les Dardanelles, les forces débarquées par les alliés progressent sur un front de cinq kilomètres.

Deux jours plus tard, le mouilleur de mines *Casablanca* est coulé par une mine dans la mer Egée.

Le 10, deux torpilleurs anglais sont coulés dans la mer du Nord par un sous-marin allemand.

Vers le milieu du mois, le *Breslau*, de célèbre mémoire, est gravement endommagé dans la mer Noire par un torpilleur russe.

Durant toute la dernière partie du mois, l'offensive des alliés progresse aux Dardanelles, et notamment vers Krithia, où plusieurs lignes de tranchées turques sont enlevées.

Le 30, l'escadre allemande dessine une attaque sur Vindau ; elle échoue complètement et un de ses torpilleurs est coulé.

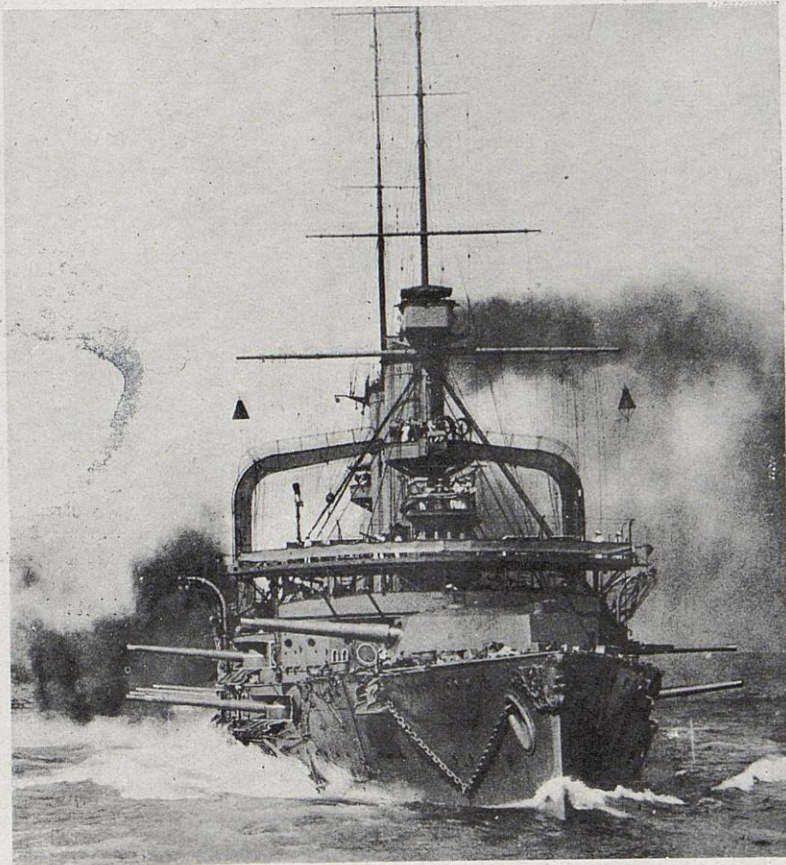
Les Portugais, attaqués dans l'Angola par les Allemands, ont été renforcés par des troupes envoyées de Lisbonne, et ont, à leur tour, attaqué vigoureusement, le 11, les troupes du sud-ouest africain.

Le 22 juin, les troupes britanniques ont eu une rencontre, heureuse pour elles, avec l'ennemi à l'est du lac Victoria-Nyanza et détruit le poste de Bukoba.

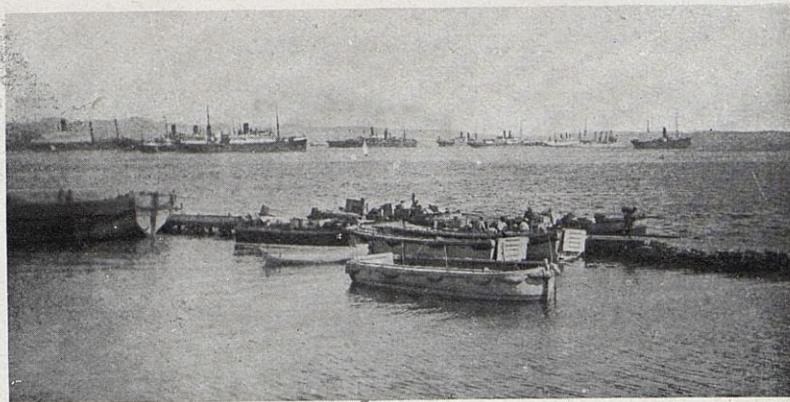
Au Cameroun, les troupes alliées s'emparent de N'Gaoundéré, le 29 juin.

Juillet 1915. — Le 2, combat naval dans la Baltique, au large de l'île de Gotland, entre allemands et russes.

Les opérations des Dardanelles se développent sur terre, où les Français enlèvent dix lignes de tranchées aux Turcs. Le 3, comme il sortait de visiter une formation sanitaire, le général Gouraud est gravement blessé. Son état nécessite son retour en France, et, à bord même du bateau, l'amputation d'un bras. Le 10, la médaille militaire lui est conférée.

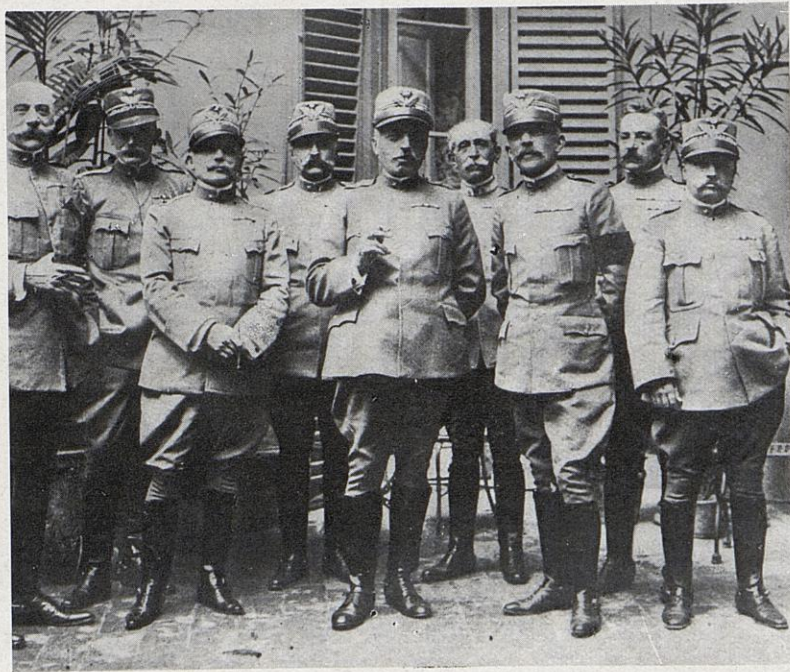


Un cuirassé anglais tire une bordée sur un fort des Dardanelles.



Un des premiers débarquements de troupes françaises aux Dardanelles.

EN ITALIE



Le Généralissime Cadorna et le général Porro entourés de leurs états-majors. Après de longs mois d'hésitation, l'Italie est entrée dans le conflit européen aux côtés des Alliés au mois de mai dernier. Son action s'est jusqu'ici bornée à attaquer l'Autriche sur les frontières du Trentin où elle n'a enregistré que des succès.

Le 7, les alliés repoussent dans la presqu'île de Gallipoli une attaque générale qui coûte cher aux Turcs.

Le 8, le croiseur italien *Amalfi* est coulé dans l'Adriatique. Le blocus sous-marin et le torpillage de la *Lusitania* font l'objet d'une note assez vive envoyée par Washington à Berlin.

Une semaine plus tard, les alliés enlèvent d'assaut des positions turques dans la basse vallée de Kerevès et bombardent Achi-Baba et la côte d'Asie.

Le 18, deux sous-marins autrichiens sont coulés dans l'Adriatique. Le lendemain, l'escadre italienne bombarde Cattaro, et perd le croiseur *Garibaldi*, torpillé par un sous-marin ennemi.

Le conflit soulevé entre l'Allemagne et les Etats-Unis à propos de la piraterie sous-marine n'est pas terminé : nouvelle note de Washington à Berlin le 23.

La flotte italienne et le navire français *Bisson* occupent le 26 les îles Pelagosa.

Le 29, les Anglais repoussent les Turcs en Mésopotamie, leur font 2.500 prisonniers et le lendemain, les alliés occupent provisoirement Mitylène.

Enfin, pour terminer le mois, les Autrichiens essaient, à l'aide de 2 croiseurs légers, de 6 contre-torpilleurs et d'un détachement de débarquement, de reprendre Pelagosa, mais en vain.

Le 14 juillet, les troupes alliées prennent Dehane et Tadjé, au Cameroun.

Vers le milieu du mois on a appris la reddition du sud-ouest africain allemand : le gouverneur Seitz s'est rendu sans conditions au général Botha, avec 204 officiers, 3.166 soldats, et 37 canons.

Durant toute la première partie du mois, des opérations militaires assez vives se sont déroulées autour de Cheik-Saïd (possession française d'Arabie que nous n'avons jamais occupée) et du protectorat anglais de la Haj, à 40 kilomètres d'Aden. Les troupes germano-turques sont bien châtiées de leur agression.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

Juin 1915. — Très vite, les Italiens occupent des positions importantes à la frontière du Tyrol et du Trentin, et de violents combats se succèdent sur l'Isonzo.

Le 11, les Italiens repoussent une attaque autrichienne à Freikopel ; les combats d'avant-postes continuent à la frontière du Tyrol et du Trentin ; sur le moyen Isonzo, les Italiens gagnent la rive gauche.

Des attaques autrichiennes sont repoussées plusieurs jours de suite à Monte-Piano et sur divers points en Carniole. Vifs engagements au Monte-Nero, d'où les Autrichiens sont chassés le 15.

Le 18, les villes italiennes de Pesaro et de Rimini sont bombardées. Le lendemain, l'artillerie italienne détruit la forteresse de Malborghetto. Autour de Plava, sur l'Isonzo vifs engagements, qui se terminent par la prise par les Italiens des hauteurs dominant la ville.

Juillet 1915. — Les Italiens remportent des succès autour du Tonale et en Carnie et font subir sur tout leur front des pertes sérieuses aux Autrichiens, dont ils bombardent les camps par avions.

Le 15, les Italiens occupent la cime du Falsarego, jugée inaccessible, et, le lendemain, repoussent, en infligeant de fortes pertes à l'ennemi, une attaque autrichienne dans le haut Val Camonica.

Tandis que nos alliés continuent à progresser en Cadore, des aviateurs autrichiens bombardent le port de Bari sur l'Adriatique ; l'un des appareils est, au retour, abattu par l'infanterie italienne.

Des dirigeables italiens bombardent à leur tour Trieste, le 19, tandis que l'infanterie, en plusieurs combats heureux, fait prisonniers près de 3.500 soldats et officiers autrichiens. Ce nombre est triplé dans la dernière semaine du mois, à la suite d'attaques autrichiennes repoussées et de la progression italienne en Cordevole.

SUR LE FRONT ORIENTAL

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

Janvier 1915.

Dans la première semaine du mois, l'état-major russe considère comme terminée la grande bataille de Pologne, dite des Quatre Rivières, les Allemands et Autrichiens y ayant laissé trop de morts pour paraître en état de tenter une nouvelle offensive.

Pendant cette même période, les Russes progressent sérieusement en Arménie, y font 6.000 prisonniers, infligent aux Turcs une grave défaite à Ardahan, puis une autre dans la région de Sarykamisch où le 9^e corps d'armée turc est fait prisonnier avec son commandant en chef et trois généraux de division.

A Karaourgan dans le Caucase, une bataille de plusieurs jours se termine à l'avantage des Russes qui écrasent le 10^e corps turc, font plusieurs milliers de prisonniers et prennent un nombreux matériel.

Février 1915.

Durant les premiers jours du mois, les Russes repoussent les Allemands, avancent en Prusse orientale, gagnent du terrain en Pologne, battent les Autrichiens en Galicie et dans les Carpathes et s'avancent en masses vers la Hongrie. Ces preuves de force arrêtent les terribles attaques allemandes en masses compactes contre le centre russe. L'ennemi a laissé environ 30.000 morts sur un front de moins de 10 kilomètres dans la région de Borjimoff où ses colonnes, fortes de 100.000 hommes environ, étaient appuyées par 600 pièces de canon.

D'autre part, les Autrichiens ont attaqué les troupes monténégrines opérant en Herzégovine, mais celles-ci se sont défendues courageusement et ont fait payer chèrement cette attaque.

Vers le 20, les communiqués russes constatent que le général von Hindenburg cherche à tourner Varsovie ; cependant la région de Plock où paraît se dessiner le mouvement ennemi est dans le voisinage de Novo-Georgiowsk, la plus puissante forteresse du monde. Augustowo, qui est visée, est également proche de la place d'Ossowietz qui, une première fois déjà, arrêta l'invasion allemande. Les Russes développent une contre-offensive dans la région, et, en Galicie orientale, mettent les Autrichiens en pleine déroute.

Le plan d'enveloppement de la 10^e armée russe par les forces allemandes au nord de la Vistule ne réussit pas ; on estime à six colonnes la dispersion des forces allemandes ; certains éléments de leur aile gauche ont essayé de passer le Niémen et ont été capturés ; le centre s'arrête pour le moment.

Mars 1915.

On annonce : que l'investissement d'Ossowietz a échoué et que les forts ripostent avec succès à l'artillerie de siège allemande, et que dans la région de Stanislaw, pendant la période d'opérations du 21 février au 3 mars, les Russes ont fait près de 19.000 prisonniers, dont 153 officiers, — enlevé 5 canons, 62 mitrailleuses, 519 chevaux et des trains de ravitaillement.

En Grèce, un violent mouvement interventionniste et francophile se dessine, mais le roi ne l'approuve pas ; en conséquence, M. Venizelos, président du conseil des ministres, démissionne le 6 mars.

Le 7, M. Zaïmis est chargé de dénouer la crise mais son âge l'en empêche et M. Gounaris le remplace ; le 9, il forme le nouveau cabinet.

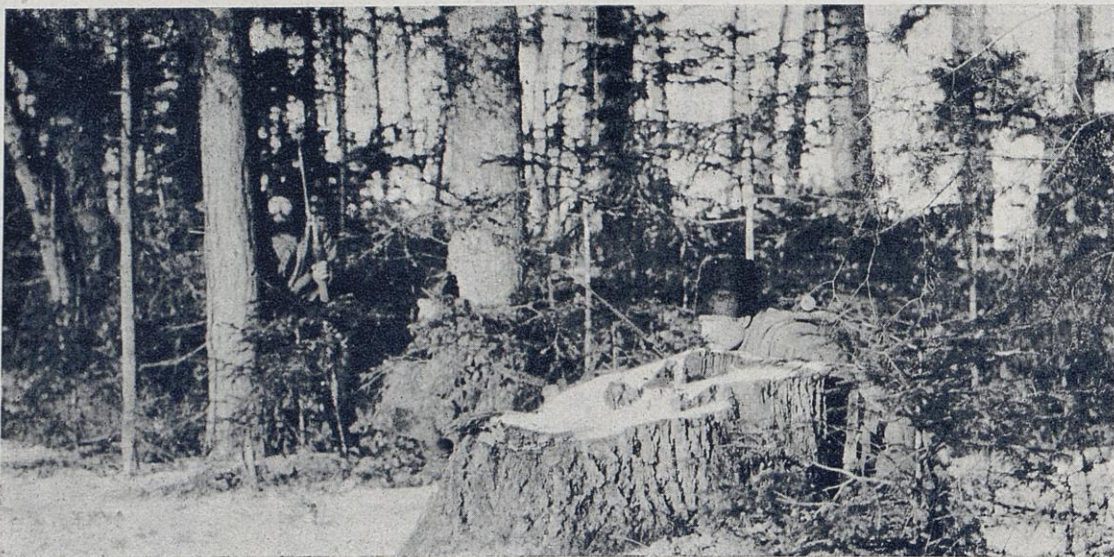
Vers la fin de la troisième semaine, brillant succès des Russes sur les Turcs dans le Caucase et vif bombardement de Przemysl.

L'aile droite des Russes est rentrée par Taurogen et Memel dans le nord de la Prusse orientale ; vive bataille dans la région de Prasznych où les Russes reprennent le dessus ; froid vif dans les Carpathes avec alternatives de reculs et de contre-attaques des Autrichiens.

Le 22 mars on apprend la capitulation de Przemysl : vraie victoire pour les Russes et d'une grosse importance, à cause des énormes quantités d'armes et de munitions qui s'y trouvent et dont nos alliés s'emparent en même temps que de très nombreux prisonniers.

Avril 1915.

Au début du mois, une audacieuse incursion



Dans les immenses forêts russes, les soldats du tsar ne redoutent aucune agression.



Détachement d'artillerie russe prenant position dans les Carpathes.



A Przemysl, les soldats russes posent une affiche annonçant le changement de domination.

des comitadjis crée un grave incident à la frontière serbo-bulgare.

Durant la première semaine, constante progression des Russes dans les Carpathes où ils font un important butin.

Le corps expéditionnaire d'Orient effectue son débarquement en Egypte.

On signale une offensive au nord du Niémen, dans la direction de Kovno.

Mai 1915.

Pendant la nuit du 2 au 3 mai, l'ennemi livre, contre les colonnes monténégrines de Kolievka et de Grahovo, plusieurs violentes attaques qui



Les Russes en embuscade dans une forêt en Pologne sont prêts à recevoir l'ennemi.



L'infanterie russe traverse un gué dans une région marécageuse de la Galicie.



Cimetière militaire russe dans les steppes polonaises.

sont repoussées. Les Monténégrins, eux, enlèvent, en Bosnie, quelques tranchées autrichiennes.

Les proportions de la bataille des Carpathes s'amplifient étrangement : le nombre des combattants, leur acharnement, les difficultés du terrain sur un front de 300 kilomètres qui va

de la Bukovine à la haute Vistule, tout lui donne un caractère de lutte formidable.

A une contre-offensive des Austro-Allemands sur le flanc droit des armées russes par Tarnov, une armée russe gardée en réserve depuis la prise de Przemysl répond aussitôt.

En Courlande une offensive allemande se

dessine et des patrouilles apparaissent autour de Libau.

Le 6, l'ennemi qui tente de traverser la Pilitza dans la région de Kozlowetz est repoussé. Les engagements à la baïonnette sont fréquents en Galicie, et les Russes déploient un courage et une vigueur remarquables, — passant bientôt à l'offensive entre Gorlitz et Alt Snadec et refoulant l'ennemi vers le Poprad, à l'extrémité de leur aile droite.

Vers le 8, on apprend que l'armée de Mackensen avance en Galicie, — que le port russe de Libau, sur la Baltique, est bombardé puis occupé par les Allemands ; — ensuite que les Allemands traversent la Visloka, en Galicie.

Le 17, défaite de l'armée autrichienne sur le Dniester ; retraite des Russes sur le San. De violents combats s'engagent autour de Przemysl, Drohobycz, Strij, Delatyn, Kolomea, Chavli et dans toute la Galicie. Les Russes refoulent les Allemands à Opatof, mais les Allemands franchissent le San et occupent la région Jaroslaw-Radawa, et une ligne de tranchées russes au sud de Przemysl. Autour de Kolomea et sur la ligne Strij-Dolina, succès russes.

Avec la même violence, la bataille se poursuit en Galicie occidentale durant la dernière période du mois ; le nœud de la situation est autour de Przemysl : les Allemands attaquent avec furie par le nord cherchant à percer le centre russe sur la rive droite du San, — les Autrichiens s'acharnent à tourner la place forte par le sud, dans le but de rejoindre les deux attaques et de couper Przemysl de la ligne russe. Mais la contre-offensive russe sur la rive gauche de la Vistule et entre la Vistule et le San est très dangereuse : le 3^e Caucasiens enlève Seniawa sur la rive droite du San.

Juin 1915.

La retraite turque dans la région de Van (Caucase) s'accroît vers l'ouest.

Des combats s'engagent autour du Strij et le bombardement de Przemysl par les Allemands commence.

Le 5, les Russes évacuent cette ville sans y laisser rien de l'abondant matériel qu'ils y avaient trouvé ; l'ennemi progresse au delà du Dniester, sur la ligne de Tiszenitza à la rivière de Strij — tandis que dans le Caucase, une colonne turque est en pleine déroute.

Les Russes occupent Grobleck sur le San, et gagnent la rive droite du Pruth, entre Delatyn et Kolomea. Les Allemands, eux, traversent le Dniester autour de Jurawno et dessinent, le 9, une offensive dans la région de Chavli.

Ils y sont repoussés, ainsi qu'à l'ouest de Mociska et sur le Dniester : à Jurawno, ils sont rejetés sur la rive droite du fleuve et perdent beaucoup de monde ; les Allemands alors passent le 13, le fleuve sur la ligne Nezwiska-Zalescziki, — où les Russes font, le 15, une offensive heureuse. Ce même jour, bombardement de Chavli par les Allemands, occupation des deux rives de la Lubaczewka par l'ennemi, échec autrichien près de Nieniow, et succès des Russes dans le Caucase, où ils occupent Sorp, sur le lac de Van. Dans le Caucase, rien n'arrête la déroute turque.

Lemberg, violemment bombardé par les Austro-Allemands, est repris par eux le 22 : les Russes avaient complètement évacué la place et leur retraite se fit dans un ordre parfait.

Juillet 1915.

L'avance allemande en Galicie est arrêtée sur plusieurs points, mais l'ennemi progresse autour de Lublin, entre la Wieprz et le Bug, et sur la rive gauche de la Gnita-Lipa.

Pendant la deuxième semaine du mois, les Russes reprennent l'offensive autour de Lublin.

La semaine suivante, ils font sur la Vistule un nombre important de prisonniers, officiers et soldats. Puis combats acharnés sur le Dniester. Puis l'ennemi franchit la Naref entre Rojany et Poulousk, — commence une offensive le long du golfe de Riga, — et avance dans le gouvernement de Kovno.

On se bat dans la région de la Naref, autour d'Ivangorod, entre la Vistule et le Bug, mais — tandis que l'ennemi avance au sud-ouest de Varsovie — les Russes résistent splendidement sur la plupart des points et notamment sur les deux rives de la Naref. L'apparition des Allemands à Gora-Kalvaria, à 27 kilomètres au sud de Varsovie, indique l'intention de forcer le passage de la Vistule entre Varsovie et Ivangorod.

TABLE DES ÉPHÉMÉRIDES DU FRONT OCCIDENTAL

JANVIER

1. Saint-Georges. Blanc-Sablou Craonnelle. Gruerie. Flirey. Steinbach.
2. Beaumetz. Achicourt. Parvillers. La Boisselle. Fricourt. Nouvron. Mesnil-les-Hurlus. Gruerie. Bois Le Prêtre.
3. Zonnebeke. La Boisselle. Perthes-les-Hurlus. Beauséjour. Altkirch. Carspach. Dierspach.
4. Aix-Nouettes. Aisne. Champagne. Perthes. Mesnil-les-Hurlus. Boureuilles. Bois Le Prêtre. Cernay. Steinbach.
5. Saint-Georges. Notre-Dame-de-Lorette. Maizy. Saint-Mihiel. Col du Bonhomme. Le Creux d'Argent.
6. Gruerie. Courtechausses. Reims. Bois Le Prêtre. Hirtzbach. Altkirch.
7. Dunkerque. Zillebeke. Altkirch. Thann.
8. Lombaertzyde. Saint-Georges. Steensstraete. La Boisselle. Aveluy. Soissons. Burnhaupt-le-Haut. Pont d'Aspach. Kahlberg. Berthonval. Blanc-Sablou. Haute-Chevauchée. Prunay. Altkirch. Joncherey. Bétheny.
9. Ypres. Laon. Craonne. Reims. Argonne. Soupir. Perthes. Woëvre. Dunkerque. Burnhaupt-le-Haut.
10. Soissons. Four-de-Paris. Beauséjour. Boureuilles. Wattwiller. Apremont.
11. La Boisselle. Soissons. Perthes. Vieux-Thann. Calais.
12. Soissons. Souain. Beauséjour. Cirey. Saint-Sauveur.
13. Soissons. Cuffies. Crouy. Moncel. Sainte-Marguerite. Missy-sur-Aisne. Beauséjour.
14. Stuyvakenskerke. Angres. Fouquescourt. Aisne. Soissons. Crouy. Missy.
15. Lombaertzyde. Beclaere. Arras. Lille. Soissons. Saint-Paul. Saint-Mihiel. Bois d'Ailly. Bois de Senones.
16. Perthes. Beauséjour. Clémery.
17. Nieuport. Lombaertzyde. La Boisselle. Troyon. Beaulne. Bois Le Prêtre.
18. La Boisselle. Bois Le Prêtre. Champagne. Bar-le-Duc.
19. Arras. Soissons. Reims. Bois Le Prêtre.
20. Yser. Saint-Georges. Notre-Dame-de-Lorette. Thiepval. La Boisselle. La Fontaine-aux-Charmes. La Gruerie. Zeppelins sur l'Angleterre.
21. Notre-Dame-de-Lorette. Prosnès. Les Marquises. Moronvillers. Beauséjour. Apremont. Bois Le Prêtre.
22. Berry-au-Bac. Fontaine-Madame. Marie-Thérèse. Apremont. Bois Le Prêtre. Dunkerque.
23. Lombaertzyde. Fontaine-Madame. Saint-Hubert. Hartmannswillerkopf. Saint-Mihiel.
24. Nieuport. Lombaertzyde. Le Kutoire. Soupir. Heurtebise. Berry-au-Bac. Hartmannswillerkopf.
25. Gruerie. Saint-Mihiel. Embarménil.
26. Perveyse. Ypres. Givenchy. Cuiinchy. Craonne. St-Hubert. Fontaine-Madame.
27. Givenchy. Cuiinchy. Saint-Mard. La Creute. Heurtebise. Bois Foulon. Saint-Mihiel.
28. Vosges. Senones. Mère-Henry. Ammerzwiler. Burnhaupt-le-Bas. Ypres. La Bassée. Craonne. Argonne. Woëvre. Vosges.
29. Nieuport. Dunkerque. Laon. La Fère.
30. Cuiinchy. Argonne. Flirey.
31. La Bassée.

FÉVRIER

1. Ypres. Aisne. Oise. Berry-au-Bac. Béthune. La Bassée. Beaumont-Hamel. Albert. Argonne. Fontaine-Madame. La Gruerie. Bagatelle.
2. Cuiinchy. Béthune. Noyon.
3. Noulette. Aisne. Aveluy. Ancre. Perthes.
4. Nieuport. Notre-Dame-de-Lorette. Arras. Béthune. Albert. Le Quesnoy-en-Santerre. Hébuterne. Aisne. Vosges. Hartmannswillerkopf.
5. Adinger. Arras. Pozières. Albert. Ham. Péronne. Bailly. Noyon. Vosges. Ecurie. Beauséjour. Bagatelle.
6. Belgique. Arras. Reims. Argonne. Woëvre.
7. Ecurie. Cuiinchy. Champagne. Beauséjour.
8. Carency. La Boisselle. Mesnil-les-Hurlus.
9. Ypres. Furnes. Soissons. Béthune. La Bassée. Fay.
10. La Boisselle. Marie-Thérèse. Lorraine. Parroy. Manonvillers. Remanbois. Leindrey. Vosges. La Fontenelle. Bande-Sapt.
11. Marie-Thérèse. La Fontenelle.
12. Malo-les-Bains. La Boisselle. Argonne. Fontaine-Madame. Marie-Thérèse. Vosges. Hartmannswillerkopf. Berlin.
13. Ostende. Caures. Verdun. Arracourt. Lorraine. Ranzy. Carency. La Boisselle. Dompierre. Souain.
14. Alsace. Lauch.
15. Lorraine. Signal-de-Xon. Alsace. Lauch.
16. Ypres. Reims. Loivre. Perthes-Beauséjour. Pont-à-Mousson. Bois Le Prêtre.
17. Ostende. Middelkerke. Zeebrugge. Fribourg-en-Brigau. Arras.
18. Souain. Perthes-Beauséjour. Hauts-de-Meuse. Signal-de-Xon.

19. Belgique. Ypres. Vosges.
20. Ypres. Champagne. Perthes. Les Eparges.
21. Belgique. Champagne. Vosges. Italie.
22. Calais. Reims.
23. Champagne. Beauséjour.
24. Champagne. Apremont.
25. Champagne.
26. Belgique. La Bassée. Champagne. Apremont. Ostende. Essex.
27. Lombaertzyde. Champagne. Mesnil-les-Hurlus. Perthes. Beauséjour. Malancourt. Argonne. Meuse. Verdun. Nieuport. Metz.
28. Argonne. Vauquois.

MARS

1. Champagne. Perthes.
2. Nord. Champagne. Argonne. Vauquois. Vosges.
3. Champagne. Perthes. Beauséjour.
4. Reims. Champagne. Argonne. Vauquois.
5. Belgique. Arras. Notre-Dame-de-Lorette. Champagne. Perthes. Argonne. Vauquois. Alsace. Hartmannswillerkopf.
6. Nieuport. Ypres. Westende. Lys. Aisne. Pont-à-Mousson. Viéville-en-Haye. Cernay. Sillakerkopf. Arras. Notre-Dame-de-Lorette.
7. Notre-Dame-de-Lorette. Champagne. Vosges.
8. Champagne. Lorraine. Vosges.
9. Champagne. Argonne.
10. La Bassée. Neuve-Chapelle. Aubers. Biez. Perthes. Tahure. Mesnil. Argonne. Fontaine-Madame.
11. Westende. Neuve-Chapelle. Champagne. Perthes.
12. Neuve-Chapelle. Champagne. Maunoury. Villaret.
13. Yser. Lèves. Pièrre. Champagne. Mesnil.
14. Yser. Ypres. Champagne. Argonne. Hauts-de-Meuse.
15. Yser. Notre-Dame-de-Lorette. Ecurie. Rodincourt. Carnoy. Albert.
16. Notre-Dame-de-Lorette.
17. Carnoy. Champagne. Mesnil. Bois Le Prêtre.
18. Champagne. Consenvoye. Hartmannswillerkopf.
19. Notre-Dame-de-Lorette. Ablain. Argonne. Bolante. Four-de-Paris.
20. Perthes. Les Eparges. Champagne. Woëvre. Bois de Mortmare.
21. Paris. Champagne. Les Eparges. Bois Le Prêtre.
22. Villers-Cotterets. La Boisselle. Bagatelle. Albert. Reims. Les Eparges.
23. Reims. Nancy. Champagne. Vauquois.
24. Hoboken. Anvers. Hartmannswillerkopf.
25. Notre-Dame-de-Lorette. Fontaine-Madame. Pont-à-Mousson.
26. Frescaty. Metz. Strasbourg.
27. Hartmannswillerkopf. Miller. Thann. Manonvillers.
28. Hauts-de-Meuse. Eparges. Italie.
30. Bois Le Prêtre. Pont-à-Mousson. Reims.
31. Argonne. Woëvre. Champagne. Soissons. Bruges. Ghistelles.

AVRIL

1. Bois Le Prêtre. Fey-en-Haye. Dixmude (Garros). Aisne (Navarre).
2. Soissons. Hamazacme. Vigneulles (Woëvre).
3. Somme. La Boisselle. Dompierre. Bois Le Prêtre.
4. Woëvre. Regniéville. Fey-en-Haye.
5. Bois d'Ailly. Saint-Mihiel.
6. Vauquois. Hartmannswiller. Woëvre méridionale.
7. Yser. Driegrachten. Verdun. Etain. Parreid. Les Eparges.
8. Woëvre. Les Eparges. Bois de la Morville. Verdun. Combres. Saint-Mihiel. Bois Le Prêtre.
9. Kemmel. Wulverchem. Bois d'Ailly. Bois de Mortmare. Les Eparges.
10. Les Eparges.
11. Belgique. Aisne. Champagne.
12. Les Eparges. Bois d'Ailly. Bois Le Prêtre.
13. Vigneulles-en-Woëvre.
14. Perthes. Les Eparges. Bois d'Ailly. Bois de Mortmare.
15. Notre-Dame-de-Lorette. Ablain-St-Nazaire. Les Eparges. Bois de Mortmare.
16. Bois de Mortmare.
17. Vosges. Schnepfenriethkopf. Metzeral.
18. Saint-Mard. Aisne.
19. Zwartelen. Belgique. Alsace. Eselsbrucke. Metzeral. Ingelmunster. Courtrai.
20. Bois de Mortmare. Flirey. Forêt de Parroy. Focht.
21. Zwartelen. Flirey.
22. Langemarck. Zwartelen. Forêt d'Apremont. Saint-Mihiel. Tête-de-Vache.
23. Ypres (gazasphyxiant). Yser. Bois d'Ailly.
24. Ypres.
25. Hauts-de-Meuse. Calonne.
26. Calonne. Les Eparges. Vosges. Hartmannswiller.
27. Les Eparges. Saint-Remy. Calonne. Hartmannswiller.
28. Ypres. Beauséjour. Hauts-de-Meuse. Calonne. Saint-Remy. Les Eparges.
29. Dunkerque. Epernay.
30. Ypres.

MAI

1. Dunkerque. Argonne. Bagatelle. Bois Le Prêtre.
2. Ypres. Maucourt. Tracy-le-Mont. Reims. Argonne. Metz. Epinal.
3. Saint-Julien. Ypres. Bois Le Prêtre.
4. Steensstraete. Ypres. Beauséjour. Bagatelle. Bois Le Prêtre.
5. Ypres. Perthes. Four-de-Paris. Les Eparges. Tranchée de Calonne. Lizerne. Het-Sas. Bois de Mortmare. Flirey. Essey. Alsace. Sillakerwasen. Steinbruck. Focht. Bois d'Ailly.
6. Ypres. Steensstraete. Zwartelen. Bois d'Ailly. Sillakerwasen.
7. Frise. Bagatelle. Beauséjour. Ypres. Vauquois. Hauts-de-Meuse.
8. Saint-Julien. Bois Le Prêtre. Lens. Focht. Metzeral.
9. Nieuport. Saint-Thomas. Bagatelle. Fromelles. Loos. Arras. Carency. La Targette. Neuville-Saint-Vaast. Bois Le Prêtre. Sillakerwasen.
10. Ypres. Saint-Georges. Ferme de l'Union. Arras. Lombaertzyde. Berry-au-Bac. Bois Le Prêtre. Dunkerque.
11. Saint-Georges. Yser. Dixmude. Ypres. Loos. Vermelles. Notre-Dame-de-Lorette. Carency. Neuville-Saint-Vaast.
12. Arras. Loos. Neuville-Saint-Vaast. Carency. Ablain.
13. Yser. Notre-Dame-de-Lorette. Carency. Ablain-Saint-Nazaire.
14. Angres. Aix-Nouettes. Souchez. Neuville-Saint-Vaast. Arras.
15. Ypres. Het-Sas. Steensstraete. Arras. Souchez. Notre-Dame-de-Lorette. Neuville-Saint-Vaast. Pont-à-Mousson. Bois Le Prêtre.
16. Steensstraete. Richebourg-l'Avoué. Festubert. Quinque-Rue. Souchez. Neuville-Saint-Vaast. Ville-sur-Tourbe.
17. Belgique. Yser. Het-Sas. La Bassée. Notre-Dame-de-Lorette. La Ville-aux-Bois. Bois d'Ailly. Bois Le Prêtre.
18. Belgique. Yser. Notre-Dame-de-Lorette. Aix-Nouettes. Souchez. Ablain.
19. Yser. Bois Le Prêtre.
20. Nieuport. Arras. Champagne. Beauséjour. Bagatelle. Bois d'Ailly.
21. Ypres. Yser. La Bassée. Notre-Dame-de-Lorette. Blanche-Voie. Ablain-Saint-Nazaire.
22. La Bassée. Blanche-Voie. Notre-Dame-de-Lorette. Ablain.
23. Festubert. Neuville-Saint-Vaast.
24. Nieuport. Ypres. Raverzyde. Steensstraete. La Bassée. Neuville-Saint-Vaast.
25. Langemarck. Ypres. Ablain-Saint-Nazaire. Neuville-Saint-Vaast. Angres. Cornailles. Aix-Nouettes. Souchez. Buval. Carleul.
26. Angres. Buval. Aix-Nouettes. Souchez. Notre-Dame-de-Lorette. Neuville-Saint-Vaast.
27. Dixmude. Angres. Neuville-Saint-Vaast. Ablain-Saint-Nazaire. Carleul. Ludwigshafen.
28. La Bassée. Souchez. Quatre-Boqueteaux. Ecurie. Labyrinthe. Bois Le Prêtre. Fay-en-Haye. Norroy. Alsace. Schnepfenrieth.
29. Arras. Aix-Nouettes. Souchez. Ablain-Saint-Nazaire. Neuville-Saint-Vaast.
30. Labyrinthe. Neuville-Saint-Vaast. Bois Le Prêtre. Schnepfenrieth.
31. Souchez. Carency. Moulin-Malon. Labyrinthe.

JUIN

1. Aix-Nouettes. Souchez. Notre-Dame-de-Lorette. Bois Le Prêtre.
2. Labyrinthe. Neuville-Saint-Vaast.
3. Notre-Dame-de-Lorette. Labyrinthe.
4. Souchez. Verdun. Metz.
5. Souchez. Le Cabaret Rouge. Angleterre.
6. Notre-Dame-de-Lorette. Aix-Nouettes. Souchez. Buval. Neuville-Saint-Vaast. Labyrinthe. Moulin-sous-Touvent.
7. Notre-Dame-de-Lorette. Souchez. Labyrinthe. Ferme de Touvent. Hébuterne. Moulin-sous-Touvent. La Ville-aux-Bois. Mesnil-les-Hurlus. Vauquois. Gand. Eyere. Bruxelles.
8. Lorette. Souchez. Neuville-Saint-Vaast. Labyrinthe. Hébuterne.
9. Neuville-Saint-Vaast. Labyrinthe. Hébuterne. Ferme de Touvent.
10. Souchez. Labyrinthe. Beauséjour.
11. Labyrinthe. Arras. Lille. Hébuterne. Ferme de Touvent.
12. Aix-Nouettes. Ecurie. Reims. Perthes. Beauséjour. Buval. Labyrinthe.
13. Souchez. La Serre. Mailly-Maillet. Hébuterne.
14. Yser. Dixmude. Notre-Dame-de-Lorette. Souchez.
15. Notre-Dame-de-Lorette. Neuville-Saint-Vaast. Ferme de Touvent. Ferme de Quennevières. Compiègne. Carlsruhe.
16. Ypres. Notre-Dame-de-Lorette. Souchez. Labyrinthe. Ferme de Quennevières. Vosges. Haute-Fecht. Braunkopf.
17. Arras. Aix-Nouettes. Souchez. Carleul. Neuville-Saint-Vaast. Alsace. Alten

hof. Metzeral. Steinabrück. Villers-Cotterets.

18. Alsace. Metzeral. Focht. Munster. Buval.
19. Notre-Dame-de-Lorette. Souchez. Labyrinthe. Bois Le Prêtre. Embarménil. Focht. Metzeral.
20. Buval. Souchez. Argonne. Tranchée de Calonne. Reillon.
21. Souchez. Lorraine. Gondrexon. Leintrey. Bonhomme. Alsace. Metzeral. Meyerhof. Reichackerkopf.
22. Lorraine. Reillon. Remabois.
23. Souchez. Tranchée de Calonne. Leintrey. Berry-au-Bac. Binarville. Vienne-le-Château. Perthes. Beauséjour. Bois Le Prêtre. Quart-en-Réserve. Fontenelle. Ban-de-Sapt. Sondernach.
24. Arras.
25. Angres. Souchez. Labyrinthe. Tranchée de Calonne. Leintrey. Hilgensfirst. Reichackerkopf.
26. Souchez. Béthune. Arras. Tranchée de Calonne.
27. Ablain-Saint-Nazaire. Angres. Quennevières. Bagatelle. Tranchée de Calonne.
28. Souchez. Neuville-Saint-Vaast. Rodincourt. Arras. Tranchée de Calonne. Metzeral.
29. Souchez. Neuville-Saint-Vaast. Ablain-Saint-Nazaire. Angres.
30. Carleul. Bagatelle.

JUILLET

1. Justin Godart. Joseph Thierry.
2. Ablain-Saint-Nazaire. Angres. Argonne.
3. Hauts-de-Meuse. Tranchée de Calonne. La Haye. Vosges. La Fontenelle. Hartmannswillerkopf. Etats-Unis. Washington. Pierpont-Morgan.
4. Arras. Angres. Ablain-Saint-Nazaire.
5. Souchez. Labyrinthe. Fey-en-Haye. Moselle. Bois Le Prêtre. Croix-des-Carmes. Haut-de-Rieupt.
6. Souchez. Hauts-de-Meuse. Ravin de Sonvaux. Tranchée de Calonne. Fey-en-Haye. Bois Le Prêtre. Croix-des-Carmes.
7. Souchez. Ravin de Sonvaux. Bois Le Prêtre. Saint-Mihiel. Meuse. La Tête-de-Vache. Ailly. Forêt d'Apremont. La Vaux-Féry.
8. Pilken. Belgique. Arras. Angres. Souchez. Béthune. Souchez.
9. Fey-en-Haye. Bois Le Prêtre. Croix-des-Carmes. Vosges. Ban-de-Sapt. La Fontenelle. Launois. Moyenmoutier.
10. Yser. Maison du Passeur. Champagne. Sompigny. Gouraud.
11. Souchez. Nieuport. Ammertzwiler.
12. Souchez. Argonne. Woëvre. Ammertzwiler.
13. Belgique. Arras. Labyrinthe. Argonne. Binarville. Vienne-le-Château. La Haute-Chevauchée. Fey-en-Haye. Vigneulles-les-Hattonchâtel.
14. Furnes. Oostdunkerque. Arras. Soissons. Argonne. Bois Beaurain. Lille. Douai. Paris. Rouget de l'Isle.
15. Carleul. Labyrinthe. Neuville-Saint-Vaast. Argonne. Bois Beaurain. La Haute-Chevauchée. Boureuilles. Fey-en-Haye. Bois Le Prêtre. Congrès socialiste.
16. Fontenoy. Leintrey. Champenoux. Vezeu.
17. Arras. Souchez. Neuville. Rodincourt. Reims. Troyon. Argonne. Boureuilles. Hauts-de-Meuse. Tranchée de Calonne. Les Eparges. Ravin de Sonvaux. Lorraine. Forêt de Parroy. Ban-de-Sapt. Fermes Tournies. Bonhomme.
18. Belgique. Saint-Georges. Artois. Souchez. Ravin de Sonvaux.
19. Saint-Georges. Bosinghe. Souchez. Saint-Hubert. Ravin de Sonvaux. Lorraine.
20. Souchez. Neuville-Saint-Vaast. Soissons. Reims. Tranchée de Calonne. Les Eparges. Bois Le Prêtre.
21. Souchez. Neuville-Saint-Vaast. Soissons. Saint-Dié. Argonne. Forêt d'Apremont. Tête-de-Vache. La Vaux-Féry. Vosges. Focht. Linge. Conflans-en-Jarnisy. Colmar.
22. Châlons. Aulny. Binarville. Munster. Linge. Schratzmaennele. Barrenkopf.
23. Soissons. Reims. Pont-à-Mousson. Linge. Barrenkopf. Bagatelle. Arracourt. La Faye. Metzeral. Bois Le Prêtre.
24. Soissons. Reims. Reichackerkopf. Metzeral.
25. Vosges. Ban-de-Sapt. La Fontenelle. Launois.
26. Arras. Pont-à-Mousson. Hartmannswillerkopf. Ban-de-Sapt.
27. Furnes. Oostdunkerque. Schlucht. Focht. Linge. Schratzmaennele. Barrenkopf.
28. Souchez. Linge. Schratzmaennele.
29. Arras. Soissons. Marie-Thérèse. Fey-en-Haye. Saint-Dié. Thann. Bagatelle. Courtechausse. Saint-Hubert. Malancourt. Ban-de-Sapt. Launois. Barrenkopf.
30. Nancy. Saint-Pol-sur-Mer. Gravelines.
31. Compiègne. Argonne. Fontaine-aux-Charmes. Four-de-Paris. Bois Le Prêtre. La Fontenelle. Metzeral.



LIQUEUR

BÉNÉDICTINE

Une bonne ALLIANCE



C'est celle obtenue en adaptant aux chaussures des talons tournants caoutchouc "Wood-Milne".

Confort - Economie

Ces talons interposent entre vous et le sol un tapis doux et élastique. Ils amortissent les chocs d'un talon en cuir, chocs qui produisent la fatigue et l'énervernement; ils sont plus durables, ils empêchent les talons de s'écarter et la chaussure de se déformer. Exigez donc un Talon tournant caoutchouc portant le nom

Wood-Milne

SPÉCIAL

Se méfier des Imitations.

HOMMES 1.50, DAMES 1.25 le paire.

Si vous ne pouvez pas vous procurer ces talons chez votre fournisseur habituel, adressez-vous : **Rayon N° 17, L. E. SKEPPER, 103, Avenue Parmentier, Paris.** Joindre mandat ou timbres-poste et donner le tracé de votre talon pour indiquer la grandeur.

Plus encore qu'en temps de paix, les qualités du

CARBURATEUR ZÉNITH

sont appréciées pour tous les avantages qu'il donne aux milliers de véhicules de toutes formes et de toutes puissances qui sillonnent les routes du front.




Société du Carburateur ZÉNITH
Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillat, LYON
Maison à PARIS, 15, rue du Débarcadère
Usines et Succursales : Lyon, Paris, Londres, Bruxelles, La Haye, Milan, Détroit, Genève.

Le Siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.



VIN AROUD

VIANDE - QUINA - FER

MÉDICAMENT-ALIMENT
le plus puissant RECONSTITUANT
PRESCRIT par les MÉDECINS
dans les cas de

**Chloro-Anémie, Convalescence, Suites de couches
Troubles de Croissance, Influenza.**

Laboratoires H. FERRE-BLOTTIERE et C^o, rue Dombasle, Paris, et 1^{re} pharmacies.

LITS FAUTEUILS VOITURES ET APPAREILS pour Blessés, Malades et Convalescents

DUPONT

FOURNISSEUR DES HOPITAUX
MAISON FONDÉE EN 1847
10, Rue Hautefeuille, 10 - PARIS (6^e)
Téléphone { Gobelins 18.67
Gobelins 40.95



Lit mécanique pour soulever les malades. Fracture, phlébite, paralysie, douleurs articulaires, névrite typhoïde, etc...



Matelas et coussins en caoutchouc, à air ou à eau, pour le traitement des escarres.



Fauteuil articulé pour convalescents.



Fauteuil roulant pour proménades.

PROTHÈSE & ORTHOPÉDIE

BRAS & JAMBES ARTIFICIELS
* CEINTURES
* BANDAGES HERNIAIRES
* BAS POUR VARICES
* CHAUSSURES ORTHOPÉDIQUES pour mutilés.

Déformations, raccourcissements, amputations partielles des doigts, pieds bots et pieds sensibles.

Sur demande adressée 10, rue Hautefeuille, Rayon A, Envoi franco du Grand Catalogue illustré.

La Photographie
d'Art

Reutlinger

21, boulevard Montmartre, Paris

Accorde 50 0/0
sur son tarif
pendant la guerre

AGRANDISSEMENTS D'APRÈS CLICHÉS AMATEURS

FILTRE PASTEURISATEUR MALLIÉ

Les plus hautes récompenses

PARIS 1900

Hors Concours, Membre du Jury.

LONDRES 1908

Deux Grands Prix

BRUXELLES 1910

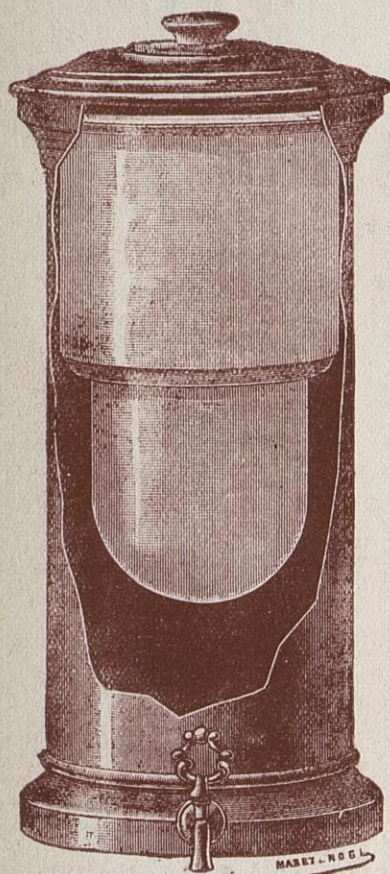
Deux Grands Prix

Porcelaine d'Amiante
Académie des Sciences - 1^{er} Prix Montyon
Supérieur à tous les Filtres

Exigez le nom de MALLIÉ sur les appareils.

LES SAVANTS LES PLUS AUTORISÉS ONT RECONNU QUE LA FILTRATION ÉTAIT LE SEUL MOYEN PRATIQUE D'ASSURER L'INNOCUITÉ DE L'EAU

LE FILTRE PASTEURISATEUR MALLIÉ, COMME L'INDIQUENT LES RAPPORTS CI-DESSOUS, PRÉSENTE LA GARANTIE LA PLUS COMPLÈTE



Fontaine de ménage

Extrait du Rapport de M. le Docteur Miquel

“ Pendant deux périodes de 12 jours consécutifs sans nettoyage aucun, l'eau était aussi stérilisée le dernier jour que le premier jour à l'aide du filtre MALLIÉ ”.

Extrait du Rapport de M. le Docteur Tiraboschi

DE L'INSTITUT D'HYGIÈNE DE GÈNES

“ Les bacilles du typhus, de la dysenterie et les vibrions du choléra dans les conditions ordinaires de filtration ne sont jamais passés à travers le filtre MALLIÉ; les expériences ont duré un mois ”.

NOUVEAUX FILTRES S'ADAPTANT IMMÉDIATEMENT SUR TOUS LES ROBINETS

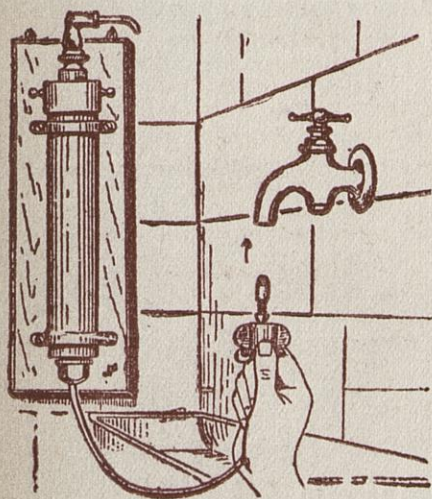
Fontaines sans pression, modèles stérilisant de 5 litres à 400 litres en 24 heures.

Filtres pour toutes pressions, de tous types, depuis le filtre de ménage jusqu'aux appareils destinés à stériliser l'eau des casernes, hôpitaux, villes.

Filtres portatifs pour explorateurs, armées en campagne.

Filtres pour la pasteurisation à froid des vins, cidres, bières.

Filtres pour stérilisation à froid des sérums, produits pharmaceutiques, etc., etc.



Ce type de filtre est resté en fonction plus de soixante-dix jours sous pression sans aucun nettoyage, il n'a jamais été trouvé de microbes dans l'eau filtrée; l'eau non filtrée contenait en abondance le coli-bacille et autres germes.

FILTRE PASTEURISATEUR MALLIÉ,

155, Faubourg Poissonnière, PARIS
TÉLÉPHONE : Gut. 64-37

et dans toutes les Bonnes Maisons d'Articles de Ménage.